

G.-J. ARNAUD

LA COMPAGNIE DES GLACES

— 55 —

Iceberg-Ship



Georges-Jean Arnaud

LA COMPAGNIE DES GLACES

TOME 55

ICEBERG-SHIP

(1991)



CHAPITRE PREMIER

Depuis quinze jours l'*Iceberg-Ship* naviguait dans une mer calme, et une certaine routine réglementait désormais la vie à bord de l'étrange transporteur de fuel-phoque. Au fur et à mesure que le temps s'écoulait, l'impression de très grande sécurité décontractait l'équipage, et une atmosphère sereine régnait à bord. On avait atteint la vitesse de sept nœuds à l'heure. On aurait pu pousser jusqu'à huit, mais Lien Rag préférait rester prudent. Si la grosse masse de glace de deux cent cinquante mille tonnes maintenait cette moyenne, ils seraient en vue de l'île du Titan dans moins de quinze autres jours. Ils n'y feraient escale que pour y décharger quelques milliers de tonnes d'huile.

La consommation était légèrement plus

élevée que prévu, et les machines frigorifiques envoyant un air liquéfié dans les capillaires de structure étaient assez gourmandes. Lien Rag estimait donc que sur les cent vingt mille tonnes embarquées, il serait brûlé douze à quatorze mille tonnes pour la traversée.

Un matin, au moment de la relève, Pulsach son second l'entraîna dans un coin discret de la dunette d'où l'on découvrait toute la plate-forme du mastodonte, située à trente-cinq mètres au-dessus de l'eau. Il était possible de s'y promener, une rambarde protégeant de la chute.

— Les machines frigorifiques souffrent d'une mauvaise ventilation et chauffent. La glace fond au-dessous d'elles. Nous avons fortement isolé ces compresseurs mais apparemment pas assez. Vous voulez que nous allions voir ? Le cap est bon et nous circulons dans une zone de hautes pressions atmosphériques. Nous pouvons prendre une heure ou deux pour aller dans les soutes.

Pour descendre dans les fonds de l'iceberg, plusieurs ascenseurs avaient été installés ainsi que des monte-charge. La profondeur sous le niveau de la mer dépassait cent mètres, puisque la partie invisible de cette montagne de glace était de cent cinquante mètres. Les deux hommes atteignirent

vite les chambres des compresseurs. Il y avait quatre groupes de deux compresseurs, chaque compresseur fonctionnant alternativement douze heures.

— C'est dans la chambre deux que la ventilation est déficiente. Il faudrait installer une conduite puisant l'air extérieur et drainant toute cette chaleur.

Ils pataugeaient dans cinq ou six centimètres d'eau qui, à cause de l'isolation, ne gelait pas. Il fallait faire vite, car Lien Rag constata que la masse des deux compresseurs commençait de s'enfoncer dans la glace d'un bon centimètre. Si on laissait faire, les machines finiraient par percer un puits et s'abîmer dans les fonds abyssaux.

— Il faut appeler l'ingénieur Volkar qui s'est chargé de l'isolation et de la ventilation.

Volkar arriva, un rapport à la main. Dans la nuit, il avait constaté les dégâts et avait immédiatement réagi en établissant un plan de pulsion d'air.

— Il vous faudra combien de temps pour installer les conduits ?

— Trois jours. Mais si nous utilisons une des cages d'ascenseur, la C par exemple, un jour et demi suffira.

— Il faudra condamner le C, murmura Lien Rag. Les soutiers ne vont guère apprécier, et je crains qu'ils ne deviennent dépressifs.

Au début du voyage, lorsqu'ils devaient s'enfoncer par moins cent mètres dans le bloc de glace, les soutiers n'en menaient pas large, et Lien Rag, ou n'importe lequel des ingénieurs, devait les accompagner dans la descente vers les chambres des compresseurs ou les salles des moteurs diesels en céramique du Kid. Jusque-là, l'aération n'avait donné aucun souci, et les travaux qu'allait entreprendre Volkar risquaient de jeter une ombre d'angoisse sur le moral de l'équipage. Pourtant il fallait agir vite.

Dans les autres chambres, tout paraissait normal et les trois hommes remontèrent par paliers jusqu'au poste de pilotage, vérifiant les thermomètres installés un peu partout. Ceux-ci étaient hypersensibles et donnaient l'alerte dès que la réfrigération remontait au-dessus des moins vingt degrés. De ce côté-là tout allait bien, les capillaires fonctionnaient et aucune fuite de l'air liquide n'était signalée. Pourtant il y avait des milliers de soudures pour ces capillaires dont le réseau de plusieurs dizaines de kilomètres composait la structure même du bateau de glace. Que quelques mètres défailent et c'était tout

l'ensemble qui risquait de graves avaries.

— Nous ferons un exercice d'évacuation, décréta Lien Rag ; les hommes verront qu'on peut quitter l'iceberg en quelques minutes, si danger il y avait.

Pulsach refusa de rejoindre sa cabine et préféra rester sur la dunette en compagnie de Lien Rag. C'était un excellent compagnon, un homme calme et réfléchi qui ne se laissait jamais entraîner par des pulsions incontrôlables. Il était très humble, et lors de la fabrication du cargo il craignait de ne pas être à la hauteur. Mais le cargo était à même de naviguer, l'avait prouvé lorsqu'il avait fallu évacuer San Diego. Le bateau se trouvait dans l'île aux Phoques où l'on mettait la dernière main à ses équipements. Dans deux mois il pourrait naviguer, et Lady Yeuse avait demandé qu'il reste à sa disposition, en échange de concessions de sa part. Sans son accord, jamais Lien Rag n'aurait pu disposer d'un tel équipage composé d'ingénieurs et de techniciens avertis. Ceux qu'il appelait les soutiers, par exemple, étaient tous des mécaniciens expérimentés, capables de réparer n'importe quel moteur. Ils étaient tous passionnés par ceux en céramique, dont la longévité et la précision enchantaient.

L'exercice d'évacuation eut lieu dans l'après-midi, alors que l'équipe de Volkar, dispensée de la corvée, s'activait dans la cage C. Les soutiers purent vérifier que, malgré la mise hors service de ces ascenseurs, ils pouvaient remonter en moins d'une minute des salles des machines et se retrouver très vite à bord des grands radeaux pneumatiques lancés à la mer. L'exercice fut concluant et deux heures plus tard chacun rejoignit son poste. Lien Rag avait demandé que les machines de réfrigération en cause soient arrêtées, et les capillaires n'accusaient qu'une perte de froid peu importante.

Tant qu'ils avaient été portés par le courant froid du Pérou, ils n'avaient eu aucun ennui de ventilation, mais tout avait changé lorsqu'ils s'étaient retrouvés dans le courant équatorial sud ; et Lien Rag, après un briefing avec les responsables de la navigation, décida d'infléchir le cap vers le sud pour retrouver un océan moins tiède. De toute façon l'île du Titan se trouvait à hauteur du Capricorne, dans une zone tempérée, et le relevé des températures de l'eau de mer ne cessa de lui donner raison. Bientôt elle ne fut que de trois degrés au-dessus de zéro et la ventilation établie par Volkar fonctionna admirablement. Bien entendu, depuis l'île du Titan il leur faudrait

remonter vers l'équateur, franchir celui-ci pour se rapprocher des côtes chinoises.

Ils ne recevaient plus aucune radio depuis deux jours. Ni celles de la Panaméricaine, ni celles de l'est. Le Consortium des bonzes devait installer un nouveau port, pour l'*Iceberg-Ship*, un port baptisé Tung Kow, Port de l'Est. Ils auraient besoin d'un sea-line pour que les cent mille tonnes soient rapidement pompées.

Dans l'île du Titan, Lien Rag espérait rencontrer Liensun. Il n'osait pas encore penser « mon fils », mais le garçon occupait chaque jour une place plus grande dans ses pensées. L'idée d'un pays à créer dans le sud de l'ancienne Chine l'enchantait, et il espérait que le Kid serait de cette association. Il faudrait négocier serré avec Tharbin, du Consortium, pour obtenir le maximum de matériel, et surtout un dirigeable indispensable les premiers temps.

Il rêvait de cette banquise de bois qui recouvrait là-haut, dans le nord de la Sibérienne, une bonne partie de la mer d'Okhotsk. Il aurait aimé voir du ciel ces millions de troncs d'arbres flotter sur l'eau salée, attendant qu'on les débite. Liensun avait tout de suite vu le parti qu'on pouvait en tirer, et le pays de Djoug, ce pays

construit sur une plate-forme de bois, ce pays lacustre, l'avait inspiré. On pourrait se moquer du réchauffement, des inondations et surtout des énormes épaisseurs de boue qui recouvriraient la terre durant des décennies. Elle sécherait difficilement. En surface peut-être, mais les fonds resteraient longtemps dangereux, et les pilotes permettraient de ne pas s'en soucier. Lien Rag voyait déjà des routes à l'infini, des routes de bois sur lesquelles circuleraient des véhicules nouveaux, inédits, du genre des automobiles de jadis. On aurait aussi des ballasts pour les chemins de fer. Il ne faudrait lancer aucune exclusive mais se méfier de toute dictature d'une technique ou d'une autre.

Au vingt-cinquième jour, il calcula que l'*Iceberg-Ship* avait franchi huit mille deux cents kilomètres et que, si cette moyenne se maintenait, dans une semaine ils seraient en vue de Titan. L'eau de mer se réchauffait de deux degrés, atteignait même parfois les six. Il savait que du côté de l'île du Titan, elle approcherait des dix degrés. Aussi descendait-il dans les chambres des compresseurs plusieurs fois par jour, mais on ne relevait aucune anomalie. Il y avait eu une fuite du réfrigérant dans la partie émergée de l'iceberg, mais on avait pu réparer facilement. La chaleur de

l'air était de sept degrés en moyenne, et pourtant l'iceberg n'était même pas humide à l'extérieur. Lien Rag voyait certains de ses hommes passer discrètement une main inquisitrice sur la rambarde de la plate-forme, ou se pencher pour s'assurer qu'il n'y avait aucun écoulement suspect le long de la coque de glace.

Le réchauffement surprenait ces gens habitués à des températures excessivement basses. Et la navigation en plein océan, sans aucun repère en vue, continuait de les effrayer. Ils s'impatientaient de ne voir aucune terre, scrutaient l'horizon avec de puissantes lunettes d'approche, mais en vain. On ne pouvait, pour des raisons de sécurité, naviguer au sud dans une mer à cinq degrés et apercevoir des îles. Il aurait fallu remonter un peu. Parfois les asdics signalaient des hauts-fonds, des îles anciennes recouvertes d'eau. Les tsunamis qui s'étaient formés dans le détroit de Béring poussaient vers le sud d'importantes masses d'eau qui faisaient monter le niveau. Lien Rag pensait aux îles Christmas et au fameux révérend Fatouah qui avait failli les retenir à jamais auprès de lui. Kurts, qui avait eu affaire à lui, n'avait obtenu de l'huile pour son hydravion que grâce à cette chèvre-garou, Gueule-Plate, que les îliens avaient adorée comme une

représentation animale du Diable.

Et puis une nuit un point lumineux apparut à l'est, et pendant deux heures Pulsach l'observa, désespérant le voir grandir. Il avait pensé à un bateau, celui de Farnelle bien sûr, le *Princess*, puisqu'il ne devait pas en exister beaucoup d'autres, mais cette lueur était fixe et il finit par prévenir Lien Rag qui dormait dans sa cabine. Le glaciologue accourut et affirma que c'était Titan, le volcan de l'île.

— Nous y serons dans vingt-quatre heures. Nous avons une belle avance, savez-vous ?

Avec le jour, la lueur disparut, d'autant plus que des brouillards épais environnaient l'iceberg, ne laissant que quelques mètres de visibilité. Il fallait naviguer aux instruments et la joie de la nuit laissait place à une inquiétude manifeste. Lien Rag demanda aux cuisiniers de soigner les repas, mais pendant des heures la morosité fut générale. Le brouillard se dispersa un peu avant la nuit, et quand la visibilité se fut élargie, une immense lueur saigna en face de la proue.

— Nous sommes arrivés, dit Lien Rag.

Pourtant la radio était restée muette, et il fallut attendre un peu pour entendre enfin la voix d'un opérateur qui expliquait qu'une

recrudescence d'activité volcanique avait interrompu la propagation des ondes.

— Titan a un sursaut et est en train de vomir des tonnes de lave en fusion. Nous vous avons repérés depuis plusieurs jours, mais sans pouvoir entrer en contact avec vous. Le Président va venir s'entretenir avec vous.

La vitesse baissait, et Lien Rag eut enfin le Kid.

— Le *Princess* est à nouveau en route pour l'est mais ne vous a pas croisés.

— Nous avons dû descendre au sud pour trouver une eau plus froide, expliqua Lien Rag. Avez-vous vu Liensun ?

— Il est en train de surveiller le convoi de bois qui descend de la Sibérienne, de ce pays de Djoug où les gens vivent dans des cités lacustres. Je suis impatient de voir ces quantités de troncs et de planches. Farnelle a négocié de façon très habile avec Tharbin. Elle a pu se procurer des structures gonflables qui permettront d'installer une sorte de quai le long de la Concession que nous allons acheter. Mais Tharbin attend ses cent mille tonnes de fuel-phoque avant de nous ouvrir un plus large crédit. Il va se retrouver en position de force dans l'Australasienne, avec toute cette huile. Les prix

sont devenus exorbitants. Comment s'est effectuée la traversée ?

— Au mieux. Comment allons-nous vous donner l'huile que vous désirez ?

— Nous utiliserons les vedettes. Ce sera seulement un peu long, mais pour le prochain voyage nous aurons fait le nécessaire pour raccourcir les délais d'immobilisation.

Le Kid se fit transporter à bord et voulut visiter l'*Iceberg-Ship* de fond en comble, malgré ses petites jambes qui ne lui permettaient pas de rester debout très longtemps désormais. Il avait vieilli, se fatiguait très vite, mais la perspective qu'un pays nouveau allait se créer le galvanisait.

— Nous ne recommencerons pas les mêmes erreurs, disait-il tout en trotinant à côté de Lien Rag. Nous organiserons une véritable démocratie et nous nous méfierons de tous les fanatismes.

La découverte des installations sophistiquées de la grosse masse de glace l'impressionna. Il n'aurait jamais cru qu'il soit possible de créer pareil mastodonte, et Lien Rag laissait entendre qu'on pouvait faire mieux, envisager même cinq cent mille tonnes de fuel-phoque. Il expliquait qu'il y avait toujours eu des icebergs, dans le temps, et que ceux-ci remontaient parfois jusqu'à

l'équateur en perdant à peine cinq pour cent de leur masse totale.

— L'eau vint à manquer dans les années deux mille vingt, et on alla chercher des morceaux de banquise dans le sud pour alimenter certaines villes, surtout au Japon. On taillait des plates-formes de plusieurs millions de tonnes et on attelait de puissants remorqueurs pour les tirer sur des milliers de kilomètres ; à l'arrivée il restait assez de glace pour alimenter en eau douce le pays durant une semaine. C'était moins cher que de dessaler l'eau de mer ou de recycler les eaux usées.

Les vedettes *Titan I* et *Titan II* vinrent puiser le fuel-phoque pour les réservoirs primitifs qu'elles tiraient derrière elles, des sortes d'outres géantes en résine bactérienne qu'on remplissait à moitié pour qu'elles puissent flotter.

Deux jours plus tard, l'*Iceberg-Ship* reprenait la direction du nord-ouest, vers ce qui subsistait encore de la banquise chinoise.

CHAPITRE II

Désormais, Songe ne manifestait plus aucune méfiance envers le projet de Liensun qui lui avait au début paru relever de l'utopie ou de la mégalomanie. Elle se méfiait toujours du garçon, même si elle l'adorait comme partenaire sexuel et sentimental. Mais cette fois, il la surprenait, car comme promis, Farnelle et son *Princess* les attendaient devant la fabuleuse Concession sud pour laquelle ils avaient pris une option et signé une promesse d'achat. Farnelle et son équipage avaient installé une plate-forme gonflable amarrée sur les derniers vestiges de la banquise, mais de telle sorte que la disparition de celle-ci n'en gênerait pas la stabilité. Farnelle avait fait décharger tout un matériel, de grandes tentes isothermes, des outils, des vivres, et quand le train de bois tiré par le *Rewa* se présenterait, on

pourrait commencer le travail.

— Tharbin est inquiet, mais notre fuel-phoque est si agréable à prendre qu'il ne peut nous refuser ce crédit. Pourvu que l'*Iceberg-Ship* arrive un jour, car sa confiance est toute basée sur cette promesse de cent mille tonnes.

— Mon père est quelqu'un de raisonnable, et son iceberg sera là comme il l'a promis.

Farnelle repartit pour Titan puis pour l'est où elle devait faire le plein d'huile dans l'île aux Phoques. Grâce aux relais radio installés par Liensun, on pouvait suivre la lente descente du *Rewa* vers le sud. Il y avait eu quelques incidents, bien sûr, des troncs s'étaient détachés et étaient partis à la dérive, une bonne quarantaine, soit cinq à six cents tonnes de bois. C'était énorme mais pas catastrophique. Il faudrait constamment compter sur des pertes de dix à vingt pour cent à chaque voyage.

— Je persiste dans mon idée d'une flottille de radeaux avec chacun un moteur et un équipage réduit.

— Pourquoi pas une vieille machine à vapeur rudimentaire alimentée au bois ? Tu embarquerais quelques tonnes de plus comme combustible, ce qui éviterait d'utiliser du fuel-phoque autrement

plus onéreux.

— Tu sais que tu es formidable, dit Liensun en la prenant dans ses bras. Nous pouvons avoir des machines pour presque rien dans des casses. Elles ne sont plus guère utilisées. Et la vapeur donne une puissance telle que nous pourrions avoir des radeaux bien plus gros, plus longs... Et pour faire marcher une telle machine, quatre hommes suffisent. On doit pouvoir trouver ça facilement. Nous paierons un forfait à chaque équipage, avec une prime qui tiendra compte des jours économisés et des pertes. Ils feront attention tout en essayant de battre des records. Je suis sûr que dans le pays de Djoug on doit trouver des équipes qui accepteront ce challenge. Le *Rewa* les rapatriera avec tous les produits qu'ils auront trouvé à acquérir.

— Liensun, il te faut un autre dirigeable. Tu dois aller voir Tharbin.

— Il me fera arrêter sur-le-champ.

— Je ne peux abandonner ma société. Ta sœur Jael fait le maximum, mais moi j'ai envie de revoir Markett Station et de reprendre mes activités.

— Tu ne veux pas t'installer ici ? Tu aurais des privilèges importants. Si tu crois que tu pourras

revenir quand tout sera en route, tu commets une erreur, car nous aurons trouvé des personnes efficaces pour toutes nos entreprises.

— Je veux retourner à Markett car je dois voir si la colonie des Échafaudages transplantée désormais dans la Compagnie Sumba ne connaît pas de trop grosses difficultés.

— Sans ton dirigeable, je ne suis plus rien.

— Alors laisse ton père en discuter avec Tharbin quand il arrivera avec ses cent mille tonnes de fuel-phoque.

Visiblement, Songe ne croyait pas à ces cent mille tonnes, regrettait d'avoir revendu ses stocks sur lesquels elle espérait spéculer. Liensun l'avait mise en garde : l'arrivée de ces énormes quantités ferait baisser les prix. Elle n'aurait jamais dû l'écouter.

— Écoute, nous allons entrer en communication avec le Kid de l'île du Titan. Lui doit savoir si mon père approche de son île avec son iceberg.

Mais il fut impossible d'avoir un contact radio. Des perturbations atmosphériques empêchaient les communications. Songe commençait à s'inquiéter pour son ravitaillement en fuel pour le dirigeable. Liensun pensait qu'ils

trouveraient de l'huile dans la région où existaient des chasseurs de phoques. Mais elle ne voulut rien entendre.

— Si demain nous n'avons aucune nouvelle du Kid, je prends la route de l'ouest.

Mais le miracle eut lieu très tôt le lendemain matin. Le Kid expliqua qu'une grosse activité volcanique avait interrompu les relations radio, mais que Lien Rag et son *Iceberg-Ship* étaient en route pour Tung Kow, et qu'à l'heure actuelle ils devaient naviguer le long du 10^e parallèle nord.

— Allons-y, dit Liensun. J'ai hâte de te présenter mon père.

— Nous aurons juste assez de fuel pour parcourir deux mille kilomètres. Je veux bien effectuer une sortie de huit cents kilomètres, mais ensuite je reviendrai vers l'inlandsis.

— Tu pourras te ravitailler auprès de l'iceberg.

— Si nous le trouvons.

Malgré le message du Kid, elle ne parvenait pas à imaginer un iceberg de deux cent cinquante mille tonnes en train de naviguer aux moteurs. Cela dépassait ses possibilités d'imagination.

Liensun étudia avec soin une carte marine et décida seul du cap. Il avait huit cents kilomètres de marge, pas un de plus, et il devait tomber pile

sur l'*Iceberg-Ship*.

Deux heures plus tard, les radars de l'*Indépendance* donnèrent l'alerte. Un bâtiment important naviguait en bas sur l'océan, et ses dimensions étaient telles que l'opérateur eut quelques scrupules à y croire. L'image était assez surprenante. Songe vint la contempler en silence, incrédule, agacée que Liensun ait raison, ennuyée d'avoir douté de lui. Elle avait failli tout gâcher à cause de cette histoire et commençait à comprendre que l'avenir était en marche, à cause de ce gros bloc de glace chargé de cent mille tonnes de fuel-phoque, grâce auquel Liensun, son père, le Kid et d'autres pourraient entreprendre la création d'un pays. Pas d'une société, d'un consortium, d'une Compagnie, mais d'un pays véritable comme jadis.

— Le voilà ! cria quelqu'un.

À trois mille mètres, c'était déjà un sacré morceau de glace qui se baladait sur l'océan.

— Il laisse un sillage, remarqua quelqu'un.

C'était vrai. Mais de là-haut on apercevait une bonne partie de l'iceberg immergée, et Songe en resta muette. Celui qui avait conçu cette chose, cette structure de glace, était un génie. Elle ne trouvait pas d'autres mots.

— Ils nous ont aperçus...

Déjà Liensun entraînait en communication radio avec son père :

— Je vais me faire treuiller sur la plate-forme. J'irai à Tung Kow avec vous. J'ai besoin d'un dirigeable, et Tharbin ne pourra pas nous en refuser un. Il nous faut aussi du matériel lourd. Des équipes qu'il faudra payer, loger, nourrir.

Songe l'attendait devant l'habitable radio :

— Liensun, j'irai à Markett, mais je reviens avant une semaine avec mon dirigeable.

— Merci, dit Liensun, mais d'ici là j'aurai le mien.

Des larmes jaillirent des yeux de Songe, coulèrent le long de ses joues, mais déjà il se dirigeait vers le sas pour se préparer au treuillage.

— Écoute, j'ai eu tort... Je reviendrai avec du matériel, des équipes, tout ce que tu voudras.

Il était dans le sas, sourd à ses propositions, et elle faillit dans un moment de colère interrompre la manœuvre d'approche. Le dirigeable survolait l'iceberg, se réglait exactement sur sa vitesse. Liensun se laissa filer jusqu'à la plate-forme, quitta son harnais et fit signe qu'on pouvait le remonter.

— J'irais bien faire un tour à bord de cet *Ice-Ship*, dit quelqu'un.

— *Iceberg-Ship*, reprit un autre.

Liensun s'approchait de son père et celui-ci lui serra affectueusement le bras.

— C'est colossal, dit le garçon.

— Et ça marche. Nous avons peur de l'eau tiède qui doit faire dans les dix degrés, mais notre machinerie de réfrigération tient le coup. Il y aura dans les cent cinq mille tonnes, une fois déduite l'huile nécessaire au retour. Tu crois que le port des bonzes sera prêt à nous recevoir ?

— Tharbin est trop excité par ces cent mille tonnes pour avoir pris du retard.

On découvrit qu'une balise puissante indiquait en morse les deux lettres CB, Consortium des bonzes, et permettait l'approche dans une zone qui restait encore encombrée par les glaces. Liensun attira l'attention de son père sur la couleur de l'eau qui, du sombre, devenait presque beige :

— Le Yang Tsé Kiang, dit-il. Il commence à couler sous la glace, drainant les eaux de fonte des hauts-plateaux. J'ai toujours pensé que l'emplacement de ce port était mal choisi.

— On aperçoit des wagons et une sorte de

jetée.

— Creusée dans la banquise. Mais nous ne pouvons approcher, dit Liensun. Il doit exister un sea-line.

Ils aperçurent les bouées flottantes et on dut mettre à l'eau une des petites unités à moteur, pour récupérer l'énorme pipeline articulé qui devait aspirer la cargaison du monstre. Là-bas sur la glace, Liensun apercevait de nombreux wagons-citernes, mais certainement pas en nombre suffisant pour transporter les cent mille tonnes. Le déchargement durerait au moins une semaine, le temps pour eux de discuter avec Tharbin.

— Je ne descends pas, dit le garçon, tant que je ne suis pas certain que la police de Tharbin ne me mettra pas la main au collet. J'ai déserté pour aller dans la Sibérienne acheter ces cargaisons de bois. Il doit m'en vouloir terriblement.

La bannière du Consortium flottait sur un wagon immobilisé un peu à part, et Liensun comprit que Tharbin en personne s'était déplacé, lui qui ne quittait jamais ou presque China Voksal.

— Il est plein de convoitise pour cette huile dont les prix ont quadruplé depuis quelque temps. Vous allez discuter sur la liste que nous avons établie ensemble, mais il me faut ce dirigeable et

l'équipage que j'ai désigné, même s'il ne s'agit que d'une location de longue durée ou d'une location-vente. Au prix du fuel-phoque, vingt-cinq mille tonnes devraient suffire pour l'acquisition d'un seul appareil, et ne vous en laissez pas conter. Le *Rewa* approche de jour en jour et nous devons être à même de commencer l'implantation de la première plate-forme. Au retour de votre prochain voyage, il y aura plus de trois mille mètres de constructions lacustres et le *Rewa* sera à nouveau là avec une autre cargaison.

Lien Rag descendit sur la banquise, fut directement conduit auprès du bonze qui attendait dans son compartiment-bureau. Tharbin se leva pour s'incliner cérémonieusement quand Lien Rag entra. Il avait entendu parler de cet homme qu'une légende mondiale présentait comme un être exceptionnel.

— J'ai été émerveillé, dit-il de sa voix la plus douce, en apercevant cette masse de glace qui approchait de notre port, s'immobilisait. Je ne pensais pas qu'il soit possible de construire une chose pareille, et surtout de la faire naviguer à son gré. Vous avez réellement cent mille tonnes de fuel-phoque à bord ?

— Cent cinq mille exactement, et je suis venu

traiter avec vous de la vente de cette cargaison.

— Nous avons aménagé ce port pour vous recevoir, et vous ne pourriez trouver l'équivalent ailleurs, crut bon de préciser Tharbin. Nous avons engagé de grands frais et nous devons en tenir compte. Bien entendu si vous nous réservez l'exclusivité des futures cargaisons, nous sommes prêts à vous offrir une somme importante.

— Nous pouvons décharger n'importe où. Nous avons livré le Kid, et ce dernier est prêt à accepter de la cargaison. Il dispose désormais de tankers importants creusés dans la lave volcanique. Son idée est de servir de relais de ravitaillement pour les bateaux qui dans l'avenir parcourront cet océan.

Tharbin changea d'expression, comprenant qu'il était inutile de jouer au plus fin.

— Le prix du fuel-phoque est très élevé, mais il s'agit surtout d'une spéculation due à la rareté du produit. Dès que l'on saura que cent mille tonnes viennent d'être débarquées, les prix à la tonne baisseront certainement, car ceux qui stockaient en espérant des prix plus élevés vont s'affoler. Vous avez une offre ?

— Oui... Disons que pour vingt mille tonnes je vous achète un dirigeable du type *Indépendance*.

Tharbin, malgré son sang-froid, tressaillit :

— Cet appareil coûte l'équivalent de quarante-trois mille tonnes au moins. Je ne peux pas engager une discussion sur des bases aussi basses.

— Voulez-vous que je vous dise ce que vous allez faire ? Vous allez faire savoir que vous disposez de cent mille tonnes pour provoquer un effondrement des cours. Vos hommes sont partout prêts à racheter les stocks au prix le plus bas, et quand l'émotion sera passée et que les cours commenceront à remonter vous aurez doublé ces cent mille tonnes. Il suffit que j'arrive avec une telle quantité pour vous faire gagner de l'argent. Même si je ne déchargeais pas, même si je rebroussais chemin, vous auriez l'occasion de faire une excellente affaire. Seulement c'est compter sans les gens que nous avons à Markett Station. Des amis qui eux seront prêts à expliquer la réalité. Je fais évidemment référence à voyageuse Songe et voyageuse Jael.

Tharbin resta silencieux, certainement effaré par cette attaque inattendue.

— Vingt mille tonnes pour un dirigeable, c'est tout de même bien payé.

— Trente-cinq mille.

— Non. Nous avons de longues discussions en

perspective car il nous faut beaucoup de matériel, de nourriture et d'équipements, mais le dirigeable est la partie maîtresse de ces échanges. Je suis prêt à vous donner vingt-deux mille tonnes pour disposer d'un tel appareil. Mais je désire aussi l'équipage suivant.

Il posa la liste sous les yeux de Tharbin qui hocha la tête :

— Votre fils est à bord de l'*Iceberg-Ship* ?

— Liensun est en effet à mon bord. C'est lui qui pilotera le dirigeable en question.

— Vous ne l'aurez pas pour vingt-deux mille tonnes, mais je suis prêt à vous céder l'*Asia* pour trente mille tonnes... L'*Indépendance* est d'une taille supérieure et je ne peux vous échanger son frère jumeau contre si peu d'huile.

— Je ne peux pas aller au-delà de vingt-cinq mille tonnes, je ne suis pas le seul dans cette affaire. Mes commanditaires sont multiples et je dois respecter leurs instructions. Le prix du fuel-phoque est très élevé en ce moment. C'est une denrée rare, et pour faire rouler vos trains, voler vos dirigeables, vous avez besoin de ce que je vous apporte. Ainsi vous deviendrez le maître des échanges commerciaux, alors que le coût du transport ne cesse d'augmenter. Vous gagnez sur

tous les tableaux, sur la spéculation et sur le véritable commerce. C'est vingt-cinq mille tonnes sinon rien, et croyez-moi, je trouverai le moyen de décharger quelque part, même si je dois le faire dans quelque coin perdu de l'Australasienne. Grâce au Kid, j'ai des renseignements précis sur un certain nombre d'endroits.

— Vous êtes un négociateur difficile. Mais soit, disons vingt-cinq mille tonnes pour l'*Asia*.

— C'est très bien payé, dit Lien Rag. Maintenant nous allons passer à d'autres échanges.

— Mais vous ne voulez pas être payé en argent ?

— Quel argent ? J'arrive de la Panaméricaine où l'influence du réchauffement venu du nord est en train de bouleverser tout le pays. Le dollar ne vaudra plus rien.

— Et l'or ?

— Nous verrons, s'il reste quelques milliers de tonnes à négocier.

CHAPITRE III

Les retrouvailles entre Kurts et son fils avaient été émouvantes. Gueule-Plate elle-même avait bramé des heures durant et il avait fallu la bâillonner pour pouvoir s'entendre. Mais cela, c'était quinze jours auparavant, et depuis ce temps, avec son hydravion, Kurts survolait les stations où les combats continuaient entre les forces de la Sécurité et les Aiguilleurs contre les rebelles. Ceux-ci, une fois les réserves de vivres et de combustibles pillées, ne trouvaient plus rien pour se chauffer et se nourrir, et n'en étaient que plus agressifs.

— Je ne peux que les comprendre, disait Kurts, mais je voudrais retrouver Floa Sadon. Je n'ai pas envie qu'on la fusille ou qu'on la pende. Elle s'est très mal débrouillée, a commis des

erreurs, mais on ne peut pas dire qu'elle était une sorte de bourreau de son peuple.

Il ne pouvait utiliser la Locomotive-dieu, car la plupart des réseaux avaient été endommagés à proximité des centres ferroviaires, de crainte que le pouvoir central n'achemine des renforts qu'il aurait été bien incapable de trouver, d'ailleurs.

Le soir, ils rentraient dans le hangar clandestin des hydravions et retrouvaient la Locomotive qui paraissait ronger son frein. Ils vivaient tous à l'intérieur du mastodonte qui était plus confortable que le reste des installations.

— Mon million de tonnes d'huile et mon autre de viande n'auraient servi à rien, disait Kurts. Il m'aurait fallu des mois pour les amener à destination et des tas de gens seraient morts avant. Maintenant c'est trop tard. Les insurgés des stations riveraines des banquises confisqueraient les trains, et les affamés de l'intérieur n'auraient rien.

— Il faudrait que vous parcouriez la Compagnie avec la Locomotive, dit un jour Ann Suba. Ses fidèles qui l'adorent comme un dieu pourraient peut-être convaincre les autres qu'elle peut les aider. Je sais que c'est stupide, mais dans une situation pareille, même les choses les plus

stupides peuvent servir.

— Je n'ai rien à leur offrir, rien, et ce ne sont pas les prières qui les sauveront. Vous devriez commencer à préparer l'hydravion que j'ai promis au Kid, et songer à votre voyage du retour qui ne sera pas de tout repos, ça j'en conviens. Il vous faudra sacrifier une bonne partie de l'espace pour entasser des réserves d'huile afin d'éviter des ravitaillements trop nombreux.

— Je ne me sens pas capable de rejoindre seule l'île du Titan, affirmait-elle avec force.

— Vous êtes bien venue jusqu'ici.

— Seulement d'Atlantic Station à ici... Mais pour le reste, vous étiez sur les réseaux, vous me ravitailliez en huile. Comment voulez-vous que, seule, je refasse la moitié du tour de la Terre, et peut-être plus ? Combien de fois me faudra-t-il me ravitailler, même avec d'importantes réserves ?

— Quatre fois, cinq au plus.

— En prenant des risques insensés chaque fois. Vous deviez m'accompagner avec votre hydravion, souvenez-vous.

— Malheureusement les circonstances ont changé et je ne puis abandonner la Locomotive. Ni Floa Sadon.

Il passait des heures à écouter les

enregistrements radio, s'aidait de l'ordinateur central pour essayer de repérer son amie Floa. On parlait d'elle, bien sûr, les révolutionnaires l'avaient désignée comme l'ennemi du peuple, et annonçaient qu'elle serait retrouvée et jugée pour avoir conduit les Transeuropéens à la misère la plus insupportable, mais jamais on ne donnait le moindre indice permettant de la situer. On disait qu'elle s'était enfuie en Sibérienne ou en Africana. D'autres affirmaient qu'elle avait en fait rejoint la présidente de la Panaméricaine à laquelle des sentiments pervers la liaient, selon les documents accusateurs retrouvés dans les archives des Aiguilleurs.

— Je ne pense pas, disait Kurts. Elle se cache dans cette région, dans la Compagnie.

Alors il repartait avec Kurty et Gueule-Plate, Ann Suba restant seule pour écouter la radio et travailler sur l'ordinateur. Elle ne savait plus que penser de cette Floa Sadon dont elle était toujours jalouse, mais qu'elle aurait été heureuse de situer. Kurts n'avait pour elle que de l'amitié ironique, jamais il n'avait essayé de la séduire. Elle finissait par se résigner, pensait qu'il avait raison qu'elle devrait rejoindre l'île du Titan avec un hydravion dont le Kid avait sûrement un besoin urgent pour rompre son isolement. Mais elle ne pouvait

envisager de s'en aller, de se séparer de Kurts, de Kurty, et c'était plus ça qui la retenait que l'appréhension de voyager seule à bord d'un appareil volant. Elle avait connu pire autrefois, quand il avait fallu vivre dans des conditions difficiles, que ce soit sur la banquise ou dans le nord du Pacifique. Avant d'atteindre les Échafaudages du Tibet, le groupe de Rénovateurs qu'elle dirigeait alors avait bravé mille dangers et pourtant elle avait réussi à les conduire à bon port. À cette époque elle combattait Ma Ker qui s'obstinait à créer une colonie de Rénovateurs dans la masse même de Jelly, cette monstrueuse amibe qui régnait du côté de Béring en se nourrissant goulûment de tout ce qui vivait, phagocytant aussi bien les poissons que les phoques, les baleines, les êtres humains. Ma Ker, pour protéger les siens des Sibériens, les avait enfermés dans ce corps dangereux et un groupe avait fait sécession sous la direction d'Ann Suba et de son mari Greog alors en vie.

Elle était capable d'affronter seule d'autres épreuves, se ravitailler en cours de vol, se poser dans des endroits impossibles, mais elle ne supporterait plus d'être seule. Ça jamais.

Kurts rentrait épuisé, rageur, de ses raids inutiles aux quatre coins de la Compagnie. Elle ne

lui posait aucune question, s'occupait de Kurty qui, fatigué, s'endormait avant l'atterrissage. Elle l'emportait dans ses bras, suivie par une Gueule-Plate titubante. Kurts une fois détendu après quelques verres d'alcool et un gros repas, se laissait aller à des réflexions. D'après lui certaines stations s'organisaient mieux que d'autres pour lutter contre la famine et le froid, mais les communications restaient difficiles, et telle cité qui regorgeait de blé ne pouvait plus l'échanger contre du combustible d'une autre agglomération. Dans les campagnes, la situation était pire, car les grandes fermes-serres ne trouvaient plus de fuel pour chauffer leurs cultures, leurs étables.

— J'ai vu des bandes de loups qui attendent autour de certaines installations isolées. À basse altitude j'ai bien remarqué qu'il n'y avait aucun signe de vie, et les détecteurs à infrarouges sont restés muets. Les loups finiront par entrer pour dévorer les cadavres.

Il parlait du nord-ouest, où le dégel était perceptible sans toutefois atteindre les proportions catastrophiques de la Panaméricaine Nord. Kurts pensait que la fameuse Zone Occidentale devait connaître les premières atteintes du réchauffement. Là-bas vivaient, approximativement sur l'inlandsis de l'ancienne

Angleterre, des Roux évolués qui formaient une république indépendante, régie par de sévères lois collectivistes. Après avoir attiré des Hommes du Froid traqués, cette Zone Occidentale avait sombré dans l'isolationnisme total, si bien qu'on ne savait plus très bien ce qui s'y passait. On disait que des milliers de Roux avaient préféré retrouver une vie nomade primitive plutôt que de vivre sous la contrainte.

— Là-bas Lien Rag a fait des découvertes importantes sur l'origine du mot Ragus par exemple, qui n'est autre que le mot Sugar à l'envers. C'était le signe de reconnaissance de dissidents ayant quitté clandestinement le satellite géostationnaire, le S.A.S., qui, vous ne l'ignorez pas, signifie Salt and Sugar. Un symbole très bon enfant, en apparence, de l'existence d'un homme.

Et puis un soir l'ordinateur releva quelques indications précises sur Floa Sadon, l'exprésidente de la Compagnie Transeuropéenne. Ann Suba se trouvait seule devant l'écran lorsque celui-ci se remplit de différentes données. Ce fut ensuite sur le texte qu'elle put coordonner celles-ci pour donner à Kurts des renseignements dignes d'intérêt.

— Elle se trouverait donc à l'est, dans une

zone montagneuse, entourée de fidèles. Exactement en Romania, qui était la Province numéro 53 de la Transeuropéenne. Je connais Romania Station qui se protège du froid sous de curieuses et charmantes coupoles en bulbes. Les gens sont habillés de gros lainages aux dessins géométriques très colorés. Mais je me souviens que Yeuse est autrefois allée dans cette région. Elle essayait de savoir ce qu'était devenu Lien Rag. Laissez-moi me souvenir... Non, il sera plus rapide de rechercher dans les mémoires informatisées de la Loco¹.

Bientôt l'imprimante dégorgea un long rouleau de papier avec tout ce que recherchait Kurts.

— C'est ça, le frère Ignace... Tirgu Station qui produit du gaz, et où se trouve un monastère des Missions néo-catholiques...

— Floa Sadon est néo-catholique ?

— Pas que je sache. Elle aurait beaucoup à se faire pardonner...

Il riait de façon équivoque tout en continuant sa lecture :

— Le frère Ignace... Non, il voulait qu'on lui

¹ Voir *Voyageuse Yeuse : La Compagnie des Glaces*, Vol. VI, chapitre XIII et suivants.

dise « père » Ignace, était un alcoolo dépravé qui essayait de séduire les paysannes dévotes... Ou alors il leur prenait la main et la glissait sous sa robe. Certaines n'osaient pas protester ni la retirer.

— Vous lisez ça dans l'imprimante ? demanda Ann Suba, scandalisée.

— Non, j'ai le souvenir du récit que m'en a fait Floa qui a rejoint Yeuse, dans la Province de Romania, parce qu'elle aussi s'inquiétait pour Lien Rag. Le père Ignace a essayé de négocier ses informations contre une petite gâterie, mais Yeuse lui a donné des dollars pour qu'il puisse acheter de l'alcool. Il lui a parlé du frère Pierre qui était cardinal à cette époque et qui est devenu pape par la suite.

— Le pape actuel ? Pie XIII ?

— Lui-même. D'après Ignace, un fornicateur qui forçait les fillettes Rousses auprès desquelles il était en mission évangéliste. Plus tard on a décrété que les Roux n'avaient pas d'âme, donc ne pouvaient être convertis. C'est toujours ce frère Pierre qui est à l'origine de cette bulle. Le père Ignace avait été envoyé en mission auprès de la Compagnie de la Sainte-Croix en Australasienne, justement pour savoir ce que devenait Lien Rag.

C'est ainsi qu'il a rencontré les Éboueurs de la Vie éternelle et appris que Lien Rag, du moins son cadavre, ne se trouvait pas dans les trains-cimetières. Mais ce que recherchait ce religieux c'étaient les papiers d'un certain Harl Mern, qui soutenait une thèse abominable pour les Néos sur l'origine des Roux. Ces derniers auraient été les descendants directs du Christ, lequel aurait créé une famille dont les lointains petits-fils auraient été traqués à la suite du concile de Chalcédoine. Persécutés, ils se seraient réfugiés au Tibet... Je crois savoir pourquoi Floa est là-bas parmi ces bons Néo-Catholiques de Romania... Elle détient des documents très ennuyeux sur les papes de la Grande Panique, et sur la continuité de l'Église durant ces périodes mal connues. C'est surtout l'Église néo qui soutient que l'ère glaciaire n'a que trois cents ans, alors que vraisemblablement elle date de plus de mille ans... Et qu'il n'y a plus eu d'Église durant des siècles, sinon des sectes bizarres aux dogmes douteux. Vatican II préfère dater le début de l'ère glaciaire du jour de sa propre résurrection.

— Grâce à ces documents Floa Sadon bénéficierait de la protection des Néo-Catholiques ?

— C'est à double sens. L'Église la protège dans

un bastion qu'elle contrôle, en échange elle protège Rome, Vatican II. Elle sert de caution en quelque sorte, car les Néos doivent être très inquiets sur l'avenir.

— Vous irez là-bas ?

— Bien sûr et sans tarder. Vous viendrez avec moi. J'aurai besoin de vous. Je devrai abandonner l'hydravion plusieurs jours de suite, et il me faudra quelqu'un...

— Pour garder les gosses et faire le ménage, dit-elle avec amertume. C'est tout ce que vous attendez de moi. Je ne vous intéresse que comme bonniche.

Il ne parut pas surpris, relisait l'imprimante.

— Vous l'aimez à ce point, cette Floa ? Est-elle indispensable à votre satisfaction sexuelle ?

— C'est en partie cela, mais aussi autre chose. Je l'ai enlevée jadis quand elle n'était qu'une jeune, très jeune fille à papa arrogante et jouisseuse, et je l'ai gardée jusqu'à ce qu'on paye sa rançon. Une forte rançon en or. Je l'ai donnée à mon équipage pour qu'il s'amuse un peu.

Elle se sentit pâlir :

— Vous avez fait ça ?

— Et bien d'autres choses encore, mais elle

représentait ce que je haïssais le plus dans cette société ferroviaire : le pouvoir, l'argent, la recherche de tous les plaisirs, tandis que les gens crevaient de faim et de froid dans les stations, ils ont toujours crevé de faim et de froid dans cette Compagnie, et on compte les privilégiés très facilement. Je l'ai donc enlevée et c'est Lien Rag qui a apporté la rançon et c'est ainsi que je l'ai connue. Par la suite j'ai modifié mon comportement, mais Floa Sadon, au lieu de me haïr, s'était violemment attachée à moi. Fantômes, besoin de reconstituer cette atmosphère de violences sexuelles ? Je n'en sais rien, mais chaque fois que nous nous retrouvons, c'est comme une lutte déchirante, brutale, qui nous exténue. Je suis désolé de vous faire ces confidences mais c'est ainsi que cela fonctionne entre nous. Je veux aller voir si tout va bien pour elle, je lui dois bien ça. Je voulais lui faire livrer un million de tonnes d'huile et autant de viande de baleine, mais j'ai échoué. On aurait pu obtenir les mêmes quantités en huile de phoque et aussi en viande, mais c'était trop tard, la révolution venait d'éclater. Je ne vous oblige pas à venir en Romania, mais si vous acceptez, je vous aiderai ensuite à rejoindre l'île du Titan et le Kid avec votre hydravion. Je vous accompagnerai sur la

plus grande partie du parcours, au moins jusqu'à l'île aux Phoques où se trouve Lien Rag, et de là-bas vous pourrez rejoindre le Kid. En combinant votre étape avec un bateau par exemple qui vous attendra à mi-chemin pour vous ravitailler en carburant.

Elle se retira, alla voir si Kurty dormait et si Gueule-Plate ne faisait pas trop de bêtises. Il avait fallu mettre toutes les réserves d'alcool sous clé, car la chèvre-garou prenait plaisir à se soûler, et parcourait ensuite l'intérieur de la Locomotive géante en psalmodiant une sorte de complainte épuisante pour les nerfs.

Le lendemain, très tôt, l'hydravion décollait en direction de l'est.

CHAPITRE IV

Désormais, Isaie contrôlait le fameux filtre qui appauvrissait « le sang » du Bulb. L'animal de l'espace se sentait de mieux en mieux, et son opinion sur le petit docteur changeait totalement. Il savait que le docteur avait eu l'idée de ce filtre, avant de l'avoir découvert grâce à un isotope radioactif implanté dans une hormone de synthèse très rare. Le filtre, un appareil automatique incapable de réflexion, était tombé dans le piège et une fois localisé n'avait plus représenté un danger pour l'animal de l'espace.

— Je ne dis pas que votre sarcome de l'ossature disparaîtra du jour au lendemain, mais vous aurez une rémission durable. Je ne vous cache pas que ce fameux filtre puise dans votre système sanguin des éléments primordiaux depuis

trop longtemps. Je dis système sanguin pour simplifier, mais en fait ça n'a rien à voir avec notre propre système. L'irrigation ne concerne pas les mêmes centres vitaux, et l'oxygène n'est pas le seul élément indispensable à sa richesse.

Ce que craignait Gus se produisit peu de jours plus tard. Il y eut d'abord une baisse sensible de l'intensité lumineuse. Les panneaux fluorescents ne donnaient plus qu'une clarté insuffisante et Isaïe avoua qu'il s'attendait à d'autres manifestations de ce type :

— Nous sauvons le Bulb de son cancer mais nous allons en subir les effets. Le fameux filtre puisait dans son sang un gaz inconnu qui était diffusé dans tous les systèmes d'éclairage, et qui a la propriété de transformer sur-le-champ l'électricité en lumière. J'ai donné ce problème à résoudre à l'ordinateur central, mais comme celui-ci est court-circuité par le cerveau du Bulb, nous n'obtiendrons peut-être pas toutes les indications souhaitées.

Ils parlaient dans la cursive, loin du réseau qui permettait au Bulb d'entendre ce qui se disait. La cursive était plongée dans une sorte de crépuscule sinistre que le froid rendait encore plus redoutable. Le délabrement des bas-fonds du

satellite continuait et les Garous et les primitifs, qui avaient dû fuir cette décomposition organique et la prolifération inquiétante d'une flore dangereuse, essayaient toujours de forcer les portes étanches. Un système d'alerte leur permettait de vérifier si celles-ci tenaient bon, mais viendrait peut-être le jour où elles céderaient. Les loupés ne représentaient pas une menace directe, mais les primitifs, ces humains qui depuis des siècles avaient fui la loi inexorable ophiuchusienne, gardaient assez d'intelligence pour espérer venir à bout de ces fermetures sophistiquées.

— Nous ne pouvons tout de même pas remettre le filtre en activité partielle. C'est peut-être ce gaz si rare qui permet au Bulb de se régénérer.

Isaïe avait confié les analyses à d'énormes machines qui continuaient à fonctionner depuis des siècles, fournissant analyse sur analyse. Même lorsqu'elles avaient été abandonnées, elles avaient continué, analysant l'air ambiant, les poussières, les bruits, les odeurs, tout ce qui passait à leur portée. C'était un ensemble extravagant qui avait dû demander des années d'étude et autant de mises au point. Les Ophiuchiens, ainsi appelait-on les Terriens qui, peu avant l'explosion de la

Lune, étaient allés coloniser la quatrième planète du système d'Ophiuchus, n'avaient rien oublié des techniques terriennes, mais avaient su les perfectionner. Gus était persuadé que les grands voyages intersidéraux avaient fait de ces colons, du moins d'une bonne partie d'entre eux, des êtres au cerveau hyperdéveloppé mais à la sensibilité émoussée. L'Abominable Postulat qui visait à maintenir la Terre dans son enveloppe de glace, même si les poussières lunaires se dispersaient, la création des Roux, humains adaptés au froid, puis celle des Garous, ces hybrides souvent loupés, étaient les manifestations les plus spectaculaires de cette intelligence exceptionnelle mais glacée. Et il y avait d'autres exemples, la façon dont le Bulb, animal de l'espace, était devenu un satellite hybride lui aussi. Les Ophiuchusiens l'avaient châtré, avaient détourné ses fonctions naturelles, digestives et intestinales, en avaient fait un être entièrement soumis à leur technologie. Technologie qui ne pouvait cependant pas fabriquer un satellite aussi énorme et aussi bien protégé contre les radiations de toute nature, les pluies de météorites, et capable de perdurer dans l'espace, des siècles durant, alors que tous les autres satellites géostationnaires, lancés autrefois par les hommes, avaient disparu, s'étaient

désintégrés dans l'espace ou dans l'atmosphère terrestre.

Ils se rendirent compte qu'ils commençaient de respirer très mal, comme si leurs bronches étaient encrassées et qu'ils soient victimes d'une crise d'emphysème. C'est Thresa, la plus fragile, qui les inquiéta le plus. Elle buvait beaucoup et la mauvaise qualité de l'air empêchait ses poumons d'épurer son sang de l'alcool ingéré. Car c'était leur air qui s'appauvrissait, et ils établirent sans le prouver une relation avec la mise hors circuit du fameux filtre sanguin.

Gus exposa alors franchement leurs nouvelles difficultés au Bulb pour lui demander des conseils. Il ne l'avait pas fait tant que le cerveau de la bête spatiale ne fonctionnait pas encore de façon parfaite, mais désormais le Bulb était capable de répondre en toute indépendance d'esprit.

— Je suis tout à fait conscient de ce qui vous arrive, dit l'animal en réponse sur son écran personnel. Mais j'avais besoin de cet arrêt total du filtre pour récupérer au plus vite. Vous pourriez le remettre en fonction en prenant certaines précautions. Le fameux gaz, qui transforme directement l'électricité en lumière et vice versa, n'est pas connu des Terriens et sa synthèse n'a

jamais pu être réalisée. Mais je peux accepter que mon sang, comme vous dites, soit appauvri en aca, ainsi l'appelaient les anciens occupants de mon corps. Disons dans une proportion de quarante pour cent, ce qui vous donnera une lumière meilleure et peut-être suffisante. De même pour la qualité de votre air. Ce qui se passe c'est que l'oxygène une fois purifié n'était plus injecté dans mon sang comme il avait été décidé. On avait commencé par réduire son apport, mais sans jamais interrompre la fourniture. Ce filtre autonome et programmé une fois pour toutes a dû dérapé, et avec précaution vous pouvez à nouveau utiliser mon oxygène amélioré, sans oublier toutefois de m'en restituer une partie, même si ce n'est pas l'élément le plus important de mon fonctionnement. Dans l'espace on ne respire pas. Mais toute nourriture apporte des quantités importantes de cet oxygène.

— Les carcasses de saus ? Les pearls ?

— Bien sûr. Et si vous voulez, vous pourriez, après de sérieuses analyses, récupérer pas mal d'oxygène dans cette viande-là. Mais en ce moment, la prolifération de la flore de mes confins apporte ainsi une surproduction d'oxygène, seulement il s'échappe dans toutes les directions sans profit pour personne.

— Cette flore, d'où vient-elle ?

Le Bulb, pour concrétiser son rire sur l'écran, imprima une série de « hi, hi, hi » qui agacèrent les deux hommes. Il leur fallut attendre patiemment que l'animal en ait rempli une dizaine de lignes avant de poursuivre la conversation.

— Vous aussi vous avez une flore intestinale qui n'est pas forcément végétale, d'après ce que j'en sais. La mienne, en revanche, l'est, et c'est elle qui a proliféré ces derniers temps, elle était pourtant déjà importante autrefois. Mais comparée à ma masse générale, elle est tout aussi microscopique que la vôtre, ne trouvez-vous pas ?

Jamais ils n'avaient imaginé que cette jungle luxuriante, ces excroissances de pulpe épaisse, gluantes de sève, inquiétantes, pouvaient provenir de l'abdomen de l'animal.

— Cette flore digérait très bien les énormes morceaux de saus que j'avalais. Vous savez, quand nous tombions sur un troupeau de ces animaux savoureux, c'était la goinfrie générale. On mangeait à en crever et il fallait que cette viande assez dure soit tout de même assimilée. C'était là que se produisaient les échanges gazeux qui vous intriguent tant, et l'oxygène fabriqué alors ne se perdait pas inutilement comme aujourd'hui. Bien

sûr mon axe central, qui est pour moi une sorte de membre de liaison, est en piteux état et l'oxygène s'échappe par là, se liquéfie et obture un moment les crevasses, jusqu'à ce qu'une contraction instinctive de mon épithélium casse l'oxygène gelé et le disperse. Nouvelles crevasses, nouvelles fuites, mais malheureusement rien n'est réparable désormais, et vous ne pouvez rien faire, pas même obturer ce passage, car c'est ainsi que mon système nutritif arrive dans cette partie de mon corps depuis les immenses cryo-magasins.

Isaïe et Gus mirent trois jours pour régler le filtre afin qu'il reprenne de l'aca dans le sang, et aussi de l'oxygène, et leurs malaises disparurent.

CHAPITRE V

Au début, il avait fallu l'intervention de la Manu pour forcer les gens à embarquer dans les grands trains en partance pour le sud. On pouvait encore atteindre la Patagonie, où le réchauffement était inconnu. On avait préparé là-bas des stations d'accueil, entassé de la nourriture et tout ce qui était nécessaire pour subvenir aux besoins de millions de gens.

Le Maître Suprême des Aiguilleurs avait tenu parole, et désormais la caste travaillait nuit et jour à sauver des vies humaines. L'évacuation de certaines régions devenait un cauchemar quand les eaux envahissaient les ballasts, submergeaient les rails sous plusieurs mètres parfois. Il fallait faire preuve d'imagination pour trouver d'autres réseaux, réquisitionner tous les trains, les locos

privés, les draisines de toute nature, les remorqueurs, les engins de chantiers, les tramways de certaines stations menacées. On entassait des gens dans une seule voiture qu'on lançait en direction du sud, et des dispatchings improvisés dirigeaient tous ces malheureux même si parfois le chemin y conduisant effectuait de drôles de parcours.

On avait étudié les anciennes cartes d'état-major conservées précieusement dans un train-musée de l'Armée, et on savait désormais quelles lignes resteraient au-dessus des inondations, lesquelles seraient englouties. Le Missouri, le Mississippi, la James, la Platte, faisaient partout éclater des couches de glace énormes. Des geysers puissants jaillissaient sans prévenir. On citait le cas de Kansas Station qui depuis une semaine essayait de survivre sous une sorte de jet d'eau énorme, d'un diamètre de plusieurs mètres, et qui montait à plus de cent mètres avant de retomber sur la cité. Les vieilles verrières des faubourgs avaient éclaté les premières, puis les dômes. Il n'y avait qu'une toute petite partie de la station qui n'était pas inondée et la population s'y entassait sans pouvoir être encore secourue.

On essayait de trouver des levées de terre pour construire à la hâte des voies ferrées. Des

poseuses de rails géantes attendaient, prêtes à installer un kilomètre de double rail toutes les deux heures, mais encore fallait-il un ballast qui résiste. Une fabrique de containers en plastique avait été réquisitionnée et elle produisait des containers à un rythme infernal. On les lestait pour les déposer dans les eaux, et la voie ferrée progressait lentement. Mais dans Kansas Station c'était déjà la famine, et les gens ne trouvaient même plus un coin pour s'allonger la nuit. Certains avaient cru se sauver en utilisant des wagons partant à la dérive, mais les irrptions soudaines des eaux du Missouri provoquaient des naufrages horribles. On disait que des milliers de cadavres étaient ensuite engloutis dans des crevasses profondes, le fleuve les entraînant sous la couche de glace plus épaisse du sud avant d'aller les déverser sous la banquise du golfe du Mexique.

Cette banquise elle-même donnait des inquiétudes aux observateurs. Au cours des siècles, elle s'était élevée au-dessus des eaux du golfe de plusieurs mètres, et entre la surface de l'océan et la couche inférieure de glace il y avait parfois quatre à cinq mètres d'air. Celui-ci, sous la poussée des eaux du fleuve, commençait de se compresser et, à certaines boursofflures, on s'attendait à d'autres geysers aussi

impressionnants que ceux du nord. Et précisément d'importants réseaux traversaient ces zones. Les réfugiés envoyés en Patagonie pouvaient voir ces boursouflures qui palpitaient parfois en bordure du ballast.

— On dirait des furoncles sur le point de crever, téléphona un journaliste de NYST, qui suivait pour une chaîne de radio l'évacuation des gens vers les territoires encore tranquilles de l'Amérique du Sud.

Ces reportages, parfois des récits catastrophiques ou exagérés, n'étaient pas faits pour calmer les esprits, mais Lady Yeuse se refusait à tout censurer.

Au début du réchauffement, quand la fameuse lucarne solaire ouverte dans le Grand Nord avait provoqué l'effondrement de la banquise dans le détroit de Béring, et les premiers tsunamis qui parcouraient désormais tout le Pacifique septentrional, elle avait eu besoin de la presse, de la radio et de la télévision pour inciter les gens à se préparer au grand exode, mais très peu croyaient que la période glaciaire était en train de finir, et les journalistes avaient dû faire preuve d'imagination pour devenir plus convaincants. Ne pouvant se rendre à l'intérieur du Cercle Polaire

pour en rapporter des images, ils en avaient fabriqué à partir de certains documents d'archives.

Avec l'accord de Yeuse et de son adjoint Reiner. Il fallait agir vite, inciter les gens à se tenir prêts. On avait alors obtenu des résultats moyens, pas suffisants cependant, et maintenant que le rayonnement de la grande lucarne atteignait la Panaméricaine jusqu'au Middle West, à environ cent kilomètres au sud de Kansas Station, ancienne Kansas City, des centaines de milliers de gens se trouvaient coincés par la montée brutale des eaux.

— Comprenez-nous, avait raconté à Lady Yeuse un chef de station qu'elle interrogeait. Comment concevoir que la glace allait fondre d'un coup, alors que la température ne remontrait pas tellement vite et que nous savions que sous nos pieds il y avait des mètres et des mètres de glace ? Nous ne pouvions imaginer que les cours d'eau prenant leurs sources plus haut, notamment le Missouri qui se jette dans le Mississippi, commençaient à bouger.

Le rayonnement solaire avait atteint les roches où la couche de glace était mince. Celle-ci fondait, gorgeait d'eau l'ancien lit et la rivière recommençait à vivre. L'eau se réchauffait peu à

peu et creusait la glace sans que nous nous en doutions : des milliers de cavités, de conduites naturelles où elle poursuivait son travail infernal.

Dans NYST, ce n'était pas encore la panique mais bien des gens quittaient la capitale de la Compagnie. Les plus riches faisaient le grand détour par le centre atlantique, ne voyageant que sur la banquise pour rejoindre plus bas le réseau qui conduisait en Patagonie. Les plus pauvres essayaient de passer par les réseaux les plus rapides, en espérant que le fameux Mississippi n'explorerait pas d'un coup comme on le laissait entendre chaque jour. Au début ce drôle de nom avait fait rire, et des comiques en avaient largement plaisanté, mais désormais les plus petits enfants connaissaient ce nom maudit dès qu'ils commençaient de parler. C'était un nouveau croquemitaine, une nouvelle terreur, le diable en personne qui allait couper la Concession américaine en deux, avec, au centre, un fleuve énorme, furieux, qui interdirait pour des décennies toute navigation, tout lancement de pont.

Reiner suivait constamment la construction de ce réseau se dirigeant vers Kansas Station. Si on réussissait à sauver ces gens-là, d'autres reprendraient espoir, sauraient que la Présidence

ne les abandonnait pas. Yeuse ne dormait qu'une heure par-ci, par-là, oubliait de s'alimenter mais buvait beaucoup de thé et de café. On commençait à manquer de bien des choses et le ravitaillement avait du mal à suivre. Par chance, depuis l'île aux Phoques, des trains d'huile et de viande de phoques parvenaient à la capitale et aux principales stations de la Compagnie.

— C'est là, rageait Yeuse, c'est là notre ventre fragile, notre point faible.

Et d'un crayon rouge féroce, elle balafrait la carte de la côte du golfe du Mexique. Une carte physique avec les montagnes, les collines, mais dans ce sud-là ce n'était que du vert, la couleur de la plaine, des marais, des plages.

— Le seul endroit où l'on pourrait jeter un pont c'est au nord de l'ancienne ville de Saint Louis, regardez, les montagnes se rapprochent, enserrant le Mississippi dans une sorte de tenaille.

— Cette carte n'est pas détaillée, répondit Reiner. Si vous en prenez une autre de cette région, vous verrez que c'est beaucoup plus large que cela ne paraît, et même si un pont très long franchissait ce fleuve, ce qui serait fantastique, il resterait le problème du Missouri plus à l'ouest. Pour l'instant ce genre de grands travaux est à

exclure. Nous n'avons plus les machines, les hommes, ni le temps. Bientôt il faudra nous réfugier nous-mêmes dans les montagnes, car la banquise risque de se détacher de la côte quand les eaux monteront trop vite. Il faudrait créer un endroit pour que la Présidence continue.

— Je vais présider quoi ? Et qui ? Il ne restera plus personne quand les derniers réfugiés seront sauvés, sinon des gens dans les sommets qui ne parviendront même pas à survivre. Et je ne veux pas fuir en Patagonie pour achever de rendre mes compatriotes fous d'inquiétude. Nous aurions dû, depuis quelques années, aménager l'ouest dans les hauteurs, prévoir les ruissellements des glaciers. On pouvait détourner ces torrents qui restaient malgré tout moins impressionnants. Nous avons manqué à tous nos devoirs, mais ce n'est pas le moment de déclarer forfait et d'annoncer que je démissionne.

Pendant ce temps, pensait-elle, pendant ce temps Lien Rag naviguait dans le Pacifique à bord de ce fabuleux *Iceberg-Ship* qui pouvait transporter cent vingt mille tonnes d'huile de phoque. Il devait même être sur le retour. Elle l'enviait, car il préparait l'avenir avec tous les autres, ceux qu'elle avait connus et aimés, le Kid par exemple, Ann Suba, Zabel, Farnelle, Liensun

son fils cadet, Jdrien peut-être. Ils allaient créer un pays, un endroit qui serait épargné des inondations, de la boue.

— Nous avons des images du réseau en construction pour Kansas Station.

On finissait toujours par avoir des images, les gens des télévisions faisaient des prodiges, et elle regarda son récepteur, aperçut une sorte de construction enfantine de cubes en plastique qui s'avavançait dans une étendue d'eau immense. À perte de vue on ne voyait que cette eau et parfois des geysers énormes, véritables volcans liquides qui jaillissaient, des arbres d'eau qui pouvaient atteindre des hauteurs incroyables et retombaient avec la grâce des anciens saules pleureurs.

— Dans trois jours nous atteindrons la station, disait Reiner dans son dos. Mais combien en restera-t-il ? Il n'y a rien à manger et il fait froid. L'eau a submergé la glace et la température reste basse, mais cette eau ne gèle pas, sauf dans certains endroits. Il y a trop de courant le plus souvent pour que les blocs de glace se forment. Tout est ravagé et les fameux silos à grains du Middle West sont détruits. Les serres de blé, de maïs, ne pourront plus jamais nous fournir de la nourriture et le bétail est emporté.

— C'est un pays ruiné, murmura Yeuse.

Elle restait devant son téléviseur qui avait changé de sujet et proposait une émission sur le ravitaillement, montrait une enquête sur un centre de distribution de vivres. On donnait de la viande de phoque surgelée et même de l'huile de ce même animal, et les queues s'allongeaient depuis le milieu de la nuit, disait la journaliste qui interviewait les gens en attente.

— Les dépêches de Patagonie sont quand même réconfortantes. Palaga tient parole. Les stations d'hébergement se remplissent et les gens trouvent des compartiments douilllets et de la nourriture simple mais abondante.

— Et plus tard, demanda Yeuse, que feront-ils dans une Province aussi ingrate où, à part l'élevage du mouton et les serres d'herbage, il n'y a pas grand-chose pour vivre ?

Elle dormit une heure et rêva que les Harponneurs de la Guilde en profitaient pour débarquer à Magellan Station. Elle se réveilla en sursaut, dut vérifier les dépêches pour se rassurer. On n'avait plus de nouvelles du commando débarqué en Antarctique par le cargo de ce Lafitte. Elle avait su que ce même cargo flambant neuf avait eu de sérieuses avaries en rejoignant la côte

chinoise. Lafitte avait voulu dépasser la charge tolérée et ses arbres d'hélice s'étaient faussés. On lui avait dit que le cargo était en réparation chez le Kid, dans l'île du Titan, mais elle n'en savait pas plus.

Le lieutenant Benfields, qui commandait le détachement de la Manu dans l'île des Phoques, lui envoyait régulièrement des rapports sur les activités économiques et sur les déplacements des personnes dépendant de sa juridiction. La fonderie de lard de phoque apportée par Farnelle donnait toute satisfaction, et le rythme de quatre mille tonnes d'huile et de viande par jour était maintenu, mais les wagons-citernes commençaient à se faire rares alors que les wagons frigorifiques pour la viande l'étaient moins. L'île connaissait des problèmes de stockage et depuis le départ de Lien Rag avec un équipage de spécialistes, la construction du fameux cargo déjà entreprise à San Diego était quelque peu ralentie. Il manquait l'enthousiasme de Lien Rag et la ténacité et l'expérience de Pulsach.

Puis Lien Rag envoya un message radio qui fut bien reçu, et qui annonçait que dans moins de quinze jours il serait de retour dans l'île et qu'on pourrait à nouveau charger cent vingt mille tonnes d'huile. Pour l'instant la glace de l'île ne

connaissait qu'une très lente érosion dans l'eau pourtant assez tiède qui l'entourait. On avait envisagé plusieurs solutions, mais toutes avaient le même inconvénient, celui d'entraîner d'importants travaux qui inquiéteraient les colonies de ces éléphants de mer qui finiraient par désertier l'endroit. Alors on avait décidé de laisser faire la nature. Ancien glaciologue, Lien Rag pensait que pendant plusieurs années encore l'île garderait approximativement ses contours, mais que de profondes cavernes la mineraient jusqu'à ce qu'elle éclate en une dizaine d'îlots.

La nouvelle de la révolution transeuropéenne ne l'avait ni surprise ni vraiment affligée, car depuis longtemps elle savait que Floa Sadon se montrait incapable de nourrir et de chauffer sa population, mais ce n'était pas une accusation. Elle-même, en tant que présidente de la Panaméricaine, qu'avait-elle fait de mieux ? Rien n'avait été prévu pour le réchauffement éventuel, et pourtant elle était mieux placée que quiconque pour en connaître les effets catastrophiques. Elle avait navigué dans le Pacifique sud, dans la banquise déchiquetée, avait eu sous les yeux ce spectacle effroyable d'un monde, d'une société en train de mourir.

Elle aurait aimé avoir des nouvelles de Floa,

mais personne ne pouvait dire ce qu'était devenue la présidente de cette Compagnie. Des trains chargés de Panaméricains ayant échappé aux événements arrivaient chaque jour, mais on avait beau les interroger, ils ne pouvaient fournir aucune indication sur le sort qui avait été réservé à la jeune femme, et malgré ses propres anxiétés, Yeuse s'inquiétait. Kurts le pirate était reparti pour là-bas avec sa Locomotive géante, et Ann Suba l'accompagnait dans son hydravion. Qu'étaient-ils devenus, eux aussi, dans cette tourmente révolutionnaire ?

CHAPITRE VI

Il avait abandonné le professeur Lerys dans son atoll alors que la production de krill devenait abondante, et que désormais il faudrait créer une véritable chaîne industrielle pour répandre cette nourriture dans toute cette partie du Pacifique sud, afin d'y attirer les baleines, les poissons donc aussi les phoques. Il y avait de nombreux atolls à proximité, où les différentes espèces de pinnipèdes pourraient prospérer.

— Écoute, mon garçon, va donc voir où en sont tes amis les Roux là-bas dans l'Antarctique. Je vois que leur sort te préoccupe, et comme la chaîne de production fonctionne bien, j'attends seulement le matériel promis par le Kid pour arriver à des cadences élevées. Il va aussi m'envoyer du monde, et je ne serai pas tout à fait à

l'abandon. Embarque-toi avec les Hommes-Jonas. Vous irez faire un tour vers le complexe baleinier pour voir où en sont les travaux de restauration après le sabotage du piège à baleines.

La Solina de Xave l'avait donc débarqué sur la banquise où par télépathie il avait donné rendez-vous à ses amis habituels. Ils l'attendaient avec de bonnes nouvelles. Les Harponneurs ne venaient plus chasser les Hommes du Froid dans la colonie de phoques de la mer de Davis, et désormais les tribus pouvaient normalement se ravitailler en graisse et en viande.

— Pourtant elles observent tes mises en garde et ne s'approchent du rivage qu'avec précaution. Les Hommes du Chaud peuvent revenir mais pas avec leur bête à fumée.

Jdrange appelait ainsi les draisines utilisées par les miliciens de la Guilde pour venir jusqu'à la colonie de phoques. Avec ses amis Roux, Jdrien avait fait sauter la ligne ainsi que le poste, et depuis, semblait-il, la Guilde n'avait plus envoyé personne. Peut-être avait-elle d'autres soucis avec son complexe baleinier et aussi les mauvaises nouvelles d'Australasienne. Leur complice Narmille, qui devait les aider à prendre pied sur la banquise au nord, était en fuite. On l'accusait

d'avoir trahi la fédération pour la livrer aux appétits de la Guilde. Les Harponneurs, qui poursuivaient une politique expansionniste et pensaient couler l'économie mondiale avec des millions de tonnes d'huile de baleine bradée, n'avaient plus aucune possibilité désormais de débarquer en face, les côtes de la banquise étant sous surveillance.

Jdrien n'oubliait pas que Kurts leur avait fourni des capillaires achetés au Kid, avec lesquels ils pouvaient construire des barges de transport, mais possédaient-ils la technique pour ce genre de construction ? Lien Rag, lui, avait adopté la forme d'un iceberg pour avoir un transporteur massif qui résisterait aux plus fortes tempêtes, alors qu'une barge risquait de se rompre en plusieurs parties dès que la mer serait mauvaise, et dans l'Antarctique, elle l'était un jour sur deux.

Ehvoule, la Solina de Xave, le transporta en face du complexe baleinier quand il fut rassuré sur le sort des tribus rousses. La porte de glace qui fermait le goulet étroit alimentant une mer intérieure était à nouveau en fonction, et des vapeurs grasses montaient des fonderies de lard.

— Il y a toujours autant de plancton, constata Mye, la jeune fille qui les accompagnait et qui alla

nager à proximité des troupeaux de cétacés.

— La fuite de Lerys n'a rien modifié, murmura Jdrien. Mais que feront-ils de tous ces stocks s'ils continuent à sacrifier deux à trois cents baleines tous les jours ?

Il aurait été risqué de se glisser dans la mer intérieure qui formait une nasse pour piéger les baleines. Ils l'avaient déjà fait, mais depuis le sabotage de la porte en glace, les miliciens devaient patrouiller sans cesse.

— Nous aurions dû apercevoir les barges puisque nous avons navigué à proximité de la côte, dit Xave. La Guilde aurait-elle renoncé à les construire, ou bien le chantier naval se trouve-t-il à l'abri des regards dans une anse tranquille ?

— Le Caudillo Hernandez se méfie des espions venus du ciel, fit Jdrien. Il y a eu le dirigeable de mon frère et l'hydravion de Kurts, l'ami de mon père. Ces deux appareils possèdent des systèmes de prises de vue très perfectionnés, des détecteurs de toute nature et aucun chantier naval de cette importance ne serait à l'abri de leurs investigations. Une barge de cent mille tonnes en glace, c'est un bateau assez impressionnant en longueur et largeur. Il ne peut passer partout. Pour les manœuvres, il est forcément limité. Il y a

des baies profondes et immenses derrière des barrières de glace, mais leur accès est malcommode.

— Ils ne construiraient pas ces barges ? demanda Rewa.

— Je suis certain que la Guilde reste mobilisée dans ce but, sinon comment expliquer sa productivité, son besoin d'huile inconsideré ? La Guilde a établi son pouvoir sur l'Antarctique mais elle veut aller plus loin et tout le prouve. Il faut chercher à l'ouest.

— Mais il n'y a rien, je veux dire pas de réseaux. Pour transporter les matériaux, par exemple, et les énormes bobines de capillaires.

— Les barges, si elles sont en construction, doivent se trouver à l'ouest. Il nous faudrait des *Instructions Ferroviaires* d'autrefois mais je suis certain que de vieux réseaux ont subsisté. Qui irait chercher à l'ouest ? Kurts a dit qu'en dehors du complexe de la capitale, Leader Ship Station, et de ce fameux réseau de la reconquête qui se dirige vers le détroit de Drake, la Guilde n'a pas cherché à reconstruire l'ancienne Province panaméricaine.

La Solina de Xave et de Rewa nagea donc vers l'ouest pendant toute une journée sans qu'ils aient aperçu la moindre trace de vie humaine. Jdrien

essayait d'imaginer comment une barge de cent mille tonnes pouvait être mise en chantier. On lui avait expliqué qu'il y avait, au début, une structure délicate et fragile de capillaires de réfrigération soutenus par toute une armature mais il envisageait mal la chose. Des machines faisaient circuler un gaz liquéfié dans les minuscules veines de l'ensemble et peu à peu la structure se couvrait de glace. Au fur et à mesure il fallait que des hommes, à l'aide de grosses scies et de ponceuses, donnent à la coque un lissage parfait. Avec un beau plan incliné on pouvait réaliser ce type d'embarcation en repoussant au fur et à mesure les parties terminées dans les eaux de l'Antarctique. Des équipes de finition pouvaient travailler à bord, installer les équipements indispensables, les habitacles. Ce type de barge emploierait au moins vingt à trente personnes, des mécaniciens et des hommes de manœuvres. Or personne dans l'Antarctique n'avait la moindre expérience maritime. Il faudrait former ces gens-là. Le fameux bateau-baleine qui avait servi à piéger les cétacés ayant été coulé, la Guilde devrait en hâte fabriquer une embarcation pour l'entraînement.

La côte ouest se présentait sous une apparence rebutante, déchiquetée avec des

glaciers qui basculaient lentement dans les grandes baies. Aucun chantier n'aurait pu s'installer dans ces parages où de gros pingouins occupaient le moindre bloc de glace. Il y en avait des milliers, cocasses dans leur tenue blanche et noire, époustouflants quand ils se déplaçaient par bonds dans la mer.

— Si un jour les baleines désertent l'endroit pour aller manger le plancton du professeur Lerys, la Guilde pourra toujours exploiter ces animaux. Ils donneront plus de travail, mais ils sont énormes et certains doivent atteindre et même dépasser les cent kilos. Leur huile est très appréciée sur les marchés des Hommes du Chaud.

Jdrien disait « les Hommes du Chaud », estimant qu'il appartenait par son métissage au monde du Froid, et bien qu'il supportât difficilement d'être exposé trop longtemps à des températures extrêmes. De même il n'avait pas l'endurance de ses frères Roux qui, en une journée, pouvaient parcourir plus de deux cents kilomètres sans paraître fatigués. Lorsqu'il voyageait avec eux, venait toujours le moment où il s'installait un peu honteux sur une peau de phoque, voire de loup, et se laissait traîner par les membres de la tribu. Même les femmes s'attelaient à cette tâche, ce qui le navrait un peu

plus. Les Hommes-Jonas eux aussi appartenaient plus au monde du Froid qu'à celui du Chaud. Ils vivaient nus et leur peau particulière les protégeait quand ils plongeaient dans une mer glacée. Lorsque leurs ancêtres avaient conclu un pacte avec une race de baleines, leur métabolisme avait dû être artificiellement modifié pour pouvoir affronter les rigueurs de la température. En ce sens ils étaient mieux armés que Jdrien qui avait du mal à rester nu trop longtemps.

— Continuons toute la journée de demain, proposa Jdrien, et si nous ne trouvons rien nous reviendrons vers l'est. Il sera inutile d'aller plus loin après le 50^e degré de longitude est. Parce qu'en face ce sera l'Africana, avec une trop grande distance à franchir pour une barge, si la Guilde avait des visées sur cette Compagnie.

Dans le crépuscule de ce même soir un nuage de vapeur attira leur attention tout au fond d'une grande baie. La côte déchiquetée s'interrompait pour laisser place à une sorte de plaine de glace, et la Guilde disposait là d'un chantier naval excellent.

CHAPITRE VII

Ce n'était pas tout à fait la banquise de bois de la mer d'Okhotsk, mais pour un spectateur qui n'avait pas eu l'occasion d'admirer celle-là, la vue de ces troncs alignés le long des nouvelles jetées en structures gonflables avait quelque chose de fabuleux. Depuis l'*Asia*, le dirigeable qui désormais appartenait à l'Omnium du Pacifique, la nouvelle société créée par les quatre associés, Liensun, Lien Rag, le Kid et Farnelle, le garçon regardait avec émotion ces tonnes de bois qui attendaient d'être débitées en pilotis et en planches. Le *Rewa* n'avait pas encore déchargé celles achetées dans le pays de Djoug. Mais les machines nécessaires à la création de la première plate-forme étaient déjà en place. Farnelle les avait amenées avec son cargo *Princess*, et depuis le dirigeable, Liensun allait

pouvoir surveiller le travail.

On avait aussi recruté des spécialistes qui, sous la direction d'une petite équipe venant du pays de Djoug, apprendraient vite à créer des cités lacustres, des routes lacustres et plus tard des remblais de chemin de fer lacustres. Avec le bois déchargé et celui qui se trouvait encore dans les flancs du *Rewa*, c'était plus de trois mille mètres carrés de plate-forme qui seraient édifiés, à plusieurs mètres au-dessus de la glace actuelle qui, très vite, allait se transformer en eau de ruissellement et en boue.

Manister, qui commandait le *Rewa*, avait été à bonne école avec Farnelle, et son expérience était efficace. Il n'avait pas été découragé par l'apparente pauvreté de ce lieu de déchargement où juste quelques structures gonflables permettaient d'accoster. Déjà on dressait, grâce au dirigeable en vol pendulaire, le premier pilotis, un mélèze haut de plus de vingt mètres, préparé par les Djougiens pour être imputrescible, et traversé par des capillaires qui éventuellement maintiendraient le permafrost gelé le temps nécessaire.

En quarante-huit heures la plus grosse difficulté du travail ne fut plus qu'un souvenir.

Désormais une plate-forme de dix mètres sur huit, soit quatre-vingts mètres carrés, allait permettre la réalisation du projet des trois mille mètres carrés. Les machines pouvaient y être hissées par l'*Asia*, et le *Rewa* commençait de décharger le contenu de ses cales. Manister allait repartir vers le nord, se ravitaillerait en fuel-phoque au terminal ferroviaire et portuaire de Tung Kow, propriété du Consortium. Lien Rag avait obtenu une petite Concession sur les quais mêmes, pour des réservoirs contenant en tout dix mille tonnes. Tharbin, émerveillé par cette huile qui lui arrivait, émoustillé à la pensée que chaque trimestre environ, peut-être même cinq fois par an, il recevrait cent mille tonnes, avait été très arrangeant.

Liensun se fit treuiller à bord du *Rewa* peu avant l'appareillage :

— Je ne serai pas dans la mer d'Okhotsk pour vous guider dans le fameux goulet des Kouriles, mais les balises, je l'espère, sont toujours en place et vous permettront de vous en sortir. Essayez de recruter une autre équipe de poseurs de pilotis pour activer le travail. Il faudrait très vite que notre surface atteigne les dix mille mètres carrés, ce qui serait un exploit. Lorsque la nouvelle parviendra dans des endroits lointains, les gens

commenceront à se dire que l'Omnium du Pacifique est dans le vrai, et que l'avenir sera construit sur ce type de surface isolée de tous les risques. Même si par un revirement capricieux le réchauffement cessait et que le froid revienne, nous serons à l'abri de ces fluctuations.

Le *Rewa* repartit. Désormais, avec ses trois hélices entraînées par une transmission à fluide, il possédait une bonne vitesse de croisière. Il retournait dans le nord avec peu de fret, juste les commandes des Djougien et de l'ingénieur Pavakov qui attendait avec impatience ses containers pour gaz liquide qu'il s'obstinait à appeler bouteilles. Bientôt il pourrait en exporter lorsque la liaison entre le pays de Djoug et son installation gazière serait réalisée. Ces gens-là y travaillaient ferme, jetaient des ponts par-dessus les torrents énormes qui dévalaient du plateau de l'Aldan. Liensun leur envoyait des rouleaux de câble de haute résistance pour réaliser ces passerelles suspendues au-dessus des eaux furieuses. La route sur pilotis gravissait les pentes du plateau et, dans moins de six mois, l'ingénieur serait relié à la capitale du pays de Djoug.

Plusieurs fois par jour, Liensun se faisait déposer sur la petite plate-forme encombrée par le matériel et les machines, pour le plaisir de la

parcourir en tous sens, se disant qu'enfin il avait trouvé son coin, son refuge, et qu'en compagnie de gens aussi volontaires que lui, un nouveau monde sortirait de ce fatras. Fatras de troncs d'arbres, de planches, de câbles, d'engins de manutention, de grues de levage. Il y avait aussi ces masses énormes pesant plusieurs tonnes qu'on utilisait pour enfoncer les pilotis. Elles coulissaient le long du morceau de bois et venaient frapper avec violence une barre de fer horizontale qui traversait le poteau. Chaque fois cinquante centimètres s'enfonçaient dans la glace, à peine quelques centimètres lorsque le permafrost était atteint. Et ainsi ces piliers de vingt mètres disparaissaient de moitié dans le sous-sol, à la cadence d'une dizaine chaque jour. En même temps, les charpentiers du pays de Djoug enseignaient comment installer les plates-formes sans autre apport que du bois. Pas de clous, il en aurait fallu d'énormes, pas de tire-fonds, rien que de grosses chevilles qui se lovaient dans les trous forés à l'avance.

— Il va falloir s'en aller, lui dit Illong un soir, une tempête nous arrive du sud, et l'*Asia* doit aller se mettre à l'abri. Nous avons aussi besoin de fuel, nos réserves sont à moitié.

Quel déchirement de devoir quitter ce merveilleux chantier ! Lorsque l'*Asia* s'éloigna vers

Markett Station à mille kilomètres à l'ouest, plus de cent cinquante mètres carrés de plate-forme existaient. Sans le dirigeable, les travaux seraient ralentis, mais désormais les machines pouvaient mieux se déplacer pour continuer leur travail. Il savait où se ravitailler, ayant eu une conversation avec Songe qui le dirigeait vers Krill Station. Il y avait là un dépôt de fuel-phoque qu'il avait fait réserver. La jeune femme était très occupée encore par l'installation de ses amis des Échafaudages dans la Compagnie Sumba, beaucoup plus au sud.

Il croyait la voir mais c'était Jael, sa demi-sœur, et sa déception ne dura que quelques minutes. L'*Asia* fut rapidement dégonflé en partie et halé. Il faudrait l'arrimer véritablement au sol pour affronter l'ouragan qui, dans cette région, serait moins violent qu'en front de mer.

— Le prix du fuel-phoque remonte, lui dit Jael. Il était tombé ridiculement bas et nous nous réjouissions que tu nous aies prévenus, mais s'il retrouve son cours le plus haut, Songe en fera une maladie.

— Elle se rattrapera ailleurs.

— Elle devient aussi féroce que toute cette bande de Markett Station qui ne pense qu'à gagner du fric. On commence à s'inquiéter au sujet de ce

port que le Consortium fait construire sur la banquise est. Tu crois qu'il pourrait drainer des entreprises et des capitaux ?

— Pourquoi pas, tant que le Fleuve Bleu ne fait pas des siennes.

Elle ne savait pas ce qu'était un fleuve et l'écoutait, incrédule, ne pouvant réaliser que des masses énormes d'eau puissent tout ravager sur leur passage.

— Songe, elle, sait, car là-bas au Tibet leur vallée a été noyée sous des mètres d'eau qui s'est ensuite transformée en boue épaisse. Cette boue est toujours en place, durcit en surface mais reste molle en profondeur, si bien qu'on ne peut rien y installer, même pas une ligne légère.

Comme tous ces gens ayant toujours vécu sur les glaces, les banquises, Jael restait imperméable à ce genre d'évocation, et, chaque fois, il avait l'impression de perdre son temps. Il aurait fallu embarquer un certain nombre de personnes à bord de l'*Asia* pour aller survoler l'Iénisseï par exemple. Songe avait compris alors ce que le Yang Tsé Kiang, le Fleuve Bleu, pourrait provoquer comme ravages d'ici quelques mois.

— Ici, à Markett Station, certains s'interrogent et on en connaît au moins trois qui

ont pris des options sur des trains de bureaux, là-bas à Tung Kow. Mais toi, où es-tu ?

— Plus au sud, dans une région où aucun fleuve important ne risque de se réveiller, juste quelques rivières. Nous créons une cité lacustre. Nous sommes quatre associés pour l'instant, qui avons mis en commun notre savoir-faire et nos ressources matérielles. Notre société s'appelle Omnium du Pacifique et nous avons acheté des Concessions pour l'installer.

— Ça, je le sais. Mais je ne me représente pas ce que peut être une station lacustre. Pourquoi parles-tu de cité ?

— Ce sera une cité, une ville. Il n'y aura pas qu'un seul moyen de communication mais plusieurs. Deux pour commencer, avec une priorité pour les routes sur pilotis qui relieront d'autres cités à la capitale, et si plus tard nous le pouvons, une voie ferrée. Mais nous aurons des glisseurs pour aller aussi bien sur la glace que l'eau ou la boue.

— Tu ne parles que de boue, dit-elle, agacée. On dirait que la Terre entière sera prochainement une sorte de cloaque invivable.

Le soir il partagea le repas de la petite communauté qui vivait là. La raison sociale restait

la pêche du krill qui donnait des résultats satisfaisants, mais l'endroit était surtout un relais pour la société de Songe et pour les Rénovateurs des Échafaudages, quand ils habitaient encore le Tibet.

— Non, les Aiguilleurs nous foutent la paix, dit Anton, le seul que Liensun connaissait bien. Depuis le scandale de Narmille, ils n'osent plus se manifester. Tu sais que Jael est une véritable héroïne, que ce soit à Markett ou à China Voksal. Grâce à son obstination, on a fini par révéler que la Guilde des Harponneurs, aidée par Narmille et les Aiguilleurs, se préparait à envahir le sud de l'Australasienne. S'en est suivie une véritable mobilisation, non seulement des médias mais de toutes les populations, de toutes les petites Compagnies, et, désormais, on surveille étroitement la construction du fameux réseau Nord-Sud. Il y a même des patrouilles qui utilisent des petites voies privées pour surveiller la côte de la banquise sud, non sans prendre des risques car il paraît que la glace ne tient pas, même sous le faible poids d'une draisine légère. On pense que la Guilde a renoncé à ses projets, mais quand on songe aux millions de tonnes d'huile qu'elle stocke, il y a de quoi affoler les gens. Le problème, désormais, c'est l'énergie et les centrales

électriques ont du mal à fournir un courant de qualité. Tu crois que l'installation nouvelle du Consortium des bonzes pourrait être profitable à tous ? Je dis ça parce qu'eux sont habitués aux dirigeables, ne les considèrent pas comme des objets volants maléfiques, puisqu'ils construisent désormais tous ceux qui naviguent. On pourrait peut-être essayer de se créer quelque chose là-bas, avec l'accord du collectif de la Compagnie Sumba ?

Lassé, Liensun jugea inutile de parler une fois encore des dangers que représentait le Yang Tsé Kiang.

CHAPITRE VIII

Lorsque l'hydravion de Kurts avait survolé les frontières de la Province de Romania, ils avaient pu se rendre compte qu'un certain ordre régnait sur ce territoire. Toutes les voies d'accès étaient surveillées par des hommes en parka de fourrure, certains même portaient des manteaux en laine de toutes les couleurs, mais leurs draisines blindées occupaient tous les nœuds ferroviaires, et toutes les stations en lisière de la frontière. Dans ces stations, quand le givre gratté permettait d'y jeter un coup d'œil, les gens paraissaient aller et venir tranquillement. Il y avait des files devant les wagons d'alimentation, le courant électrique paraissait déficient, mais du côté de Romania Station les choses allaient mieux grâce au gaz de Tirgu Station.

— Impossible de savoir si Floa reste la présidente, si elle est assistée d'un conseil, si le gouvernement de la Province conserve tous ses pouvoirs et la considère comme une invitée ou comme une sorte d'otage. Nous allons atterrir dès que je trouverai l'endroit idéal, et vous devrez m'attendre le temps que je glane des renseignements sur elle.

C'était son rôle désormais, attendre en rassurant Kurty et en empêchant Gueule-Plate de trop se lamenter. Parfois elle se vengeait sur la chèvre-garou, se trouvait mesquine mais ne pouvait s'empêcher de la traiter durement. Elle s'attendait donc à une longue solitude mais Kurts revint dans la nuit. Il avait dû marcher à pied pour rencontrer une station automatique où il avait pu embarquer pour Romania Station ; pour le retour, il avait loué une draisine qui attendait maintenant sur une voie de garage.

— On ne parle pas tellement de Floa Sadon dans la capitale, mais elle s'y trouve, dans le train-palais du gouverneur qui est assez bizarre avec ses wagons couronnés de bulbes d'oignons en vitrages vernis.

— Vous n'avez pas pu y pénétrer ?

— Il est sévèrement gardé par des soldats qui

portent les mêmes manteaux de laine aux dessins géométriques bariolés que ceux de la frontière. Il y a des miliciens en fourrure mais aussi beaucoup de religieux de toute nature, des moines encapuchonnés, crasseux, les pieds nus, certains pris de boisson, des prêtres plus stricts dans leur habillement, moins débraillés, et le palais de l'évêché est superbe avec sa cathédrale haute de trente mètres au moins. Celle-là ne doit pas rouler souvent sur les rails. J'y suis entré, on n'arrête pas d'y réciter des prières, de brûler des cierges et de l'encens, mais ça sent la laine mouillée et la bière comme dans un mauvais lieu. Des paysans de fermes perdues sont venus se réfugier dans ce lieu et certains mangent et dorment tandis que les offices se succèdent. On m'a dit que le pape Pie XIII avait une affection particulière pour la Romania et que si jamais les bandits, textuellement, les bandits révolutionnaires, voulaient s'en prendre à lui, il viendrait chercher refuge dans la Province. J'ai besoin de vous pour pénétrer dans le palais du gouverneur sans attirer l'attention.

Il sortit de son sac des vêtements noirs qu'elle finit par identifier comme des habits de religieuse. Elle le regardait sans comprendre, tandis qu'il présentait la robe stricte avec un sourire rusé :

— Vous enfilerez ça et vous pénétrerez dans le palais du gouverneur. La femme de ce dernier est confite en dévotion et s'entoure d'une cour de religieux et de religieuses. Vous pourrez fureter partout sans qu'on vous ennuie, jusqu'à ce que vous rencontriez Floa Sadon. Et vous lui expliquerez que nous sommes dans le coin avec l'hydravion.

— Vous voulez que j'aille dans cette station ainsi habillée avec cette draisine de location ? Les bonnes sœurs conduisent-elles des draisines désormais ?

Il se rendit dans la soute, choisit de la nourriture dont il remplit un grand sac. Il en prépara un autre avec des boissons, de la viande surgelée.

— Avec ça vous serez très bien accueillie. Vous irez directement aux cuisines du palais qui se trouvent sur le côté gauche du train du gouverneur ; je me suis renseigné, à partir de là on peut ensuite visiter tout l'ensemble.

— Il y a un dialecte que je ne comprendrai pas.

— Vous expliquerez que vous êtes une missionnaire qui rentre d'Africana ou d'Australasie, et que vous rejoignez votre couvent

de la côte au bord de la banquise qui recouvre encore la mer Noire, mais que vous faites ce cadeau à la bonne dame du gouverneur qui fait tant de bien autour d'elle, ça marchera.

— Je rentrerai le soir même ?

— C'est selon ce que vous découvrirez... Je vais vous confier un petit émetteur-récepteur. En cas de pépin j'interviendrai, ne vous inquiétez pas.

N'ayant pas dormi de la nuit, elle partit avant le jour et, en approchant de la capitale provinciale, fut prise d'un trac irrésistible, mais les fameux soldats en manteaux de couleurs la laissèrent passer et elle trouva facilement le palais, qui faisait un ensemble vraiment étonnant avec tous ces bulbes accumulés sur les toits des wagons.

Dans les cuisines régnait l'activité du petit repas de début de journée, et elle donna ses provisions à celui qu'on lui présenta comme l'intendant, un moine barbu, hirsute et qui avait dans le regard une flamme inquiétante. Il la remercia, lui demanda qui elle était, d'où elle venait, où elle allait, et elle put répondre sans commettre d'erreur. Il ne s'occupa plus d'elle et elle suivit les servantes qui emportaient des plateaux jusqu'au compartiment de la bonne dame, l'épouse du gouverneur que tout le monde

appelait Belika. Impossible d'approcher tant le nombre de moines, de nonnes et de religieux encombraient les couloirs et les compartiments voisins. Un énorme samovar posé sur un poêle à gaz fournissait l'eau chaude du thé, et tout le monde circulait une tasse fumante à la main. Elle en fit autant, s'emplit la bouche d'une sorte de beignet trop sucré qui lui éviterait d'avoir à répondre de façon intelligible. Elle remarqua que quelques sœurs continuaient leur chemin pour aller un peu plus loin avec des plateaux, mais des éclats de voix lui parvenaient et aussi un bruit de vaisselle cassée. Deux nonnes jeunes la croisèrent en courant, les yeux pleins de larmes, criant dans la langue de la Province quelque chose que Ann Suba ne put comprendre. Il y avait un rassemblement devant la porte d'un compartiment et les sœurs chuchotaient en se regardant avec inquiétude.

— C'est le démon qui la travaille depuis toujours. Notre évêque avait déjà lancé une diatribe contre Floa Sadon voici quelques années pour fustiger ses mœurs dissolues... La voilà qui ne veut pas accepter le secours de la foi et les enseignements de l'Église. Pourtant le gouverneur et la bonne dame Belika veulent qu'elle fasse amende honorable.

Ainsi Floa Sadon était-elle bien dans le palais, mais dans une position bizarre, avec un tas de religieuses qui voulaient qu'elle se repente de ses péchés antérieurs. Et elle réagissait avec violence : sur le sol il y avait plusieurs plateaux, des tasses brisées, du thé répandu et de petits pains écrasés.

— Voulez-vous que j'essaye ? murmura Ann Suba à l'abri sous son béguin qui faisait partie de son uniforme. J'arrive de loin, du sud, de l'Africana, et j'ai eu affaire à des possédés. J'ai une certaine habitude.

On ne la connaissait pas mais les autres étaient si désespérées et si peu disposées à entrer dans le compartiment qu'elles la poussèrent presque contre la porte qui coulissa.

— Dehors ou gare à vous !

C'était donc ça Floa Sadon, la présidente de la Transeuropéenne, cette mégère aux cheveux dressés, au visage couperosé, à moitié nue, cachant mal un sein sur le déclin et une cuisse empâtée ! Un œuf frôla Ann Suba, s'écrasa contre la porte. La nouvelle venue mit un doigt sur sa bouche mais Floa haussa les épaules, lui tourna le dos et pénétra dans la pièce suivante, un compartiment-chambre qu'elle ne fit que traverser pour aller s'enfermer dans la salle de bains.

Sur un bureau encombré de paperasses Ann Suba trouva une feuille de papier, de quoi écrire, rédigea quelques mots et glissa la feuille sous la porte. Elle s'assit sur le lit défait et attendit. La porte coulisssa lentement et la tête ébouriffée de Floa apparut, une mèche dansant entre deux yeux à demi maquillés remplis de méfiance :

— Vous l'avez vu ?

Ann avait à nouveau placé son doigt sur ses lèvres mais inclinait la tête.

— Ils m'ont piégée, le gouverneur et sa bonne femme, cette grenouille de bénitier. Vous savez ce qu'ils ont entrepris de faire ? Transformer cette Province en théocratie avec la bénédiction de Pie XIII, ce bandit de frère Pierre que je n'ai que trop connu. Je voulais filer vers la Sibérienne, rejoindre mon ami, le maréchal Sofi, mais j'ai eu le tort de m'arrêter ici, et depuis, ils veulent me convertir, me faire signer un acte de renoncement à mon poste, pour m'enfermer dans un de ces couvents construits en hauteur et auxquels on n'accède que par une nacelle pendue au bout d'une corde.

Elle rédigeait quelque chose d'une écriture nerveuse qu'Ann Suba faillit ne pas déchiffrer. Elle demandait où était Kurts, comment elle l'avait

connu, qui elle était et si elle pouvait espérer s'enfuir. Ann Suba répondit par écrit et Floa Sadon hocha la tête en lisant son nom. Elle avait entendu parler d'elle autrefois. Elle sourit à la pensée que Kurts l'attendait à bord de l'hydravion.

Elle vint s'asseoir à côté d'Ann Suba :

— Chuchotons. Ils croiront que vous êtes en train de me convaincre. Déjà ils doivent s'étonner que vous n'ayez pas été mise à la porte comme toutes ces péronnelles qui se sont présentées depuis quelques jours. Je fais aussi la grève de la faim. Ils voulaient me conduire de force à la cathédrale qui est aussi l'évêché mais j'ai refusé, je me suis cramponnée. J'ai peur qu'ils me fassent avaler des tranquillisants, c'est pourquoi je ne mange pas. Ainsi vous êtes Ann Suba. Vous connaissez Yeuse ? Ma bonne amie Yeuse ?

Ann n'aimait pas cette façon qu'elle avait de dire « ma bonne amie » Yeuse. Elle se souvenait que Floa Sadon s'intéressait sexuellement autant aux femmes qu'aux hommes.

— Kurts est à proximité. Vous couchez avec lui ?

Elle rougit et faillit se lever pour partir mais l'autre haussait les épaules :

— Je ne vous en veux pas. Il est irrésistible.

Vous avez vu son truc ? Il n'y a pas un homme qui en possède un pareil. Qu'avez-vous ? Je vous choque, vous êtes vraiment une bonne sœur ?

Ann Suba essayait de rester calme. Il fallait sortir de ce palais, rejoindre Kurts et elle ne savait comment faire. Cette femme surexcitée par sa situation, sa résistance, sa grève de la faim ne serait pas une compagne facile alors qu'il faudrait ruser, passer inaperçues.

— Elles doivent s'étonner, les garces, que vous ayez pu me convaincre de vous écouter. Méfiez-vous quand vous sortirez car elles sont jalouses, n'aiment pas qu'une réussisse mieux dans le prosélytisme qu'elles-mêmes.

— Vous deviez aller à l'évêché, me dites-vous ?

— Oui. D'abord je devais passer deux jours en prière dans la cathédrale avant que le prélat me reçoive et me donne l'absolution. Pourquoi me le demandez-vous ? Pour m'aider à filer ?

— Le palais de l'évêque est certainement moins surveillé que celui-ci.

— C'est un foutoir avec des gens qui bouffent, boivent et d'autres qui se roulent en bavant dans des crises mystiques effrayantes. Mais le gouverneur n'est pas très bien gardé lui-même. Il

se prend pour Dieu le Père et estime que nul ne tentera jamais de lui faire du mal. Lui et sa femme : deux cinglés, mais méfiez-vous des Néo-Catholiques. Ici c'est des spéciaux, des orthodoxes qui ont fini par se rallier au pape mais ils sont fanatiques. Comment ferez-vous ?

Ann Suba se leva et alla ouvrir la porte du couloir, l'expression sévère, pointa son index sur un groupe de jeunes nonnes :

— Vous mettez de l'ordre et vous aidez la voyageuse Floa à s'habiller. Nous allons la conduire à l'évêché pour les quarante-huit heures de pénitence qu'elle doit passer dans la cathédrale afin d'obtenir l'absolution.

Et on lui obéit : on entra pour nettoyer, peigner, habiller l'ancienne présidente de la Transeuropéenne. Une vieille édentée qui empestait de la bouche s'approcha à quelques centimètres d'Ann Suba pour lui souffler au visage avec hargne :

— Comment avez-vous fait ?

— C'est Dieu qui a tout fait, pas moi, répliqua-t-elle. Il vaut mieux trouver un véhicule pour l'emmener là-bas. À moins que je ne prenne la draisine qui m'a conduite ici.

— Nous allons demander une draisine de

l'évêché, lui dit l'édentée.

Ann se résigna. Elle avait cru raccourcir son plan en filant avec sa draisine mais c'était fichu.

CHAPITRE IX

Lorsque la première série de plates-formes dépassa les mille mètres carrés, Liensun décida d'aller chercher le Kid pour qu'il voie enfin les résultats de leur association. Il se demandait si le petit président accepterait d'être treuillé à bord de l'*Asia*. Le Kid n'aimait guère se donner en spectacle avec son corps de gnome aux jambes trop courtes. Mais il était tenté par les voyages aériens, et c'était pourquoi il attendait avec impatience le retour de Kurts et d'Ann Suba avec l'hydravion qui lui était destiné. Liensun avait appris qu'une révolution avait éclaté en Transeuropéenne depuis des mois et pensait qu'Ann Suba aurait quelque difficulté pour revenir dans le coin.

Une autre nouvelle désagréable l'attendait

dans l'île du Titan. Jdrien, de retour dans l'atoll où le professeur Lerys entreprenait la fabrication de krill en grandes quantités, avait pu entrer en communication télépathique avec son père adoptif :

— Les Harponneurs construisent une barge de cent mille tonnes dans l'ouest de la mer de Davis. Ils se préparent à envahir économiquement le marché australasien, et le contenu de l'*Iceberg-Ship* n'aura peut-être plus aucun intérêt pour le Consortium des bonzes.

— Les travaux sont avancés ?

— La barge est large de cinquante mètres, et déjà la proue est finie et s'avance dans la mer profonde de cette baie isolée où la Guilde a installé son chantier naval. Jdrien pense qu'avant six mois la barge pourra naviguer et traverser jusqu'au Capricorne.

— Chaque chose en son temps, fit Liensun que cette nouvelle agaçait sans diminuer son enthousiasme pour l'Omnium du Pacifique. Venez voir ce que nous sommes en train de bâtir, vous serez émerveillé.

— Quand j'aurai l'hydravion, nous irons bombarder cette barge pour l'empêcher de nous concurrencer auprès de Tharbin. Pour la création

de notre pays nous aurons besoin des bonzes qui détiennent en stock les marchandises les plus variées, et précisément celles qui nous sont indispensables. S'il nous achète la cargaison de l'*Iceberg-Ship* à un prix dérisoire, nous sommes fichus.

Cynique, Liensun faillit lui reprocher d'avoir cédé ses bobines de capillaires à Kurts en échange d'un hydravion. Lui-même y avait songé avant de se reprendre et d'aller les proposer à son père Lien Rag. Les Harponneurs pouvaient désormais construire deux barges de cent mille tonnes qui feraient sans arrêt la navette.

— On ne peut envisager le monde futur et la création d'un pays neuf en commençant par bombarder nos adversaires, fit-il remarquer au Kid. Nous voulons que les relations humaines, commerciales, s'harmonisent, non ? Pour notre futur pays nous avons besoin d'un environnement pacifique.

— On peut couler cette barge sans faire de victime, répondit le Kid.

Il finit par se laisser treuiller et éprouva une émotion considérable en découvrant son volcan Titan, rappela d'une voix rauque à l'équipage que lorsqu'il était parti à l'aventure autrefois, sur un

réseau réputé dangereux, il avait dans la nuit aperçu cette masse qui grondait et jetait des lueurs d'épouvante, avait cru qu'un monstre inimaginable allait le dévorer. Et puis sa joie de constater que c'était un volcan, une source de chaleur inépuisable, un producteur de soufre et de silice. Désormais avec la silice ils allaient lancer sur le marché un matériau si léger qu'il flotterait sur l'eau, d'une densité de 0,90. De la silice extrudée par un procédé révolutionnaire, et d'une résistance incroyable.

Et puis ce fut la plate-forme lacustre. Mille mètres carrés où des bâtiments avaient été élevés, où l'on apercevait déjà la grande rue centrale, le centre administratif. Et vers l'ouest, d'autres pilotis attendaient les bois et les planches que le *Rewa* était allé chercher dans la mer d'Okhotsk.

— Prodigieux, murmurait l'ex-président de la Compagnie de la Banquise. Je suis émerveillé, mon petit.

Il lui serra fortement la main :

— Je déteste ce système de treuil mais je veux poser les pieds sur cette plate-forme, voir de plus près ce qu'il en est.

Liensun descendit en même temps que lui pour l'aider au moment de la prise de sol. L'*Asia*,

agité par un petit vent tenace, avait du mal à rester en vol pendulaire. Le Gnome surprit toute la population qui s'affairait mais personne ne se moqua. Il avait un tel air de dignité sur le visage qu'il n'incitait nullement à la moquerie. Il longea la rue, examinant les bâtiments dont un centre commercial avec une cafétéria, visita les bureaux puis alla voir comment on enfonçait les autres pilotis à l'ouest. Les Djougiens, véritables acrobates, se déplaçaient sur des planches en équilibre instable, pestaient que le *Rewa* ne soit pas encore de retour.

— Nous aurions couvert cinq cents mètres de plus et déjà attaqué la fameuse route qui s'enfoncera dans l'intérieur du pays.

— Une route ? fit le Kid. Méfie-toi, Liensun. Quand les eaux monteront et que la boue emportera tout, les réfugiés utiliseront ta route pour venir encombrer notre nouveau pays.

— Nous aurons besoin d'une population importante. Et quand cela arrivera, nous disposerons d'une telle surface que la ville pourra accepter cent mille habitants.

— Ne rêve pas. Cent mille habitants à nourrir, à loger ?

— Nous avons prévu des cultures sur pilotis,

des élevages aussi, et nous pensons que l'*Iceberg-Ship* de mon père nous ravitaillera encore quelques années. Dès que nous le pourrons, le fuel-phoque sera débarqué ici et revendu par nous.

— N'oublie pas que dans l'île du Titan soixante pour cent des gens espèrent venir s'installer ici.

— Ils sont prioritaires, c'est pour eux que nous installerons des wagons confortables.

— Des wagons encore ?

— C'est plus facile de s'en procurer que de construire. On peut les regrouper et ceux que nous achetons sont confortables. Il y en a des milliers à vendre depuis que les réseaux du sud de l'Australasienne ont disparu. Par contre les wagons-citernes deviennent si rares que leur prix a quintuplé. Je ne sais comment m'en procurer pour stocker l'huile nécessaire à notre existence et au dirigeable. Nous avons notre centrale électrique là-bas, mais si jamais nous avions à proximité, je parle pour l'avenir, un cours d'eau impétueux, nous pourrions utiliser, comme jadis, l'énergie hydraulique.

— Ton organisation est bonne et tu as de bons projets, dit le Kid. Mais tout est encore fragile. Le *Rewa* peut s'embrocher sur un iceberg et

L'*Iceberg-Ship* peut être retardé dans ses futurs voyages. Sais-tu ce qui se passe en Transeuropéenne ? Tous les jours j'attends Ann Suba avec son hydravion, mais si là-bas c'est la révolution, elle aura du mal à s'échapper. Je sais que Kurts est capable de la sortir de n'importe quelle situation, mais n'empêche que je suis très inquiet.

Liensun le raccompagna dans l'île du Titan où Farnelle venait d'aborder avec son cargo *Princess* plein à ras bord. Elle apportait des nouvelles récentes, moins de quinze jours, sur la Panaméricaine en plein effondrement social et économique.

— Lien Rag navigue vers l'île aux Phoques. Celle-ci tient bien le coup apparemment, et j'espère que nous pourrons l'exploiter encore longtemps. Le *Rewa*, vous avez des nouvelles ?

— Non, dit Liensun, et malgré les relais radio que j'ai installés un peu partout pour garder le contact, mais pour l'instant je ne m'inquiète pas trop.

Mais au retour il donna un cap au nord pour aller au-devant de l'ex-charbonnier. Il avait une faiblesse pour ce vieux sabot qu'il avait découvert après une randonnée folle et épuisante dans le

Pacifique nord, alors que la banquise craquait de toutes parts. Il était alors en compagnie de Zabel qui désormais naviguait avec Farnelle sur le cargo *Princess*, et qui d'ailleurs fascinait amoureusement Gdami le fils de Farnelle.

À la fin de la journée, il put entrer en contact radio avec le commandant Manister à bord du *Rewa*. Ce dernier avait été retardé par une forte tempête de blizzard dans la mer d'Okhotsk, qui avait soufflé pendant trois jours.

— Là-bas ils appellent ce vent la Purga, et il est assez terrible, s'accompagnant de tempêtes de neige et de vagues énormes. Nous avons dû refaire tous les brelages des troncs d'arbres. Nous sommes dans la mer du Japon.

Liensun, irrité, lui rappela qu'il avait interdit de pénétrer dans cette mer où les blocs de banquise, sans parler des icebergs provenant des glaciers côtiers, pouvaient être dangereux, mais Manister répondit qu'à l'aller il avait emprunté ce passage et que les risques étaient plus limités que prévu. Le Kouro Shivo détachait une branche de son courant tiède et entraînait icebergs et îles flottantes vers le nord où toute cette glace bloquait le détroit de Tatane.

— Nous avons donc évité le passage entre les

îles Kouriles et la forte houle du large, suite à la Purga. Par le détroit de Lapérouse nous avons facilement pénétré dans la mer du Japon et nous approchons de sa sortie. Nous avons économisé mille kilomètres au moins, ainsi qu'une importante quantité de fuel-phoque.

Bientôt l'*Asia* survola le *Rewa* et la longue théorie des trains de bois qu'il tirait à petite vitesse.

— J'ai l'impression, lui dit son second Illong, qu'il y a plus de troncs que la première fois.

— Il n'y a qu'à poser la question.

Un peu gêné, Manister avoua qu'effectivement il traînait quelque dix mille tonnes de troncs. Que ce surcroît en poids avait été possible grâce à la modification des radeaux dont on avait rendu l'avant pointu, ce qui réduisait la résistance à l'eau. Et on les avait dotés d'une dérive centrale à l'aide de quelques planches qui leur assurait une meilleure stabilité de route. Enfin la nouvelle équipe de Djougiens qu'il ramenait, des charpentiers qui étaient en même temps des marins expérimentés, occupait le dernier radeau où l'on avait fixé un énorme gouvernail se manœuvrant à la force des bras, si bien que pour certaines manœuvres, quand le

Rewa changeait de camp, la longue file obéissait mieux.

— C'est quand même culotté, répondit Liensun.

— Trois mille tonnes à chaque voyage, et toutes les trois rotations nous en gagnons une. À propos le président du conseil de gouvernement, Kayata, vous salue bien mais augmente ses commandes en câbles de haute résistance. Il voudrait aussi des treuils à vapeur de grande puissance, des ressorts également dont je rapporte des croquis et qui serviraient d'amortisseurs pour leurs fameux ponts suspendus. Enfin il achèterait volontiers quelques moteurs en céramique fabriqués dans Titan.

Lorsque l'*Asia* rebroussa chemin pour rejoindre la plate-forme lacustre, un message l'atteignit alors qu'il se trouvait à hauteur du nouveau port du Consortium de Tung Kow. Le président Tharbin désirait le rencontrer dans les meilleurs délais, ce qui arrangeait bien Liensun pour satisfaire les commandes des Djougiens.

— Dites au président Tharbin que nous survolerons ses entrepôts dans six heures environ. C'est-à-dire demain matin à l'aube.

Ainsi ils pourraient se ravitailler en fuel-

phoque, mais Liensun restait perplexe, voire méfiant. Que lui voulait donc Tharbin de si urgent ?

CHAPITRE X

Comment avait-on pu réaliser, à partir de wagons ordinaires, une telle construction ? La cathédrale de Romania Station, accolée au palais de l'évêque, était surprenante par ses dimensions, ses bulbes, ses vitraux, la richesse de son décor intérieur, mais on oubliait très vite ces éléments qui voulaient symboliser la pérennité de l'Église pour le reste, le grand caravansérail qui, désormais, occupait toute la place disponible, débordait même dans les stalles, l'autel, les chapelles adjacentes.

Des réfugiés en robes bariolées, hommes, femmes, enfants campaient un peu partout, ne laissant le plus souvent aucun passage. Il fallait enjamber des dormeurs, des enfants en train de jouer, des chèvres qui souvent dévoraient des

surtouts de dentelles arrachés aux autels. Des diacres allaient et venaient en hurlant, des religieux menaçaient la foule d'excommunication si elle ne respectait pas ces lieux consacrés, mais rien n'y faisait et finalement le calme relatif revenait, les diacres disparaissaient et un prêtre aux vêtements richement brodés venait dire une messe, prononcer une bénédiction. Toute la foule, plus de mille personnes, tombait alors à genoux, baisait le sol avec ferveur tandis qu'on l'aspergeait d'eau bénite. L'archevêque, lui, ne venait que deux fois la semaine pour une grande messe solennelle, avec des chants et les orgues.

Dehors une autre foule cernait le palais et la cathédrale et les deux femmes, une fois descendues de la draisine épiscopale, eurent le plus grand mal à se frayer un chemin jusque dans la nef centrale.

— Nous pourrions..., murmura Floa Sadon.

Mais Ann secoua la tête. Des moines aux épaules musclées les suivaient tandis qu'elles cherchaient une place pour s'installer. Et ce fut sans ménagements qu'ils expulsèrent une famille de paysans pour que les deux femmes puissent s'asseoir au pied d'une statue de la Vierge Marie encrassée par la fumée de mauvais cierges, des

petites lampes à huile faites d'une pomme de terre creusée et d'une méchante mèche. Les moines saisissaient les gens par leurs vêtements, les jetaient sur leur dos et allaient les abandonner plus loin. On commença de murmurer autour des deux inconnues revêtues de la robe des religieuses et par agrandir le cercle qui venait de leur être aussi brutalement accordé. Ce n'était pas l'endroit idéal, surtout avec cette fumée épaisse des lampes à huile bricolées.

— Ça sent le graillon, dit Floa si fort qu'Ann dut lui pincer le bras pour la faire taire.

Elle avait réussi à mater sa chevelure, à lui donner l'apparence d'une véritable repentie dans sa robe noire sans le moindre ornement, et il n'était pas concevable qu'elle détruise tous ces efforts par sa véhémence verbale.

— On va rester sans manger ni boire ? demanda-t-elle en consentant à se mettre à genoux et en se signant.

Ann avait dû observer les fidèles pour en faire autant et avait constaté que les uns terminaient ce signe de croix sur l'épaule droite et les autres sur la gauche. Floa lui expliqua que ceux qui terminaient sur la droite étaient des catholiques romains et les autres des orthodoxes, mais qu'avec

la fusion des Églises, ça n'avait plus d'importance.

Au bout d'une heure Floa se releva et s'assit, les yeux pleurant à cause de la fumée. De temps en temps quelqu'un, homme ou femme, plus rarement un enfant, venait déposer un autre cierge puant, une autre pomme de terre creusée et remplie d'huile de vidange. Ça ne pouvait être que de l'huile de vidange, pensait Ann, pour qu'elle empeste autant.

Et puis elle vit arriver un diacre qui portait un panier d'une main et un bidon de l'autre. C'était lui qui vendait les fameuses pommes de terre déjà creusées et versait de l'huile noirâtre de son bidon.

— Les cierges sont en graisse de mouton, répétait Floa, je suis certaine qu'ils sont en graisse de mouton. Comme j'ai très faim je me sens capable d'en manger deux ou trois sans dégoût. Ou alors de recueillir ce qui coule le long des pieds de la statue. On pourrait le racler. Qu'en pensez-vous ?

— Essayez de vous changer les idées, pensez que nous allons tenter de nous évader. Il faut persuader nos surveillants que nous sommes véritablement attachées à notre repentir, les endormir par notre bonne volonté.

Floa parut acquiescer, mais un peu plus tard

elle se précipita toujours à genoux aux pieds de la statue de la Vierge dont elle commença d'embrasser les orteils.

Trouvant qu'elle en faisait tout de même un peu trop, Ann n'intervint pas. Leur entourage immédiat, qui était en train de préparer le repas du soir, se mit alors à prier devant tant de dévotion. Lorsque Floa se rejeta enfin en arrière, Ann Suba découvrit avec écœurement que ses lèvres sensuelles étaient luisantes de la graisse des cierges. Floa lui fit un clin d'œil :

— Pas mauvais, vous devriez essayer. C'est vraiment de la graisse de mouton, vous savez. Ils doivent y ajouter quelque chose qui la rend encore plus dure.

Elle passa plusieurs fois sa langue sur sa bouche avant de fermer ses yeux et de sommeiller. Ann Suba essayait de murmurer n'importe quoi à l'abri de son béguin car on l'observait de toutes parts. Il y avait un jeune garçon qui ne cessait de la regarder. Il s'était allongé sur le socle d'une statue disparue, et de temps en temps mordait dans une carotte dont il mastiquait chaque morceau avec une lenteur de ruminant.

— Méfiez-vous, on nous surveille, et pas seulement nos moines.

En dehors des cierges et des lampes à huile, il n'existait aucun autre éclairage et, entre les statues où des centaines de petites flammes brillaient, il y avait des zones sombres, parfois même plongées dans une obscurité totale. Ann avait repéré une sortie latérale mais ne savait où elle donnait, car jamais personne ne l'empruntait pour pénétrer dans la cathédrale ou quitter ces lieux. Peut-être était-elle verrouillée. Elle s'efforça de réfléchir, d'échapper à la tension qui, depuis qu'elle avait franchi le sas de la station, pesait sur son comportement, et elle finit par admettre qu'elle n'était en rien suspecte aux yeux des moines qui les surveillaient. Ils n'étaient là que pour Floa Sadon, pas pour elle, mais effrayée par sa mission, elle le réalisait à peine maintenant.

— Ne bougez pas, dit-elle, je vais vérifier une chose qui risque de m'éloigner de vous un petit moment.

— Vous me plaquez, n'est-ce pas ? Vous avez compris que c'était inutile de chercher à me faire sortir de ce guêpier et vous filez rejoindre Kurts, parce que vous avez envie de vous l'envoyer !

— Ne soyez pas plus vulgaire que vous ne l'êtes. Je vais tenter une expérience, c'est tout.

Elle se leva, se tourna vers les moines qui la

regardaient sans hostilité, et elle commença d'enjamber les corps, de contourner les petits campements. Elle constata que les pommes de terre-lampes à huile servaient aussi de petits réchauds pour faire cuire les aliments, et même, en dernière ressource, étaient utilisées comme nourriture par les plus démunis. Elle glissa sur des crottes de chèvres juste avant de se retrouver à l'air libre. La foule, à l'extérieur, prenait son repas et laissait plus d'espace libre que lorsqu'elles étaient arrivées.

Ayant contourné la cathédrale, elle eut le plus grand mal à s'orienter car des wagons annexes avaient été ajoutés à l'édifice, empilés pour constituer des unités d'habitations destinées au personnel travaillant à l'évêché. Elle suivit des couloirs, monta des escaliers en colimaçon avant de retrouver enfin la porte latérale qui l'intriguait tant. Celle-ci était verrouillée et il lui aurait fallu la clé pour l'ouvrir. Elle s'éloigna puis, trouvant qu'elle renonçait bien vite, revint et commença de chercher. La petite clé plate était simplement accrochée à côté de la porte dans une petite niche où l'on avait installé la statue miniature d'un saint quelconque. Elle manœuvra la serrure sans difficulté, tira doucement à elle le battant et vit la statue de la Vierge luisante de lumière et de noir

de fumée gras, puis Floa qui paraissait prier en se balançant d'avant en arrière mais qui devait s'endormir. Elle referma, espérant qu'elle pourrait ouvrir de l'intérieur également.

À côté de la cathédrale un petit marchand proposait de la choucroute tassée en un petit paquet qu'une tranche de lard enserrait habilement. Elle en acheta deux, mangea le sien avant d'entrer. C'était assez gras, mais bon.

— Je croyais que vous aviez filé rejoindre Kurts, dit Floa quand elle reprit place à côté d'elle.

— Vous avez encore faim ?

— Vous croyez que quelques lamelles de graisse m'ont rassasiée ?

— Prenez ceci avec discrétion et mangez-le à l'abri de votre béguin.

Floa fit l'effort qu'on lui demandait et réussit à avaler son paquet de choucroute et son lard sans attirer l'attention. Même le garçon toujours allongé sur son socle ne parut pas s'en rendre compte. L'ancienne présidente commençait à apprendre, se résignait à n'être qu'une femme comme les autres, mais sous la surveillance étroite de ses anciens féaux.

— Je crois que nous sortirons d'ici cette nuit, quand les gens dormiront et que nos moines

seront fatigués. Ce qui m'ennuie c'est ce garçon qui nous surveille sur notre droite.

Floa gloussa :

— Il ne nous surveille pas, il fantasme sur nous. Il n'arrête pas de se masturber et sa façon de mordre dans sa carotte est significative.

Toujours cette obsession du sexe, pensa Ann Suba agacée, mais au bout de quelques minutes elle se rendit compte que sa compagne avait vu juste. Le garçon se tripotait sous son manteau de laine sans cesser de les regarder. Surtout Floa, dont le visage éclairé par les cierges et les lampes devenait d'une sensualité à la fois vulgaire et émouvante.

Les moines veillaient toujours sur elles, mais à minuit l'un deux disparut et l'autre commençait à se balancer sur son banc. Floa dormait elle aussi et ce n'était pas encore le moment de la prévenir. Ann Suba n'était pas prête psychologiquement à tenter l'évasion, sachant qu'elle serait définitivement compromise aux yeux des religieux si elle échouait. On les ramènerait au palais du gouverneur ou bien on les enfermerait dans un train-prison.

Et puis le moine finit par se renverser en arrière, la bouche ouverte, ronflant assez fort pour

qu'Ann l'entende. Elle secoua légèrement sa compagne qui réagit tout de suite et elles glissèrent lentement vers la fameuse porte latérale sans essayer de se relever, toujours à genoux, tant que ce serait possible. Mais pour enjamber les corps endormis il leur fallut se dresser, et le garçon sur son socle ouvrit les yeux.

CHAPITRE XI

Comme il était étrange de vivre dans cette île aux Phoques si paisible alors que toute la Panaméricaine nord était plongée dans un chaos épouvantable. Les dernières nouvelles étaient très pessimistes et le Mississippi surtout effrayait la population par sa puissance colossale : ses eaux parvenaient à percer des dizaines de mètres de glace pour jaillir violemment. On parlait de volcan d'eau car c'étaient des colonnes de plus de trente mètres de diamètre qui désormais surgissaient le long de l'ancien lit. La télévision publiait constamment une carte précise de l'ancien cours pour inciter les Panaméricains à éviter ces régions dangereuses. On parlait aussi beaucoup de Kansas Station vers laquelle un réseau de secours était en train d'être édifié non sans difficulté. L'usine fournissant les blocs de plastique qui soutenaient

les rails ne pouvait plus tourner, faute de matière première, et on avait dû se rabattre sur d'autres procédés. Un train entier de bois était dirigé vers ce chantier, ainsi que d'autres trains avec des blocs de rochers arrachés aux montagnes, voire du gravier. On avait aussi rassemblé de vieux wagons qu'on essaierait de noyer dans l'eau pour construire la voie au-dessus, mais cela uniquement dans le cas où on serait pris de court.

Lien Rag découvrait cette situation désolante en débarquant de son *Iceberg-Ship* qui s'était si bien comporté sur le chemin du retour, bien que léger de toute cargaison. On avait rempli d'autres ballasts pour conserver sa stabilité et tout s'était bien passé. On allait vérifier la ventilation des machines frigorifiques, réviser les moteurs le temps que les soutes se remplissent de fuel-phoque, que désormais les gens travaillant sur ce produit appelaient couramment le fupho.

Le lieutenant Benfields, en fait il était depuis peu commandant, s'inquiétait pour Lady Yeuse qui lui avait fait le plus grand effet depuis leur première rencontre.

— Elle devrait abandonner NYST qui se dépeuple très rapidement. Bientôt il ne restera que des fonctionnaires et le gouvernement là-bas, et si

le Mississippi fait exploser la banquise de son delta, jamais elle ne pourra s'enfuir. Or d'ici comment lui porter secours en bateau ? Il faudrait contourner le Cap Horn.

— Il y a bien l'ancien canal de Panama, dit Lien Rag, mais je doute qu'il soit libéré de sa glace avant des années puisque le réchauffement n'atteint pas ces régions. Et puis tout le système des écluses doit être hors d'usage, après des siècles de glaciation.

— Vous croyez que celle-ci a duré combien ? lui demanda Benfields.

— Je ne sais pas, mais certainement pas trois misérables petits siècles. Il faudrait que nous puissions faire des carottages importants dans des régions choisies avec soin, et que nous retrouvions l'ancienne technique de datation... On utilisait un système grâce au carbone 14. D'après les renseignements qu'Ann Suba avait récoltés auprès d'un vieux monsieur, les secrets de cette technique seraient détenus par Vatican II, mais chaque fois qu'il y a secret on accuse les Néo-Catholiques de le protéger.

Benfields insistait pour que Lien Rag influence Yeuse et l'incite à quitter NYST.

— Elle vous écoute, je m'en suis rendu

compte. Elle arrive ici avec des décisions bien précises et vous êtes toujours parvenu à la faire changer d'idée. Il faut que vous la contactiez par radio, alors qu'il en est encore temps. Les relais qui transmettent nos dépêches seront peut-être détruits prochainement.

— Elle occupe un poste de hautes responsabilités, répondait Lien Rag, et je ne me sens pas le droit d'intervenir dans les affaires de la Compagnie. Tant qu'il s'agissait de mes propres préoccupations, j'estimais qu'elles n'entraînaient aucune conséquence grave si je parvenais à modifier la décision de Lady Yeuse, mais dans la situation critique actuelle, je ne veux pas influencer son jugement.

— Vous savez pourtant ce qui va se passer. Votre fils Liensun vous a parlé de ce fleuve de la Sibérienne qui coupe la Compagnie en deux, et qui ravage tout sur des centaines, voire des milliers de kilomètres de large.

Les gens disaient de plus en plus que Liensun était son fils lorsqu'ils parlaient du garçon. Au début, Lien Rag l'acceptait mal ; depuis quelque temps il se déclarait indifférent, mais dans le fond de lui-même il pensait que Liensun lui ressemblait étrangement, et que c'était un être qui devenait

intéressant avec les projets les plus extravagants qu'il réussissait à réaliser. La création de ce nouveau pays, celle de l'Omnium du Pacifique étaient des preuves de la volonté infatigable de Liensun, et bientôt lorsque les plates-formes lacustres s'étendraient sur des milliers de mètres carrés, bien des gens devraient réviser leur opinion sur lui, oublier leurs ressentiments, leur rancune ou leur mépris.

— Jamais ils n'atteindront Kansas Station, disait-on couramment dans l'île en suivant les nouvelles que la télévision transmettait avec plusieurs jours de retard, les relais fonctionnant de plus en plus mal.

On apercevait cette étrange accumulation de matériaux hétéroclites qui constituaient le ballast, s'élevant de quelques dizaines de centimètres seulement au-dessus des eaux d'inondation. Jamais, disait-on à la cantine, dans les bureaux ou sur le port, jamais un convoi ne pourrait passer là-dessus, aller chercher les rescapés de la station et revenir. Et pourtant tout le monde consacrait à ce travail des jours et des nuits, se contentait d'une nourriture sommaire, de quelques instants de repos pour tenter l'impossible. On en était à balancer des wagons remplis de gravier ou de déchets d'aciéries pour continuer de progresser

vers Kansas Station.

Lien Rag se demandait pourquoi les rescapés ne construisaient pas des radeaux. Bien sûr quatre-vingt-dix-neuf pour cent de la population de Kansas Station ignorait ce qu'était un radeau. Ils vivaient depuis des siècles dans le centre de l'inlandsis panaméricain, sans jamais avoir aperçu de plus grandes étendues d'eau que celles des quelques piscines publiques, mais depuis quelque temps la télévision commençait de diffuser des documentaires sur la navigation d'autrefois. Il y avait même eu une série historique sur les différents modes de transports maritimes, depuis les radeaux des hommes préhistoriques jusqu'aux cargos-bolides du début du XXI^e siècle, où des masses de vingt mille tonnes traversaient l'Atlantique en une cinquantaine d'heures. Et il n'y avait donc pas un seul responsable, à Kansas Station, pour décider que le seul moyen de sauver ces rescapés entassés dans un recoin de l'ancienne cité était de construire des plates-formes pouvant aller sur l'eau, que l'on propulserait à la perche ou par n'importe quel moyen.

Il demanda la liaison avec Yeuse et ne l'obtint que douze heures plus tard, alors que les travaux de la ligne en direction de Kansas Station n'avaient pas progressé d'un pouce. Il lui expliqua

sa théorie, mais elle ne parut pas intéressée et il s'emporta :

— Pourquoi continuer à attendre tout du chemin de fer, comme si le train pouvait résoudre tous les problèmes, même ceux inconnus jusqu'à ce jour comme celui des inondations ? Il faut que la télévision diffuse une émission expliquant comment construire un radeau, et comment le faire avancer à l'aide de rames et de perches, voire avec des voiles. Il souffle dans cette région un certain type de vent qui peut amener les rescapés vers les terres émergées. On dirait que toute l'administration, tous les pouvoirs publics obéissent aveuglément à la CANYST et ne se risquent pas à trouver des solutions véritables.

— Écoute, Lien, je suis épuisée... Peut-être que tu as raison mais je me sens désormais incapable d'entreprendre quoi que ce soit avant d'avoir dormi au moins deux ou trois heures. Il y a deux jours que je n'ai pas fermé l'œil. Je vais te passer Reiner.

Reiner n'était pas dans un meilleur état, néanmoins il pensa que la proposition de Lien Rag pouvait être utilisable. La télévision allait expliquer comment s'y prendre pour entreprendre ce genre de travail, mais il restait sceptique sur la

mentalité des gens :

— L'eau les épouvante et seul le train aurait pu les rassurer. Malheureusement la voie en construction n'atteindra pas Kansas Station avant deux semaines, dans l'hypothèse la plus optimiste, mais en général les gens de la voirie pensent qu'ils devront travailler dur trois à quatre semaines. Nous allons donc essayer de les convaincre de fabriquer ces radeaux mais je n'y crois pas.

— Dites-leur qu'avant quatre semaines ils n'ont aucun espoir à entretenir.

— Jamais un tel discours ne pourra être tenu, songez aux conséquences. Nous provoquerions une panique sans nom.

— Ils ont la télévision dans leur refuge ?

— Il paraît que oui... De temps en temps ils peuvent suivre l'avancée des travaux mais c'est une piètre consolation... Je vais voir ce que je peux faire sans trop prendre de risques inutiles.

Il n'y avait pas que Kansas Station, mais des dizaines d'endroits isolés par les eaux où des dizaines de milliers de personnes attendaient des secours qui ne viendraient pas. On ne pouvait construire des voies de secours, et Kansas Station était comme un symbole, puisque située au centre de la Panaméricaine nord et surtout en bordure

d'un de ces mystérieux fleuves, du plus mystérieux de tous d'ailleurs, le Mississippi, qui d'un seul coup pouvait faire exploser toute la cité pour libérer ses masses d'eau énormes. Il aurait fallu expliquer aux gens que les liquides étaient incompressibles, et qu'une forte pression des eaux allait créer des « volcans d'eau » un peu partout, mais avec des gens timorés comme Reiner on préférait laisser la population dans l'ignorance qui entretenait de faux espoirs.

Pulsach vint lui dire que le départ pourrait avoir lieu dès le lendemain soir s'il le désirait. Les vérifications étaient terminées, tout était en ordre côté machines frigorifiques et le plein des cent vingt mille tonnes de fupho serait terminé à l'aube. Le temps de quelques manœuvres et l'on pourrait reprendre la direction de l'ouest.

— Si je vous disais que j'ai hâte de me retrouver en plein océan. J'ai un trac fou, mais c'est une sensation extraordinaire de se déplacer ainsi à bord de cette énorme masse de glace. Cet *Iceberg-Ship*, alors que le froid recule dans de nombreux endroits et que la glace disparaît, est comme une survivance du passé, un diplodocus ou un brontosauve que nous avons réussi à apprivoiser pour rendre service à l'humanité.

— Vous êtes bien lyrique, se moqua Lien Rag, mais je suis comme vous, très fier de naviguer à bord de ce monstre.

Ils allaient quitter l'île et par là même le seul endroit où affluaient les nouvelles du reste de la Panaméricaine. Une fois en mer, ils ne sauraient plus rien sur la situation qui évoluait à toute vitesse là-bas, dans le Middle West. Il pensait à Yeuse restée seule pour assumer toutes ses responsabilités. Mais il ne pouvait faire autrement qu'aller vers l'ouest, que participer à la construction de ce nouveau pays, ce pays sans nom pour l'instant, qui serait peut-être un jour le prototype de toute une nouvelle façon de vivre, d'une société inédite et faite pour le bonheur.

CHAPITRE XII

— Vous voulez me louer l'*Asia* pour une nouvelle mission scientifique dans le cercle polaire et jusqu'au bord de la Panaméricaine ? Mais vous disposez désormais de quatre dirigeables encore plus performants, et vous avez aussi l'*Indépendance* de Songe qu'elle peut accepter de vous louer.

Tharbin restait souriant, attendait que Liensun ait fini d'exprimer son étonnement :

— Charlster se fait vieux et comme toutes les personnes d'un certain âge il devient très capricieux. Il veut bien, pour cette fois encore, la dernière, participer à cette mission scientifique, mais à condition que ce soit vous qui dirigiez l'équipe et commandiez le dirigeable. C'est pourquoi je suis disposé à vous louer l'*Asia* au prix

que vous voulez.

— Je suis très flatté par le choix de Charlster, mais vous avez des capitaines aussi capables que moi, ne serait-ce que Kokang neveu de Chingho...

— Kokang n'est acceptable que pour des vols limités et je n'ai pas aimé la façon dont son oncle Chingho vous a refusé la location de l'*Asia*. De ce fait j'ai dû accepter de vous le vendre pour une somme très en dessous de sa véritable valeur.

— Vingt-cinq mille tonnes de fuel-phoque à mille dollars la tonne, c'est tout de même bien payé.

— Acceptez-vous de participer à cette mission ?

— L'*Asia* est indispensable dans notre nouvelle Concession. Nous ne pouvons nous en passer.

— Vous construisez des plates-formes sur pilotis, fit Tharbin d'une voix sans trace de mépris, et vous l'utilisez comme engin de levage. Je vous propose un de nos dirigeables, *Avenir Radieux*, plus le prix de la location de l'*Asia*.

C'était trop beau, trop important comme offre et Liensun craignait le piège. Pourtant il continua de discuter :

— Accepteriez-vous que ce soit Illong qui

prenne le commandement de l'*Avenir Radieux* ? Il sait exactement ce qu'il faut faire là-bas dans notre Concession et je serais plus tranquille de savoir que le travail est sous sa direction.

Tharbin sourit :

— Je suis ouvert à toutes les propositions. J'ai réellement besoin de renseignements sur la lucarne solaire qui serait en train de s'ouvrir dans le nord de la Panaméricaine. Nous avons intercepté des émissions en graphie provenant de plusieurs stations météo installées dans le Grand Nord panaméricain, mais curieusement il n'y a eu aucun écho dans les médias de cette Compagnie. Nous recevons les dépêches en provenance de NYST par l'ouest. Elles transitent par la banquise atlantique, l'Africana et l'Australasienne occidentale. Chose curieuse, il n'y a pas un mot sur cette nouvelle lucarne. Charlster l'avait annoncée et s'il accepte d'aller là-bas en votre compagnie c'est par vanité surtout, satisfaction de constater qu'il avait vu juste. Il prétend aussi qu'il n'y a qu'avec vous qu'il se sent en sécurité à de telles altitudes nécessaires pour une bonne observation. Combien avez-vous atteint ?

— Vingt mille mètres, mais c'était limite. Le vieux fou aurait voulu atteindre vingt-cinq mille

mais ce n'était pas raisonnable.

— L'*Asia* est pourtant un bon appareil, dit Tharbin.

— N'empêche que c'est une altitude exceptionnelle. Les dernières photographies étaient excellentes et je pense que cette fois il en sera de même.

— Vous reviendrez par le centre de la Panaméricaine en photographiant tout ce qui vous paraîtra exceptionnel. Si cette Compagnie ne doit plus avoir le premier rôle politique, économique dans le monde d'aujourd'hui, il va falloir que nous en tenions compte.

Liensun essaya de réfléchir, pensa que c'était l'agrandissement du nouveau port Tung Kow qui était remis en cause, mais Tharbin le dissuada sur ce point :

— Au contraire, nous allons le développer car nous allons reprendre la construction des cargos. Lafitte a commis une erreur, mais nous ne lui en tenons pas rigueur. Son bateau a été réparé dans l'île du Titan et doté d'une transmission par fluide à laquelle nous n'avions pas songé. Lafitte va donc essayer de nous construire une flotte qui ira commercer avec les Panaméricains qui vont forcément se tourner vers la mer, si cette nouvelle

lucarne fait fondre leurs glaciers. Jusqu'ici ils pensaient rester la seule Compagnie ferroviaire au monde et pouvoir continuer à exploiter les mêmes recettes économiques, mais les choses vont changer très vite et je me méfie des Panaméricains. Aujourd'hui consternés, abattus par le réchauffement, mais demain pleins de ressources et repartant à la conquête de la suprématie mondiale. Mais d'ici là nous aurons pris de l'avance, et dans dix ans ils nous trouveront en face, devront passer par nos exigences. Vous, si vous le voulez, pourrez vous associer à notre prospérité, encore que j'ai quelques doutes sur vos projets lacustres. Mais je ne les méprise pas comme le font mes confrères. Il est possible que vous ayez raison.

Liensun gardait son sérieux mais en dedans son être s'épanouissait d'aise. Il pensait au Yang Tsé Kiang qui un jour ferait exploser la glace chinoise, pulvériserait le nouveau port de Tung Kow. Une fois, une seule, il avait mis le Consortium en garde mais on ne l'avait pas écouté. Alors il se taisait. Mais d'ici deux ans, trois au plus, il prouverait que ses plates-formes étaient les seules capables de préserver la vie et les activités humaines. Dans trois ans il disposerait de centaines de milliers de mètres carrés de plates-

formes lacustres. Des hectares puis des kilomètres carrés.

— Quand pourrez-vous partir ?

— Le temps qu’Illong prenne les commandes de l’*Avenir Radieux* et que nous chargions le matériel. Je veux aussi retourner dans la Concession de notre société.

— L’Omnium du Pacifique, que vous avez fait enregistrer par le Bureau des Concessions à Markett Station comme regroupant un certain nombre de petites Compagnies, avec quatre associés ? Farnelle, votre père, le Président Kid et vous-même. Voyageuse Songe n’en fait pas partie ?

— Elle a choisi le gain immédiat avec sa propre société de dirigeables, et on ne peut lui en vouloir, mais plus tard il y aura une seconde étape, un élargissement avec d’autres associés mais les quatre fondateurs garderont la majorité des parts.

Il arriva juste comme le *Rewa* se présentait devant la Concession. Le train de bois avait suivi fidèlement le cargo et les pertes étaient beaucoup moins importantes, en dessous de trois cents tonnes pour dix-huit mille tonnes de bois brut, de planches et de pilotis. Le capitaine Manister fut interloqué de voir arriver un deuxième dirigeable

portant la marque de Consortium des bonzes, et venant participer au déchargement du navire et à la mise en place des pilotis.

Liensun passa deux jours sur le chantier, rien que pour avoir le plaisir de voir quelques mètres carrés supplémentaires de plates-formes s'ajouter aux autres, et aussi pour assister à la mise en place d'un embryon de route en direction de l'est, quelques pilotis, quelques planches, trente mètres, mais c'était un début. Il passa ses consignes à Illong, écouta Manister qui désirait effectuer quelques réparations sur le *Rewa* avant d'entreprendre un troisième voyage. Il était probable que l'*Iceberg-Ship* de son père avait déjà repris la mer du côté de l'île aux Phoques, pour une nouvelle livraison de cent mille tonnes de fuel-phoque.

Il retourna à China Voksal et embarqua le matériel de l'expédition, puis Charlster et son équipe, ses assistantes au nombre de huit, toutes jolies. Plusieurs eurent pour leur capitaine des regards évaluateurs, mais le vieux satyre veillait et les voulait toutes autour de lui. Il avait exigé des cabines mitoyennes, décrété qu'ils ne prendraient pas leurs repas avec le reste de l'équipage. En vieillissant il devenait de plus en plus méfiant, le vieil astrophysicien, mais ses capacités

intellectuelles restaient parfaites. Il avait renoncé à ses ambitions d'autrefois, quand il voulait précipiter le réchauffement en dispersant la couche des poussières lunaires selon une technique déjà expérimentée et qui avait donné d'assez bons résultats. Quelque vingt-deux ou vingt-cinq ans auparavant, Liensun ne savait pas exactement, un groupe composé d'une certaine Ma Ker, de son mari Julius, de Greog et Ann Suba, avait réussi à disperser quelques poussières, créant une lucarne solaire qui avait directement frappé la Compagnie de la Banquise. À cette époque Lien Rag son père travaillait sur le viaduc géant du Kid, qui devait relier la Compagnie à la Panaméricaine. Il avait eu les yeux brûlés, était resté aveugle quelque temps.

— Ce sera un plus long voyage, avertit Liensun à la conférence du soir à laquelle il convoqua Charlster qui vint sans ses assistantes. Nous allons d'abord au pays de Djoug où j'ai quelques affaires à traiter, puis nous continuerons vers l'Alaska, le Canada, pour revenir par le centre nord de la Panaméricaine. Pour finir nous traverserons le Pacifique dans sa partie la plus large, avec une escale à l'île du Titan.

— Vous en profitez pour gagner de l'argent, constata Charlster, mais c'est normal. Vous

comptez atteindre quelle altitude pour nos observations ?

— La même que l'autre fois, si tout va bien, c'est-à-dire vingt mille mètres.

Le vieux savant laissa éclater sa colère, affirmant qu'à moins de vingt-cinq mille il ne pouvait pas effectuer du bon travail, que cet appareil était capable d'atteindre les trente mille, qu'il avait vérifié les essais des ballonnets en usine, et que les techniciens lui avaient assuré que l'*Asia* avait une très forte marge de sécurité.

— J'ai dit vingt mille, répondit Liensun sèchement, et je m'y tiendrai.

— C'est la dernière fois que je participe à une mission scientifique avec vous, cria Charlster en se levant.

— De toute façon vous aviez déclaré à Tharbin que ce serait la dernière fois. Je vous conseille d'aller auprès de vos assistantes, car nous allons prendre l'air et j'ai remarqué des têtes nouvelles parmi elles. Ces jeunes filles qui n'ont jamais embarqué dans un dirigeable doivent être très anxieuses et votre présence les réconfortera.

Charlster cessa soudain de fulminer et approuva de la tête, déclarant qu'il courait les rassurer. Déjà on relâchait les premières amarres

tandis que les filtres à hélium commençaient de fonctionner. L'appareil quittait le sol, traversait l'ouverture de l'immense hangar où il avait été en stationnement. Il faisait nuit, mais les lumières de China Voksal scintillaient à travers les verrières, les dômes et les coupoles. C'était une très grande cité et, jadis, du temps où le Kid s'était évadé de Sibérienne avec le petit Jdrien dans ses bras, elle n'était que le relais de caravanes barbares, de trains archaïques qui déversaient sur ses quais des marchandises exotiques et des êtres étranges, souvent dangereux. Liensun pensait à la ville qu'il allait créer là-bas au sud, une ville qui serait au-dessus de la glace pour commencer, puis de l'eau et de la boue, une ville magnifique qui deviendrait la plus célèbre de l'univers.

CHAPITRE XIII

Chaque jour le Bulb enregistrait un mieux dans son état général de santé, et il avait repris la maîtrise de l'ordinateur général qui se composait de son propre encéphale et d'un système artificiel inventé par les Ophiuchusiens. Par exemple leurs microprocesseurs étaient d'origine organique, voire animale, selon le Bulb. On les trouvait dans une région de la planète IV de l'étoile Ophiuchus.

— Les saus, ces animaux que nous aimons particulièrement, vont régulièrement régénérer leur cerveau sur cette planète. Mais elle n'est pas la seule à leur fournir ces cristaux qu'ils dévorent pour renforcer leur potentiel mental. Ce ne sont pas, comme vos bovins, des bêtes stupides et leur chasse est toujours passionnante.

— Pourquoi ne restent-ils pas éternellement sur l'une de ces planètes au lieu de courir le risque d'être dévorés dans l'espace ?

— Ils sont régis par une loi d'émigration qui les arrache à une planète pour les envoyer sur une autre. Ils peuvent rompre avec la pesanteur, quitter le sol en quelques minutes, et d'après les Ophiuchusiens qui ont assisté à ces migrations, c'était un spectacle inouï qui obscurcissait le soleil central durant des jours. Des milliers de saufs s'élevant sans le moindre effort vers les étoiles. Ils ressemblent alors à d'énormes saucisses, et il paraît que jadis on appelait ainsi des ballons remplis d'hydrogène, qui servaient de postes d'observation ou à protéger les villes de la Terre des attaques aériennes.

— Il y a quand même des microprocesseurs, des circuits miniaturisés intégrés.

— Dans les endroits les plus stratégiques, les plus exposés à la voracité des Garous et des hybrides. Quand ceux-ci n'ont pu être maintenus dans un espace clos et qu'ils se sont répandus, il a bien fallu que les occupants de mon corps trouvent une solution. À cette époque-là les fabriques d'embryons s'étaient dérégées, les couveuses aussi, si bien que la production des Roux, mais

aussi celle des monstres, se sont emballées et que les Ophiuchusiens étaient trop affolés pour y faire face. Ils expulsaient le maximum de ces êtres dans l'espace mais la moitié leur échappait, se réfugiait dans les bas-fonds où les dissidents ophiuchusiens, redevenus primitifs, les chassaient comme du gibier. Pour eux un cochon à tête humaine ou un veau avec des mains étaient avant tout un porc et un veau qu'ils tuaient et dépeçaient sans scrupules.

Le Bulb restait très pessimiste sur la résistance de son axe central, qui était en quelque sorte la partie molle de son organisme, un peu comme chez l'homme la partie entre le haut des hanches et le début des côtes. Sa colonne vertébrale restait sa carapace qui, hélas, partait en longues écharpes de peau, fragilisant tout l'épithélium.

— Il faudrait essayer de faire une greffe, mais vous le savez comme moi, mes réserves de peau se trouvent dans les cryo-magasins, et ceux-ci sont pratiquement inaccessibles.

— Nous pourrions tenter autre chose, une prothèse de l'intérieur avec des câbles par exemple, qui empêcheraient les trop grands mouvements de dislocation.

— Les Ophiuchusiens avaient déjà étudié cette solution jadis en se rendant compte combien cette partie était vulnérable. J'ai en quelque sorte l'apparence d'un de vos sabliers, avec ce fort pincement au milieu. J'ai souvenir d'une gravure qui représentait une très grosse femme à la taille très fine. Je suis comme elle constitué de deux boules réunies par un étroit manchon.

— Peut-être trouvera-t-on trace de ce projet dans les mémoires ?

— Lorsque j'étais dans le coma, le cerveau électronique, obéissant à une consigne enregistrée depuis plus d'un siècle, a pris le pouvoir et s'est permis quelques initiatives stupides, parce que ce n'est qu'une machine stupide. Je crains que tous les projets anciens des Ophiuchusiens n'aient été effacés. Vous savez, ces gens-là étaient bizarres et partagés en deux façons de se situer dans l'univers. D'un côté ils étaient très orgueilleux de leur puissance, de leur technique, d'avoir réussi à fabriquer un satellite géostationnaire à partir d'un animal de l'espace, et aussi d'être désormais les seuls êtres intelligents au monde, mais en fait ils gardaient la terreur abjecte qu'un jour quelqu'un ou un groupe ne vienne leur demander des comptes. Ils disaient ne pas croire en Dieu, mais les sectes se multipliaient car ils avaient besoin de

se rassurer. L'une d'elles, désormais disparue, s'appelait la Vénération du Grand Postulat, c'est tout dire, n'est-ce pas ? Pour en revenir à l'ordinateur artificiel, il avait été programmé pour détruire tout ce qui pouvait un jour alimenter un réquisitoire contre les Ophiuchusiens. C'est pourquoi je crains que toute une masse de documents n'aient été liquidés.

Peu à peu le Bulb pouvait leur concéder un peu plus de gaz aca qui avait la propriété de transformer directement l'électricité en lumière, mais aussi le contraire.

— Ils ont cherché des décennies la synthèse de l'aca, mais en vain. Un laboratoire de trente personnes travaillait uniquement là-dessus mais n'a jamais abouti.

— Vous connaissez la raison de cet échec ?

Le Bulb une nouvelle fois fit apparaître des « hi, hi, hi » cathodiques sur son écran, sur plusieurs lignes. Sa façon à lui de se réjouir ou de ricaner.

— Tout ce que je peux dire c'est qu'il ne fallait pas chercher du côté d'une molécule. Et comme c'est le fondement de la chimie terrienne, les Ophiuchusiens ne sont-ils pas des colons venus de la Terre, leurs travaux restaient sans résultat. Mais

je n'ai pas assez de connaissances sur le sujet pour vous en raconter davantage. J'aimerais tout de même que vous étudiez la possibilité de préserver mon axe central, comme vous dites.

— Admettons que nous trouvions le moyen et les matériaux, comment l'atteindre alors que désormais les primitifs et les loupés occupent les niveaux supérieurs et ne nous laisseront pas passer, que votre flore intestinale a tout envahi et se montre excessivement dangereuse par sa vitalité monstrueuse. J'ai vu des primitifs et des Garous embrochés par des pousses siliconées et c'était assez décourageant.

— Quand vous aurez trouvé le matériel, je m'occuperai de nettoyer les coursives en question. Pour la flore, je peux raréfier le gaz carbonique, ce qui l'obligera à retourner dans les bas-fonds, et quand elle aura retiré ses excroissances multiples, je sévrerai les humains et humanoïdes d'oxygène, si bien qu'ils seront obligés d'accompagner la végétation dans son repli général.

— Pourquoi ne l'avez-vous pas accompli plus tôt au lieu de nous laisser exposés à ces dangers ? fit Isaïe, furieux.

— Parce que j'étais dans le coma, voyons, et que pendant des jours après en être sorti il m'a

fallu reprendre des forces. Ce que j'envisage nécessite une grande dépense énergétique, je ne vous le cache pas, et ne vous étonnez pas de voir pâlir les lumières et de respirer plus difficilement.

CHAPITRE XIV

Trop tard. Ann Suba avait poussé Floa Sadon fortement devant elle pour refermer au plus vite la porte latérale, mais le jeune garçon avait réussi à engager la moitié de son corps. Elle aurait voulu l'écraser tant elle était furieuse, mais il était plus costaud qu'elle ne l'imaginait.

— Hé ! fit-il à voix basse, je veux aller avec vous. Elle me plaît votre copine, là.

Pour qu'on ne l'entende pas depuis la cathédrale elle le laissa entrer, referma à double tour. Lui ne voyait que Floa Sadon qui le regardait avec un petit sourire équivoque.

— Je te plais, alors ? J'ai vu ô combien, dis donc.

— Vous avez vu, fit-il sans la moindre gêne.

Jamais une femme m'a fait cet effet.

— Tout de même, faire ça dans une cathédrale.

— Je m'en fous de leur cathédrale, de leurs cierges puants et de leurs patenôtres. Moi je serais bien resté avec les insurgés, mais les parents ont préféré filer en disant que les gens de Romania n'étaient pas aimés là où nous étions, dans la Province 52. On risquait d'être expulsés en dehors de la verrière comme ils ont fait pour des tas de gens qui n'étaient pas de chez eux.

— Il faut partir, dit Ann, le moine va se réveiller ou bien l'autre va revenir pour la relève.

— Un instant, dit Floa. Tu sais comment sortir d'ici ?

— Bien sûr... Et même je peux vous aider à quitter Romania Station. Mais que me donnerez-vous ?

Alors Floa rapidement releva sa robe de bure et dénuda le bas de son corps plus que grassouillet. Ann Suba, gênée, détourna les yeux mais le garçon s'approcha et glissa sa main entre les cuisses entrouvertes, son pouce lissant les boucles blondes du pubis.

— Vous ferez ce que je voudrai ?

— Bien sûr.

— Alors suivez-moi.

Ils sortirent des annexes mais se dirigèrent vers l'est alors que l'hydravion attendait à l'ouest. Ann le dit discrètement à sa compagne qui interpella le garçon.

— Ne vous inquiétez pas. On peut sortir seulement à l'est et on pourra ensuite repartir vers l'ouest, mais je vous préviens on risque de se faire massacrer par les Croates.

— On nous attend bien avant.

Il devint soupçonneux :

— Un homme ? Votre amoureux ?

— Non, dit Ann Suba, le mien, ne vous inquiétez pas. Dans une belle loco avec tout ce qu'il faut pour être au chaud, bien manger, bien boire.

— De belles couchettes aussi pour elle et moi ?

— Bien entendu.

Le garçon sourit et leur annonça qu'il s'appelait Mujon et qu'on l'avait toujours baptisé du surnom de Malin.

— Mujon le Malin, j'étais célèbre dans toute la station.

Il avait l'air de bien connaître Romania

Station et se faufilait entre les quais, les boutiques faites de bric et de broc qui formaient, tout autour de la cathédrale et de l'évêché, une ceinture de misère et d'odeurs fortes. C'était surtout l'odeur du suint de mouton qui dominait et Mujon expliqua qu'on dégraissait les peaux dans tout le coin pour fabriquer des cierges.

— Vous avez des pièces d'argent ?

— Oui, dit Ann Suba.

Kurts lui en avait donné une pleine bourse ainsi que des pièces d'or qu'elle avait cousues dans sa robe. Elle en sortit quelques-unes que Mujon examina avec suspicion avant de leur ordonner d'attendre là. Il revint au bout d'une demi-heure, alors qu'elles se croyaient trahies. Une forte prime allait être promise à ceux qui les dénonceraient très certainement. Mujon ployait sous le poids de plusieurs peaux laineuses de mouton :

— Prenez-en chacune quelques-unes et personne ne vous approchera. Ça pue vraiment trop. Je suis allé à la mégisserie pour les acheter.

Ann Suba au début dut s'arrêter pour vomir sa choucroute au lard, tant la puanteur de ses peaux l'incommodait, mais ensuite tout alla bien. On s'écartait d'eux, du moins les rares personnes qui circulaient à cette heure. Mais ils aperçurent

d'autre porteurs de peaux qui allaient dans la même direction, et Mujon expliqua qu'il y avait à côté de la fonderie d'eau une installation pour laver la laine. Leurs peaux avaient été débarrassées du plus gros du suint, mais là-bas, on terminerait l'opération en les plongeant dans un bain et les derniers restes remonteraient à la surface.

— C'est là-bas qu'on peut sortir et embarquer dans un train de marchandises qui ira vers l'ouest puisque vous tenez à l'ouest. Mais je ne crois pas à votre histoire de loco où l'on pourra manger, boire et baiser tout son soûl.

Il s'était retourné pour les apostropher et Floa, très naturellement, passa sa main droite sous le manteau de laine brodé de couleurs vives mais crasseux et Mujon gémit.

— Tout de suite comme ça ou mieux tout à l'heure ?

— Tout à l'heure, fit-il d'une voix molle.

Le tout à l'heure fut plus proche que prévu car ils durent attendre le départ d'un train pendant deux bonnes heures, dans un wagon rempli de ballots de laine. Mujon exigea son dû mais, insatiable, expliqua qu'il avait vu une brochure avec des photographies spéciales et qu'il voulait

qu'elle suive exactement les activités des filles de cette revue.

— Et la sœur, elle ne fait rien ? demanda-t-il haletant un peu plus tard. J'aimerais bien voir ce qu'elle sait faire, elle, et je suis sûr que sous sa robe de bure elle est bien foutue.

Mais un coup de sifflet sur la voie d'à côté les alerta. Le train qui allait les emmener à l'ouest, jusqu'aux frontières de la Province 53, venait se ranger et il n'y avait pas une minute à perdre. Ils gagnèrent au change car les wagons étaient remplis de foin compressé pour les élevages isolés de la Province. Au retour le train serait plein de moutons vivants pour l'abattoir.

Mais une fois installés au sommet de ces rouleaux de foin à l'odeur âcre et poussiéreuse, Mujon le Malin s'endormit d'un coup et Floa Sadon eut un petit rire tendre pour ce sommeil subit. Ann était certaine que l'amour avec le jeune garçon l'avait enchantée, mais Floa Sadon restait Floa Sadon, c'est-à-dire la présidente sans pitié inutile de la Transeuropéenne. Elle réveilla Ann qui, épuisée, essayait de trouver un peu de repos :

— Aide-moi. Nous n'allons pas le garder avec nous jusqu'au bout. Il ne nous sert plus à rien.

— Mais que veux-tu faire ?

— Le balancer hors du train après l’avoir assommé pour le compte.

CHAPITRE XV

Après avoir vu des glaciers gigantesques s'écrouler dans la mer de Béring ou dans l'Arctique où ils devenaient des icebergs hauts comme des montagnes, les assistantes de Charlster auraient pu être blasées. Elles avaient pu contempler l'immensité rageuse de l'Ienisseï, celle de la Lena, souffler un peu dans l'atmosphère sereine du pays de Djoug pendant deux jours, mais ensuite le dirigeable avait repris sa course vers l'est. Ces futures scientifiques lui parlaient toutes du pays de Djoug et de celui qu'il voulait créer, des plates-formes lacustres, et chacune attendait de lui une proposition d'embauche. Il aurait besoin de chercheurs, de gens capables de faire de la prospective, du fondamental. Une cité qui aurait cent mille habitants ne pouvait survivre sans université, sans laboratoires.

— Pour l’instant c’est une vie simple, un peu archaïque, vous savez. Nous ne pouvons nous engager sur un trop vaste programme tant que nous ne disposons pas de dizaines de milliers de mètres carrés de plates-formes.

Elles n’étaient donc pas blasées, ni par le spectacle extérieur, ni par la routine à bord de l’*Asia*, ni par la personnalité de Liensun, et dès le premier soir, la plus hardie avait frappé à la porte de sa cabine sous un prétexte futile. Depuis trois autres s’étaient succédé, mais il préférerait mettre le holà à cette succession coquine, à cause de Charlster qui avait l’air de méchante humeur depuis le départ de Djoug. Ils survolaient l’Alaska et découvraient que le Yukon lui aussi faisait exploser la glace en des dizaines de geysers énormes.

— Demain il faudra prendre de l’altitude, dit Charlster. La lucarne naissante est juste en face vers le sud, et je veux l’observer sur toutes les coutures.

On s’éloigna des glaciers en mouvement, des torrents grandioses pour atteindre un premier palier de douze mille mètres. L’*Asia* devait y rester toute la journée, le temps des vérifications méticuleuses de tous les points fragiles. Les

hommes iraient dans les passerelles lancées entre les ballonnets, pour voir si la glace ne risquait pas d'alourdir ou de déséquilibrer l'aéronef, ce qui faisait pester Charlster. Pourtant à douze mille mètres il pouvait commencer ses observations, d'après une de ses assistantes.

Dans la nuit, Liensun assista, très inquiet, à la montée très lente vers un nouveau palier à quinze mille, attendit les rapports des chefs d'équipe pour poursuivre jusqu'à dix-huit mille. Il avait la nette impression que cette fois il ne devait pas aller plus haut, tenter le diable. Il y avait d'étranges réactions des caténaires, lui disait-on. Les structures en carbone résistaient bien mais il suffisait d'un rien pour provoquer une catastrophe.

— Jamais de la vie ! hurla Charlster. Pas pour ma dernière mission aérienne ! Vous m'avez promis vingt-cinq mille mètres et votre appareil peut aisément les atteindre. Je vous ai choisi parce que vous me paraissiez le seul capable d'oser aller si haut, mais je me suis trompé. Tharbin m'a trompé et vous vous m'avez trompé. Vous êtes un lâche.

L'équipage commença de s'agiter nerveusement, n'admettant pas que ce vieillard

irascible malmène ainsi leur capitaine qui avait souvent prouvé son courage.

— D'accord, je suis un lâche, dit Liensun, mais pour aujourd'hui j'estime que dix-huit mille mètres est une bonne altitude. Il n'y a pas de nuages, ils sont beaucoup plus bas et vous pouvez réaliser des photographies superbes.

— Vous aviez dit un minimum de vingt mille.

— Pourquoi pas la nuit prochaine alors ? Nous pouvons nous attarder dans ces zones calmes et patienter vingt-quatre heures ?

— Demain l'évaporation risque d'être plus forte, et les nuages de haute atmosphère importants. Nous sommes encore trop bas dans la stratosphère pour une bonne observation. Et le président Tharbin m'a dit que si vous refusiez de me faire monter à plus de vingt mille, il serait en droit de ne pas vous régler la location de cet appareil.

— Je n'ai rien vu de tel dans le contrat, dit Liensun.

— Peuh ! le contrat ! Tharbin est assez puissant pour vous forcer à accepter cette clause.

— Je ne dépasserai pas dix-huit mille aujourd'hui, un point c'est tout.

— Alors pas d'observation, pas de photos.

Venez, mes chères petites, retournons nous coucher.

Un silence accablé suivit la sortie du vieil astrophysicien et de ses assistantes. S'il ne prenait pas de photos et ne faisait pas de relevés, Tharbin serait pleinement en droit de ne pas régler la location de l'appareil. Ce n'était pas très grave du point de vue des finances de l'Omnium du Pacifique, mais une fois de plus on accuserait Liensun d'avoir dupé son monde. Il restait toujours hypothéqué par cette vieille légende, qui le présentait comme un surnois capable de toutes les escroqueries, et pour créer un pays nouveau il fallait que chacun des quatre associés ait une réputation sans tache. C'était pourquoi il avait protesté quand le Kid avait suggéré qu'il aille bombarder la barge en construction de la Guilde des Harponneurs.

— Pressurisation pour les vingt mille, annonça-t-il dans son micro.

Les marins autour de lui se regardèrent avec appréhension. Ils savaient qu'il obéissait à contrecœur et contre son sens inné qui lui faisait détecter les ennuis futurs à bord de ce dirigeable qu'il connaissait à la perfection. Il flairait les tempêtes, les fuites d'hélium, les faiblesses des

moteurs, les tensions entre membres de l'équipage. Rien ne lui échappait.

La nouvelle pressurisation fut sensible dans les cabines des scientifiques et deux jeunes filles vinrent aux nouvelles.

— Allez dire à votre vieux fou de patron que je vais essayer d'atteindre les vingt mille, mais que je n'irai pas plus haut et que je n'y resterai pas toute la nuit. On pourra reprendre l'expérience demain soir s'il le désire.

Charlster, peut-être un peu honteux, attendit que son équipe ait installé tous ses appareils pour sortir de sa cabine d'un air tranquille. Il souriait à chacun mais l'équipage restait sur sa réserve. Il y avait une menace diffuse dans l'air, et même le moins averti des mousses, un garçon qui en était à son premier voyage de longue durée, blêmissait et essuyait son front.

— Vingt mille cent cinquante-trois mètres, annonça Liensun sèchement.

Charlster approuva d'un hochement de tête et se mit au travail avec ses différents instruments de mesure.

Là-haut, dans les superstructures, une équipe en combinaison spéciale et masque à oxygène vérifiait toutes les parties délicates.

À minuit deux minutes l'alerte fit sursauter chacun. Le dirigeable se mit à tanguer puis à ruer comme un étalon sauvage.

— Ballonnets éclatés, enveloppe crevée sur quatre mètres, mais la déchirure s'agrandit à vue d'œil. Un de mes hommes, Gleen, aspiré au-dehors.

CHAPITRE XVI

Le train de marchandises avait stoppé dans une petite station agricole et déchargeait des ballots de foin. Ann Suba avait appris le nom de toutes les stations du réseau, mais celle-ci était encore trop loin de l'hydravion.

— Nous n'allons quand même pas marcher à pied dans la glace, s'indigna Floa Sadon. Il y a des années que je n'ai pas pratiqué ce sport et je n'ai guère envie de me fatiguer. D'ailleurs je ne tiendrais même pas cinq mètres.

Elle se pencha pour examiner le corps de Mujon qui gisait ligoté et bâillonné entre des ballots d'herbes. Il roulait des yeux furieux et elle haussa les épaules :

— Tu en as de la chance, toi, tu ne peux savoir. Sans mon amie tu passais par la porte, et à

cette heure tu ne serais qu'un cadavre congelé. Mais elle ne veut pas qu'on tue. Elle a tort, car si jamais il y a un contrôle quelconque tu es bien foutu de nous attirer de gros ennuis.

Le train repartait. Il y avait soixante-dix kilomètres jusqu'à la voie de garage où Kurts avait, l'autre nuit, abandonné sa draisine. Il avait marché durant plusieurs kilomètres pour rejoindre l'hydravion, mais elles ne seraient pas tenues de faire le même exploit. Grâce à son petit émetteur-récepteur radio elle donnerait rendez-vous au pirate qui glisserait avec l'hydravion jusqu'à elle. Mais le train ne s'arrêtant pas dans un endroit aussi peu important, elles devraient descendre à la station précédente et suivre le réseau pendant au moins un kilomètre. Ann espérait que Floa Sadon ne jouerait pas trop les martyres et ne se plaindrait pas à chaque pas.

Comme Mijon s'agitait beaucoup, Floa Sadon, en riant, s'assit sur son visage et soudain poussa un hurlement en se dressant d'un bond :

— Le porc ! Il m'a mordu les fesses au sang ! J'ai cru que c'était un rat. Malgré son bâillon.

Le garçon avait rongé son bâillon et commençait à hurler. D'un coup de pied Floa Sadon lui fit claquer la mâchoire et il se tut,

terrorisé par cette femme capable de lui donner des plaisirs variés et de le battre à mort. Il fallut refaire le bâillon.

Les stations passèrent et bientôt s'annonça celle où elles devaient descendre, qui était aussi une station agricole élevant du bétail. Donc qui avait besoin de foin. Mais le train ne ralentissait pas et Anne Suba comprit qu'il n'avait pas l'intention de faire étape.

— Il faut sauter.

— Vous êtes folle !

— Il va passer sur une succession d'aiguillages et devrait ralentir. Nous en profiterons.

— Ne comptez pas sur moi.

— Il faudra bien, si vous voulez revoir Kurts.

Mais lorsque le train ne roula plus qu'à vingt à l'heure, la physicienne dut pousser la présidente qui tomba lourdement sur les genoux, se mit à hurler. Quand la lanterne rouge ne fut qu'un point dans la nuit, elle déclara qu'elle avait les jambes brisées et se trouvait dans l'impossibilité de se relever. Pleine de rage, Ann Suba la souleva d'un coup, mais l'autre se laissa tomber aussitôt et alors elle lâcha son corps lourd, se mit à marcher le long de la voie sans plus s'occuper d'elle. Floa Sadon mit plusieurs minutes avant de comprendre que

cette étrange petite femme ne reviendrait pas sur ses pas. Elle gémit, commença à se déplacer à genoux, se releva et en claudiquant essaya de marcher, mais le froid la saisissait dans cette robe de bure qui était insuffisante. Elle dut aller plus vite pour se réchauffer. Mais Ann Suba avait toujours une centaine de mètres d'avance, et elle avait beau la supplier de l'attendre, rien ne l'arrêtait.

Elle était à bout de forces, si essoufflée que la buée qui sortait de sa bouche tordue formait de tous petits paquets. Elle égrenait son haleine avec des poumons qui n'avaient plus l'habitude d'un tel exercice. Mais elle ne voulait pas rester seule. On disait qu'en Province 53, la Romania, les loups étaient si nombreux, si affamés qu'ils attaquaient l'homme. À plus forte raison les femmes, pensa-t-elle, et elle se trouvait très appétissante. D'ailleurs ce jeune garçon sauvage avait apprécié sa chair exubérante et en avait largement profité. À trois reprises il avait pris son plaisir, elle aussi d'ailleurs. Il sentait bien un peu le bouc et son goût persistait dans son arrière-gorge, mais c'était une fameuse expérience après des semaines de jeûne.

Depuis que la révolution avait commencé à G.S.S., elle n'avait cessé de fuir, d'abord vers l'ouest, espérant rejoindre Lady Yeuse en

Panaméricaine, puis devant les succès de rebelles, elle avait dû retourner vers l'est. Elle emportait des caisses de documents, des archives. Le gouverneur de Romania était un bon fonctionnaire, et la population ne participait pas au soulèvement. Rurale en majorité, elle se méfiait de tous les excès, et craignait surtout qu'on ne cherche à détruire l'Église, les moines et les prêtres, et qu'on remplace la religion par une idéologie qui serait inquiétante.

Elle avait des documents originaux sur les siècles de glaciation, sur les révélations de certains savants qui souhaitaient que Vatican II rende le secret du carbone 14, afin que l'on puisse exactement dater les objets trouvés tout au fond de la première couche de glace. Le gouverneur sous la dépendance étroite de sa grenouille de bénitier, sa femme Belika, lui avait confisqué ces documents et l'avait enfermée dans un compartiment. Pendant des jours et des nuits on avait essayé de la convaincre d'aller faire pénitence et de demander l'absolution au prélat. On l'accusait surtout de péché de gomorrhe pour avoir forniqué avec des personnes de son sexe.

On ne lui avait confisqué que des documents sans valeur, des copies, les originaux étaient soigneusement cachés ailleurs. Elle pouvait

prouver que de l'explosion lunaire à ce jour, douze siècles s'étaient écoulés, la Grande Panique avait duré entre deux et quatre siècles, et ce qui était fâcheux pour les Néo-Catholiques, il n'y avait pas eu de continuité dans le pontificat. Juste quelques imposteurs durant la Grande Panique, mais très vite plus rien. Vatican II basait toute la religion contemporaine sur cette continuité sans faille, avait même inventé une litanie de papes avec dates de naissance et de mort, dates de règne. Mais tout cela était apocryphe et mensonger. Et elle pouvait le prouver. Seule la descendance directe du pape Grégoire pouvait à juste titre revendiquer une suite sans faille, mais de père en fils et même en fille parfois, ce qui ne pouvait que provoquer les foudres de la Nouvelle Rome qui excommunait les grégoriens. Ceux-ci s'en moquaient d'ailleurs, et réduits à quelques centaines, peut-être mille fidèles, ils n'en continuaient pas moins d'honorer leur ancêtre pontifical. On retrouvait de petits groupes de grégoriens un peu partout dans le monde, mais ils ne faisaient pas de prosélytisme.

Enfin Ann Suba consentit à l'attendre, mais en fait c'était pour prévenir Kurts qu'elles étaient au km 85, à l'ouest de Romania Station.

CHAPITRE XVII

Au moins deux mille mètres, peut-être trois de chute libre, pour un appareil aussi colossal que l'*Asia* c'était incroyable. Mais quand Liensun put enfin regarder l'altimètre, quand ses yeux ne lui sortirent plus de la tête sous la pression, et que le sang qui affluait à son visage circula enfin, le débarrassant de ce voile rouge qui ensanglantait la passerelle et lui laissait croire que les autres étaient tous en train de mourir d'hémorragie, il lut dix mille deux cent trois mètres. Une chute verticale de dix mille mètres jusqu'à ce que les ballonnets encore intacts soient à même de freiner cette dégringolade qui continuait, mais plus lentement. Néanmoins il fallait réagir.

— Envoyez de l'hélium même dans les

ballonnets crevés. Colmatez la déchirure de l'enveloppe.

- Déchirure trop longue pour nos moyens.
- Combien ?
- Vingt mètres et ça continue.

Par injection d'une colle spéciale on pouvait réparer provisoirement des déchirures moins importantes. Liensun commençait à distinguer les assistantes de Charlster plaquées au sol, le vieux professeur, la tête dans ses bras, mais étrangement à genoux comme un musulman se prosternant. Et l'équipage se relevait peu à peu, regagnait les postes d'où ils avaient été arrachés. Là-haut, l'équipe avait pu s'en sortir mieux grâce aux harnais rapidement bouclés, mais l'homme aspiré à l'extérieur n'avait pas eu le temps de s'arrimer.

— Trois ballonnets explosés, complètement affaissés. Inutile d'envoyer de l'hélium. Il faut se poser.

Liensun savait que le dirigeable s'immobiliserait vers les mille mètres, mais il ne pouvait pas encore l'annoncer. Neuf mille mètres de descente à supporter, plus lente certes, mais tout de même éprouvante car on sentait le sang qui remontait vers le visage, les jambes étaient

molles, les bras trop durs. Les gens se déplaçaient avec difficulté, et Liensun aurait voulu ouvrir quelques bonnes bouteilles pour remonter le moral, mais il attendrait un moment moins dangereux pour la santé.

— Déchirure stoppée, lui annonça-t-on de là-haut. Trente mètres. On pourra facilement réparer à petite altitude.

Quelqu'un alla regarder quel type de sol montait si rapidement vers eux et poussa un cri :

— Tout est inondé.

— C'est le lac Winnipeg, décida Liensun à peu près sûr de son fait. Jadis il mesurait cinq cents kilomètres de long mais désormais il déborde largement dans toutes les directions.

Charlster s'était enfin retourné et restait assis hébété, regardant Liensun comme si ce dernier allait venir le soulever pour le jeter dans le vide. Liensun pensa qu'il aurait dû le faire avant, mais que désormais le mal était fait. Ils avaient des ballonnets de rechange, mais en principe ils auraient dû percuter le sol. Un coup d'œil aux capteurs de température le confirma dans son hypothèse :

— Les eaux tièdes du lac provoquent des ascendances, dit-il à Charlster. Sinon on y restait

tous.

— Tharbin..., commença le savant d'une voix d'ivrogne, comme si sa langue ne pouvait se décoller du palais.

Liensun ne se soucia plus de lui. On descendait de plus en plus mollement, et à deux mille mètres l'*Asia* parut s'immobiliser, puis quelqu'un cria qu'on remontait.

— Les ascendances, dit Liensun. Nous nous stabiliserons.

— On ne peut pas aller ailleurs qu'on ne voie pas cette masse d'eau noire ? demanda une fille terrorisée par le Winnipeg.

D'une révérence ironique Liensun parut l'inviter à regarder par toutes les baies vitrées, si elle ne voyait pas un autre lieu plus riant, mais il n'y en avait pas. Il ne fallait pas que cette fille compte qu'il allait relancer les moteurs pour s'éloigner. Il ne reprendrait le voyage que lorsque les ballonnets seraient changés et l'enveloppe recousue. Il y avait à bord un spécialiste de cette tâche mais encore fallait-il lui assurer une bonne stabilité. Un filin suspendu à des anneaux de l'enveloppe sur la crête supérieure permettrait de fixer la nacelle à partir de laquelle il travaillerait.

— Tharbin..., continuait Charlster de sa voix

de poivrot.

Même ses assistantes le délaissaient, se pressaient aux côtés du capitaine, gênaient même la manœuvre. Il leur conseilla d'aller boire quelque chose à la cafétéria, on allait même exceptionnellement servir du véritable jus d'orange avec de la vodka. Quand on savait qu'une pinte de jus d'oranges vraies, cueillies sous des serres spéciales, coûtait le prix de dix flacons de vodka, l'offre était stupéfiante, et elles finirent par se laisser séduire.

Charlster se relevait, retombait, essayait de se raccrocher à un pilier, tout à fait comme un traîne-wagon qui a trop abusé d'alcool tiré du glycogène.

— Liensun... Je vous assure que Tharbin...

Un marin eut pitié et l'aida à se relever. Il s'approcha du garçon, le regard pourpre. Son sang avait du mal à faire le chemin à l'envers dans ses vaisseaux usés par l'âge et la débauche :

— Tharbin m'a conditionné avec cette histoire de vingt mille mètres... Conditionné... Il m'a fait promettre que j'exigerais cette altitude minimum et je comprends pourquoi...

Liensun, qui n'écoutait que d'une oreille distraite, regarda l'astrophysicien en fronçant ses sourcils.

— Oui, conditionné, parce que Tharbin savait qu'à vingt mille il se passerait un drame. Vous devez examiner soigneusement les ballonnets...

Liensun haussa les épaules. Le vieux fou essayait de se disculper, de faire oublier son attitude capricieuse pour accuser le président du Consortium.

— Vous l'agacez, Liensun, et vous le gênez avec votre idée de cité lacustre, de port, de routes lacustres. Je lui ai prouvé que vous étiez dans le vrai, dans le fil de l'histoire, mais il ne veut pas en démordre et il faisait d'une pierre deux coups. Il se débarrassait de vous et du seul dirigeable que possède l'Omnium du Pacifique, mais aussi il m'envoyait ad patres parce que je deviens vieux et que je ne suis plus aussi performant. Depuis des années je n'ai apporté aucune idée originale, aucune innovation, que ce soit dans la construction des dirigeables ou dans celle des cargos du petit Lafitte. Tout ça m'ennuie considérablement, mais je tiens à ma sinécure, et quand il m'a demandé de vous obliger à monter à vingt mille mètres pour obtenir les meilleures photos possible, je n'ai pas discuté car il m'a dit que meilleurs seraient mes clichés, mieux ils se vendraient dans le monde entier. De sorte que mon pourcentage augmenterait aussi.

Depuis l'enveloppe on signala que l'un des ballonnets crevés sentait bizarrement. Comme s'il avait contenu un produit autre que l'hélium.

— Vous voyez, triompha Charlster. Un produit qui à vingt mille mètres a provoqué l'explosion.

CHAPITRE XVIII

Maintenant Yeuse savait que jamais la ligne en construction n'atteindrait Kansas Station. Il aurait fallu des milliers de tonnes de matériaux pour élever le remblai nécessaire, car l'eau devenait de plus en plus profonde au fur et à mesure qu'on avançait vers la cité. Elle n'avait pas suivi le conseil de Lien Rag au sujet des radeaux, elle avait craint de décourager ces sauveteurs héroïques qui, jour et nuit, se consacraient à cette ligne de secours qui ne pourrait jamais être terminée. Kansas Station était devenue un symbole pour tous les Panaméricains dont l'avenir immédiat serait déterminé par la réussite ou l'échec de cette entreprise.

— Il faut renoncer, dit Reiner un matin. Il faut indiquer, grâce à la télévision qui continue à être

reçue là-bas, comment on peut fabriquer des radeaux pour se diriger vers la côte la plus proche et de même les riverains peuvent en construire et aller chercher les rescapés.

— Vous allez provoquer une grande émotion dans toute la Compagnie, peut-être même des troubles.

— Il y a des milliers de gens à sauver, répondit l'adjoint à la synthèse scientifique. Et les nouvelles météorologiques ne sont guère favorables. Non seulement l'air chaud venu du nord continue à faire fondre les glaces du Middle West, mais on est certain qu'une autre source de chaleur et de lumière est en train d'apparaître dans le ciel. Elle irriguera, si j'ose dire, tout le centre nord, et cette fois ses effets se feront sentir jusqu'à la banquise du golfe du Mexique, les courants d'air chaud se ruant dans le couloir au fond duquel le Mississippi coulait et va couler à nouveau quand il aura fait sauter tous les obstacles.

Au seul nom de Mississippi Yeuse se hérissait, pâlisait et se sentait prise d'une rage d'impuissance. Ce géant des eaux allait bouleverser toute la Compagnie d'ici peu, séparer pour longtemps des régions, des populations, des familles. Mais le pire serait la disparition de toutes

les grandes exploitations agricoles, cultures et élevages qui fournissaient les trois cinquièmes de l'alimentation totale. Où aller chercher des ressources ? La viande et l'huile de phoques continuaient de parvenir en empruntant des itinéraires compliqués par la banquise atlantique, mais pour combien de temps encore ? Et puis les gens se lassaient de cette nourriture. Mais ils ne connaissaient pas encore la véritable faim, celle qui se substitue au plaisir de manger et lance les hommes sur n'importe quelle matière comestible.

— Les rapports sont tous pessimistes, même ceux de la Traction sur l'évacuation vers le sud. Les réfugiés ont peur de traverser le lit supposé du Mississippi, désormais. Ils descendent brusquement dans n'importe quelle station qu'ils envahissent à deux ou trois mille, plutôt que de se risquer dans une région où le fleuve jaillit en geysers impressionnants. Nous avons fait sonder la glace en lisière de la banquise et, pour l'instant, elle résiste. Mais plus au large, il semblerait que des bouleversements se préparent. Si les réfugiés s'entassaient dans les Appalaches, ce que l'on appelait les Alleghany, nous aurons à faire face à une situation embarrassante, car les habitants de cette région, y compris ceux de la High Society, ces illuminés qui se sont réfugiés dans les montagnes

depuis des années en prévision du réchauffement, donc tous ces habitants ne voient pas d'un œil favorable arriver les intrus. Il y a eu des bagarres rangées et la Manu est trop peu représentée pour maintenir l'ordre. Il faut dire qu'il n'y a pas grand-chose à manger par là-bas, et encore moins de quoi s'abriter du froid qui reste quand même assez vif.

Chaque matin c'était la longue liste des mauvaises nouvelles. Il n'y avait jamais un élément positif dans les dépêches, les rapports, les commentaires, les prévisions.

— Essayez de faire construire des radeaux aux riverains. Je sais qu'ils ne savent même pas de quoi il s'agit mais tâchez de retrouver des spécialistes, des gens qui ont quelques connaissances et envoyez-les là-bas. Il faut qu'on sauve ces gens. C'est essentiel pour maintenir un certain calme.

Mais dans NYST, c'étaient souvent des manifestations. Les entreprises fermaient, les trains-usines, les trains-bureaux ne fonctionnaient plus et les travailleurs n'avaient plus de ressources. On avait instauré un système de rationnement par tickets qui ne donnait satisfaction à personne. Quand on avait voulu

réquisitionner les grands stocks de farine, de viande surgelée et de poissons, les trains-silos avaient en partie disparu. À l'époque où tout fonctionnait normalement, il y avait en permanence, dans les gares de marchandises, des centaines de trains-silos qui représentaient jusqu'à cinq cent mille tonnes de nourriture, et les agents de la Manu ne comptabilisaient qu'une cinquantaine de milliers de tonnes. Les grands patrons de ces trains-silos avaient pris la fuite avec leur capital en direction de la Patagonie où le marché noir commençait de sévir. Pour alimenter les stations d'urgence, les Aiguilleurs achetaient des quantités énormes de marchandises, ne regardaient pas au prix. Palaga avait décidé que le trésor de la caste serait largement dépensé pour venir en aide aux réfugiés arrivant du nord. Reiner restait méfiant, mettait Yeuse en garde. Ce revirement ne lui disait rien de bon, il se demandait si la caste ne préparait pas une sécession de la Patagonie. Il se souvenait de ce qu'on disait de ses relations nouvelles avec la Guilde des Harponneurs de l'Antarctique. Peut-être que Palaga avait des objectifs à long terme.

Yeuse aurait aimé avoir des nouvelles du commando abandonné justement de l'autre côté du passage de Drake, pour surveiller la Guilde et

l'empêcher de réaliser son fameux réseau de la reconquête. Il lui était désormais impossible de porter secours à ces soldats qui auraient bientôt le sentiment d'être abandonnés. Pour des raisons évidentes de sécurité, ils ne pouvaient pas user trop fréquemment de la radio et de plus les relais fonctionnaient mal. Les messages se perdaient entre Magellan Station et NYST, les employés débordés procédant d'abord à l'acheminement des messages urgents concernant directement la situation actuelle.

Pas de nouvelles à l'est, de la Transeuropéenne où la révolution l'avait emporté dans la plupart des Provinces, sauf du côté de la Sibérienne, mais le chaos était général. Les stations s'érigeaient en cités indépendantes, mais les relations économiques ne fonctionnaient plus et les nouveaux dirigeants ne pouvaient faire face à la famine qui s'accroissait.

Pas de nouvelles de Floa Sadon. Elle aurait pensé que son amie chercherait refuge chez elle, mais peut-être avait-elle trop attendu avant de décider de s'exiler. Elle avait peut-être cru venir à bout de cette rébellion, une de plus dans son esprit, mais cette fois les choses avaient mal tourné pour elle. On la disait morte, on affirmait que les insurgés l'avaient fusillée ou pendue, selon

les versions. Kurts avait-il réussi à la retrouver ? Sa locomotive géante pouvait-elle encore circuler, alors que la plupart des réseaux avaient été détruits, disait-on encore ?

— Il faudra songer à évacuer NYST, lui dit Reiner. Bientôt ce ne sera plus tenable ici.

CHAPITRE XIX

Il était dix heures du matin lorsque Floa Sadon sortit comme une furie de sa salle de bains. Gueule-Plate commença de courir comme une folle dans la cabine de Kurty, renversant tout sur son passage avant d'essayer de se glisser sous la couchette.

— C'est scandaleux. Rien ne marche dans cette saloperie de locomotive. Tu appelles ça un chef-d'œuvre de confort et de réussite technique ? Moi je dis que c'est de la merde.

Depuis le salon où elle lisait, Ann Suba soupira.

Quarante-huit heures venaient de s'écouler dans une atmosphère électrique. Depuis que l'ancienne présidente de la Transeuropéenne avait pénétré dans la Locomotive, la paix n'existait plus

dans le ventre de cette machine exceptionnelle. Il soufflait comme un vent de guerre. À chaque instant Floa Sadon se trouvait gênée, contrée, malmenée même dans ses intentions, dans ses gestes les plus anodins. Voulait-elle ouvrir sa penderie, la porte se bloquait. Prendre un verre, celui-ci explosait dans ses doigts, l'éclaboussant ; pas plus tard que la veille, c'était du vin rouge qui l'avait toute tachée.

— L'eau chaude refuse de couler ! hurlait-elle actuellement. Il n'y a donc pas moyen de prendre un bain ? Hier c'était l'eau froide, et la chaude qui coulait aurait pu servir à ébouillanter un homard.

Tranquillement Kurts abandonnait son clavier d'ordinateur pour écouter les doléances de cette femme qui venait de faire irruption dans la salle technique.

— Cette machine me hait.

— Je pense que c'est vrai, dit Kurts avec calme.

Floa en resta bouche bée.

— Elle ne te supporte pas.

— Comment oses-tu me le dire aussi cruellement ?

— Tu me le demandes... Mais je sais qu'elle te hait, elle me l'a avoué. Elle souhaite que tu t'en

ailles, mais comme je ne sais où te conduire pour que tu sois en sécurité, elle est bien forcée de t'accepter au prix de quelques inconvénients.

— Inconvénients, rugit Floa, inconvénients ? Je ne peux ni dormir, ni boire, ni manger, ni me baigner, ni aller aux toilettes sans qu'elle complique ces gestes pourtant bien ordinaires. Cette nuit le chauffage s'est coupé dans ma cabine et j'ai failli geler vivante, et les toilettes se sont mises à fonctionner alors que j'étais assise dessus.

Kurts eut le malheur de sourire et elle se jeta sur lui pour le griffer mais il réussit à lui saisir les poignets, les tordit et elle tomba à genoux. Sans la moindre gêne, elle poussa un gloussement ravi, frotta sa bouche contre son ventre et on put l'entendre dans une partie de la Locomotive énoncer, à voix très haute, ce qu'elle avait envie de lui faire si seulement il voulait bien libérer ses mains.

Ann Suba savait que c'était à son intention que l'ex-présidente se comportait ainsi. Déjà lorsque Kurts était venu les chercher là-bas, au kilomètre 85, elle s'était jetée sur lui comme si elle allait le violer à peine se trouvait-elle dans la cabine. Kurts, ennuyé, regardait Ann Suba en levant les yeux au ciel. Et depuis ça continuait,

mais Ann ne retenait qu'une chose de toute cette effervescence artificielle : Kurts dormait seul. Floa Sadon n'avait pas réussi à reprendre son emprise sur lui et au bout de vingt-quatre heures, furieuse, prête à tout, elle avait raconté l'épisode de ses amours avec le jeune Mujon, usant à dessein de termes obscènes pour décrire ce qui s'était passé entre eux. Kurts avait eu l'air de s'ennuyer profondément et au bout de quelques minutes s'était coiffé d'un casque pour écouter de la musique. Floa avait rejoint sa cabine où elle avait dû casser différentes choses.

— J'ai demandé à la Locomotive de montrer quelque indulgence, dit Kurts, et je te demande en échange d'être plus patiente.

— De l'indulgence ? Tu as demandé de l'indulgence à une machine obtuse, alors qu'il te suffit en appuyant sur un bouton de la mater, de la réduire à néant, de la transformer en un tas de ferraille ? Mais qu'est-ce qui te prend ? Comment deviens-tu avec cette saloperie de Locomotive ? C'est d'elle que tu es amoureux, c'est elle que tu sautes, c'est elle qui te suce ?

Elle se précipita vers le clavier :

— Je vais lui montrer moi ce qu'on en fait de sa soi-disant intelligence supérieure, je vais te la

mater, tiens !

Elle chercha la touche adéquate, celle qui pensait-elle pouvait mettre en sommeil toutes les fonctions matérielles de la Locomotive.

— Tiens, prends ça dans le cul espèce de...

Elle enfonça son index avec un rictus de plaisir avant de hurler de douleur. Une secousse électrique l'avait tétanisée durant quelques secondes. Elle regarda le clavier, puis Kurts avec horreur, tourna les talons et s'enfuit à travers la coursive. Ann Suba la vit passer, robe de chambre en dentelles flottant derrière elle comme un suaire, les cheveux fous, trop longs pour une femme de son âge. Elle ressemblait à une sorcière et d'un coup la jalousie qui la tenait depuis des semaines céda la place à un sentiment de compassion.

Kurty arriva en catimini dans le salon, suivi d'une Gueule-Plate qui tremblait de tout son corps. Ses seins de femme étaient hérissés de chair de poule.

— Tu crois qu'elle va rester encore longtemps ? Il ne l'a même pas embrassée depuis que vous êtes revenues, et tu sais, la nuit, il s'enferme à double tour dans sa cabine. Je le sais, j'ai voulu le rejoindre l'autre nuit et je n'ai pas pu

entrer. Il s'est levé, a demandé qui c'était avant d'ouvrir.

Gueule-Plate regardait avec inquiétude du côté de la porte restée entrouverte. Floa Sadon lui avait déjà envoyé quelques coups de pied sournois dans les fesses. Floa s'imaginait que Kurts était sexuellement attiré par la chèvre-garou qui présentait certaines apparences féminines précises, sans comprendre qu'elle était avant tout la compagne de Kurty, son ancienne nourrice qui bénéficiait à ce titre de la charité de Kurts.

— Tu vas pas nous abandonner, dis ?

Ann Suba avait annoncé la veille que dès que l'hydravion destiné au Kid serait prêt, elle s'envolerait pour essayer de rejoindre l'île du Titan. Kurts avait paru ennuyé de sa décision mais Kurty surtout en était malheureux.

— Je ne peux pas rester indéfiniment, tu comprends ? J'ai promis de ramener cet hydravion et je dois tenir parole.

— On était bien là-bas dans l'Antarctique, tu te souviens ? Il n'y avait pas cette méchante femme pour nous embêter.

Kurts se trouvait dans une situation délicate, non seulement à cause de Floa Sadon dont il ne savait que faire, mais aussi vis-à-vis de sa

Locomotive qui ne pouvait plus rouler librement, trop de réseaux ayant été détruits volontairement ou non. La Machine ne pouvait à elle seule remplacer des centaines de kilomètres de rails. Il allait devoir prendre une décision capitale pour l'avenir, et c'était peut-être la raison qui poussait la Locomotive à se montrer aussi agressive envers l'ancienne présidente de la Transeuropéenne.

CHAPITRE XX

Toujours suspendu au-dessus du lac Winnipeg, l'*Asia* se balançait au gré des ascendances. On essayait de le maintenir à la même altitude en ouvrant les soupapes ou en relançant les filtres à hélium, le temps que l'enveloppe soit recousue, ce qui était la partie la plus délicate des réparations entreprises. Désormais, Liensun n'avait plus aucun doute : l'éclatement des trois ballonnets était dû à un sabotage. On avait insufflé dans chacun des trois une substance qui devait s'enflammer à une certaine altitude. Des chimistes pourraient l'analyser plus tard, car on en avait recueilli non seulement dans les ballonnets saccagés, mais aussi dans quatre autres restés intacts mais qui auraient pu également exploser.

Liensun n'avait pas trop le temps de réfléchir à tout ça, mais Charlster le faisait à sa place. Les assistantes paraissaient inquiètes, se demandant quel avenir leur était réservé dans un Consortium où de tels procédés criminels étaient utilisés pour abattre un concurrent économique. Jusque-là elles avaient cru que dans China Voksal la vie était un peu moins violente qu'ailleurs. Bien sûr, la station restait le rendez-vous de tous les grands malfaiteurs de la terre, mais depuis que les bonzes avaient en quelque sorte pris le pouvoir à travers leur société, les délits et les crimes devenaient plus rares. Et voilà qu'elles avaient la preuve indéniable que le Consortium ne lésinait pas sur les moyens, qu'il avait froidement sacrifié une jeune génération de physiciennes pour parvenir à des fins assez sordides, comme l'accaparement du commerce dans le Pacifique.

— C'est ça qui met Tharbin dans tous ses états, répétait Charlster, sans parler de votre futur terminal sur pilotis. Ce contrat qui lie la Panaméricaine avec le Kid, donc avec votre Omnium du Pacifique le rend fou. Avec le réchauffement, les Panaméricains, après une longue période de désarroi, se ressaisiront et se tourneront vers le Pacifique, seule chance pour eux de reconstituer une société harmonieuse.

Au bout de trois jours, l'*Asia* put reprendre son vol à petite vitesse. Les moteurs n'avaient pas souffert de l'accident mais Liensun préférait agir avec prudence. C'est alors que leur parvinrent des informations sur ce qui se passait dans la ville de Kansas Station, en plein centre de la Panaméricaine Nord.

— Nous passerons juste au-dessus cette nuit, lui dit son second. Nous ne faisons que du cent à l'heure et il nous faudra dix heures.

— Nous ne pouvons pas grand-chose pour ces malheureux, commença de dire Liensun, mais dans le fond de lui-même il ne pouvait accepter de rester indifférent.

Et comme toujours, sa pensée fonctionnait sur deux plans, l'un sentimental, l'autre plus cynique, du moins plus réaliste. Il se disait que si l'*Asia* réalisait un sauvetage spectaculaire, la cause des dirigeables serait à jamais entendue par des millions de gens qui assisteraient en direct à cette opération. Il s'était renseigné. La télévision de Kansas Station continuait d'envoyer des images émouvantes dans toutes les directions pour que l'opinion publique impose au gouvernement de tout faire pour sauver les quelques milliers de personnes en attente. Le réseau de voie ferrée

qu'on avait entrepris de construire à travers l'énorme étendue d'eau ne pourrait jamais arriver à temps, ni même être réalisé, mais le dirigeable pouvait aisément embarquer plusieurs centaines de personnes à chaque rotation. Quatre cents, à condition qu'elles acceptent de passer une heure dans les soutes inconfortables, impossibles à chauffer.

Il réunit non seulement l'équipage, mais aussi le professeur Charlster et ses jeunes assistantes pour leur exposer sa décision. Elle ne surprit personne, mais souleva quelques contestations de la part de l'équipage au sujet des manœuvres à accomplir :

— Il nous faudra un espace libre assez important pour que ces gens-là ne soient pas treuillés. À raison de quatre minutes par personne treuillée, il nous faudrait six heures environ pour en embarquer une centaine. C'est à exclure.

— Et d'après ce qu'on a compris, dit un quartier-maître, la place est plutôt rare. Ils sont là-bas comme des harengs dans un baril de saumure. Il paraît qu'ils doivent s'allonger à tour de rôle et qu'il y en a partout sur les toits des wagons et sous les wagons eux-mêmes.

— Nous verrons, une fois au-dessus de la

station. Nous ne pouvons pas y être avant la nuit, aussi allons-nous continuer à la même vitesse moyenne qui nous permettra d'économiser le fuel-phoque. J'espère que dans le coin nous trouverons un endroit pour nous ravitailler, et avant de commencer le sauvetage j'exigerai que l'on m'indique le point de ravitaillement le plus proche. Je me doute que dans ce Middle West presque totalement inondé, il nous faudra aller assez loin pour faire le plein, mais nous le placerons entre deux navettes.

Lorsque l'immense dirigeable apparut au-dessus de la station isolée au milieu de la nappe d'eau, les réfugiés éprouvèrent un étrange sentiment. Bien peu furent terrorisés et les autres furent certains qu'on leur envoyait ce mystérieux appareil pour les sauver. La télévision braquait ses caméras sur lui et, malgré les hésitations de Reiner et de Lady Yeuse, les images commencèrent d'être diffusées un peu partout. Même dans les camps de réfugiés pourtant précaires et peu confortables, on se passionna pour cet étonnant coup de théâtre. Des histoires ahurissantes commencèrent à circuler, jusqu'à ce qu'un commentateur télé explique simplement ce qui était en train de se passer, indique l'origine du dirigeable, affirme qu'il existait désormais des Compagnies

puissantes qui utilisaient ce moyen de transports dans d'autres régions où, depuis longtemps, la glace avait disparu et où les rails ne pouvaient plus assumer leur mission ancestrale.

Liensun, après une minutieuse observation, décida qu'ils descendraient le plus bas possible au-dessus de l'eau et qu'il suffirait de construire une passerelle d'une centaine de mètres.

— Cela nous demandera vingt-quatre heures mais les gens embarqueront directement dans les soutes, et en quelques heures nous pourrons transporter dans les quatre cents personnes. Il nous faut connaître l'endroit où nous les déposerons. Je vais exiger qu'ils soient reçus dans les meilleures conditions possibles, car le voyage ne sera pas des plus confortables. Les premiers qui embarqueront seront les derniers à descendre, et ils risquent de passer six heures dans les soutes sans eau, sans nourriture, et je m'excuse de préciser, sans toilettes. Nous ne pouvons rien prévoir pour améliorer ceci. Mais ils seront sauvés.

— Il faut qu'ils soient informés sans restrictions, dit une des assistantes de Charlster, qu'ils n'attendent pas de cet appareil le miracle. Le miracle est déjà accompli puisque vous avez décidé de leur porter secours.

— Pour la construction de la passerelle, j'ai une idée, dit un spécialiste de l'enveloppe. On va utiliser les ballonnets qu'on a retirés en les réparant. Ils serviront de support à cette sorte de pont. J'ai remarqué qu'il y avait des matériaux utilisables dans le recoin de la station où ils se sont réfugiés.

— Nous allons nous mettre tout de suite au travail, dit Liensun. D'abord il faut que nos ancres soient solidement fixées avant d'opérer la descente, et ensuite nous doublerons les amarres.

CHAPITRE XXI

Farnelle, qui n'avait pas entrepris de voyage vers l'île aux Phoques, ravitaillait l'atoll du professeur Lerys en matériel, en vivres et en personnel. C'est là qu'elle rencontra Jdrien qui rentrait de l'Antarctique, et Gdami, dès qu'il apprit que le Messie des Roux se trouvait à terre, plongea du cargo pour rejoindre au plus vite la plage de corail. Farnelle ne débarqua que plus tard, juste pour entendre le récit de Jdrien à propos de la barge en glace des Harponneurs.

— Le Kid voulait que ton demi-frère Liensun aille la bombarder quand elle sera terminée, mais Liensun a refusé. Il dit que le nouveau pays ne doit pas inaugurer sa création par un acte de guerre. Es-tu de cet avis ?

— En quelque sorte oui. Bien que j'aie déjà

engagé les hostilités avec la Guilde. J'ai participé au sabotage de leur bateau-baleine, de la porte en glace qui ferme le piège pour cétacés. Dans l'est de la mer de Davis, pour que mes amis les Roux puissent chasser les phoques sans être capturés par la Guilde et réduits en esclavage, je n'ai pas hésité à faire sauter un poste de miliciens. Il y a eu des morts, mais depuis les miens peuvent venir chasser sans risques. Mais il faut savoir s'arrêter, et si nous réussissons à produire du plancton en grosses quantités, et surtout à relancer la chaîne de vie du krill, nous attirerons les baleines ailleurs et la barge ne servira plus à rien.

— Oui, mais dans combien d'années ? demanda Farnelle, ironique.

Lerys soupira :

— Mes travaux progressent, mais évidemment il faudra être patient. Déjà nous obtenons de bons résultats et bientôt nous allons ensemençer la mer en dehors du lagon pour nourrir les poissons qui attireront les phoques.

— Je dois aller dans le sud de l'Australasienne, expliqua Farnelle, à la recherche d'une île où les moutons sont en grand nombre grâce à l'apport d'algues nourrissantes. C'est Liensun qui nous a signalé cet endroit et le Kid

pense que je serai plus utile avec mon *Princess*, si je ramène des milliers de tonnes de viande de mouton et des peaux, que de perdre des semaines à traverser le Pacifique pour ramener à peine le vingtième de fuel-phoque que l'*Iceberg-Ship* transporte en un seul voyage. Je ne regrette pas de changer d'itinéraire, mais j'aurais aimé savoir comment Yeuse s'en sortait. La Panaméricaine est très touchée par le réchauffement.

Jdrien apprit le drame qui bouleversait la célèbre Compagnie, jadis la première du monde, et pensait à Yeuse. Cette femme s'était occupée de lui alors qu'il n'était qu'un bébé, l'avait protégé, élevé, et il n'avait jamais oublié sa douceur, sa tendresse. Plus tard il était tombé jaloux de son père Lien Rag quand ce dernier faisait l'amour à Yeuse, et grâce à ses dons exceptionnels il s'immisçait entre eux, imposait son visage d'enfant à Yeuse. Gênée, elle se troublait. Plus tard, lorsqu'ils recherchaient le corps de Lien Rag dans les trains-cimetières, ils avaient fini par faire l'amour, et encore quelquefois, mais il y avait longtemps qu'il ne l'avait pas rencontrée. Un jour il demanderait à Liensun de l'emmener à l'île aux Phoques où peut-être elle serait forcée de se réfugier quand NYST ne serait plus vivable.

— Tu vas devoir passer entre le Capricorne et

la côte nord de l'Antarctique, dit-il à Farnelle. Tu sais que là-bas les tempêtes peuvent se suivre pendant des jours et des jours et mettre ton navire en difficulté. Imagine que tu sois obligée de trouver refuge sur la côte de l'Antarctique et que la Guilde s'empare de ton cargo ? Ils détiendraient enfin un moyen excellent pour envahir l'Australasienne, la Panaméricaine ou l'Africana.

— J'y ai songé, les risques sont certains car la banquise qui prolonge le sud de l'ancienne Australie est encore résistante et oblige à faire un important crochet vers les cinquantièmes rugissants. La Tasmanian Company occupait avant le dégel cette banquise-là. Quand nous avons gréé le *Princess* en voilier avec ton père, Yeuse, Ann Suba et quelques autres, nous avons dû naviguer des jours et des nuits dans des brumes épaisses au milieu d'icebergs gigantesques, d'îles monumentales qui parfois nous dominaient de quatre à cinq cents mètres. Nous nous sentions vraiment peu de chose mais nous nous en sommes tirés. J'espère que la chance sera avec moi cette fois. Nous ramènerons cette viande, cette laine de mouton et aussi quelques spécimens vivants que le Kid veut essayer d'acclimater sur une île proche de Titan, justement recouverte d'algues.

La viande irait dans les nouveaux entrepôts

frigorifiques qu'on construirait dans le nouveau pays. Là-bas les travaux continuaient malgré l'absence de Liensun envoyé en mission par Tharbin. Farnelle n'aimait pas qu'il ait accepté cette expédition. Certes elle allait rapporter de l'argent sous forme de biens d'équipement, mais pourquoi éloigner Liensun alors que le nouveau pays prenait son essor ? Elle y voyait une manœuvre de Tharbin. En échange, il avait prêté son *Avenir Radieux*, heureusement commandé par Illong, car l'équipage se montrait assez difficile, n'acceptant que sous la contrainte de participer à des travaux de grutage. Le Kid devait se rendre là-bas à bord de sa vedette *Titan II*, la plus performante, pour surveiller le chantier en l'absence de Liensun. Le *Rewa* était à nouveau en route pour la mer d'Okhotsk et le pays de Djoug. Au bout de ce troisième voyage la surface totale des plates-formes lacustres atteindrait les vingt mille mètres carrés. Déjà on avait dû empiler les troncs d'arbres sur la banquise grâce au dirigeable. D'autres équipes avaient été fournies par le Kid et elles travaillaient d'arrache-pied.

Le *Princess* quitta donc l'atoll pour prendre la route du sud-ouest. C'était vrai qu'il devrait descendre très bas vers l'Antarctique pour trouver un passage. La banquise tasmanienne s'appuyait

encore à l'est sur l'inlandsis néo-zélandais et n'était pas prête à céder la place à l'océan, d'autant plus qu'à cette latitude le froid était encore présent.

Dès qu'ils furent dans les cinquantièmes, elle prit les quarts de nuit pour parer à toute éventualité. Il existait, d'après Liensun, des postes de miliciens de la Guilde pour surveiller la mer, mais surtout pour essayer de capturer des Roux. Mais ils pouvaient signaler la présence du navire, le seul qui circulât dans cette région depuis des siècles.

La tempête se leva très vite un soir, alors que le baromètre s'affolait. Le vent commença de souffler à cent kilomètres à l'heure mais risquait de fraîchir encore. On avait vu, du temps où la banquise régnait partout, des rafales de plus de quatre cents kilomètres heure. Le radar signalait la banquise tasmanienne à moins de vingt kilomètres et il suffisait d'un iceberg pour les envoyer par le fond. Elle décida de se mettre vent debout pour le reste de la nuit. La dépense de fuel-phoque serait excessive, mais on lui avait affirmé qu'elle trouverait des colonies de ces animaux sur la banquise du Capricorne. De toute façon il n'y avait pas grand-chose d'autre à faire. Mais quand le vent forçit encore et menaça de dépasser les deux

cents kilomètres, elle regretta sa décision. Il fallait abattre pour avoir le vent arrière, et c'était une manœuvre excessivement délicate dans une pareille furie des éléments.

— On va essayer de gagner vers le sud pour trouver une zone de calme où nous pourrons faire demi-tour.

Au sud c'était l'Antarctique.

CHAPITRE XXII

À bord de l'*Asia*, tout le monde avait redouté la ruée, la bousculade monstre qui risquerait d'envoyer les plus faibles à l'eau, mais les rescapés se montrèrent d'une discipline exemplaire, et lorsque la passerelle leur fut ouverte, ils embarquèrent avec dignité. Les premiers savaient qu'ils seraient coincés au fond d'une soute pendant des heures, et que dans le cas d'un accident ils risquaient d'y laisser la vie. On le leur avait dit et annoncé par haut-parleur, et les premiers à se présenter furent les jeunes gens d'une école polytechnique, garçons et filles qui allèrent se ranger debout dans le fond. Ils en avaient au moins pour quatre à cinq heures avant d'être libérés.

L'embarquement dura près d'une heure sans

le moindre incident grave et, lorsque le décompte fut effectué, cinq cent trente-quatre personnes se trouvaient à bord, ce qui représentait un poids total de vingt-cinq tonnes environ. On aurait pu embarquer la totalité à condition de les entasser les uns au-dessus des autres. Les compteurs de poids étaient nécessaires à bord d'un tel appareil, car tout dépassement pouvait mettre son existence en péril, mais on était loin du tonnage total autorisé.

On attendait les réfugiés dans une station ferroviaire importante, à une centaine de kilomètres, Indian Station. Des trains étaient prévus et depuis le ciel Liensun aperçut les roulantes de cuisine. Les malheureux allaient pouvoir manger après des jours de famine.

L'atterrissage fut beaucoup plus compliqué et demanda une bonne heure avant que les gens au sol comprennent ce qu'on attendait d'eux avec les aussières. Un marin dut se faire treuiller pour le leur expliquer, et des dizaines de volontaires s'accrochèrent aux cordages pour amener l'*Asia* au sol. Tous voulaient approcher, toucher l'appareil et ils se moquaient bien des rescapés, ne les auraient pas laissés sortir si la *Manu* n'était intervenue, assez brutalement d'ailleurs. Liensun avait choisi ce système d'atterrissage pour sa rapidité, mais ce

n'était pas concluant. Il n'était pas certain que les curieux, qui s'étaient pendus aux aussières pour amener le dirigeable au sol, soient encore présents la prochaine fois, maintenant qu'ils avaient assouvi leur curiosité au sujet de l'aéronef. Aussi Liensun alla réclamer des treuils au chef de station. Au moins quatre, dit-il.

Ils repartirent pour Kansas Station. Ils avaient décidé de poursuivre l'évacuation même la nuit, de crainte que le vent ne se lève et ne compromette l'opération. Il y eut six navettes qui demandèrent près de soixante heures de travail intense. Il avait fallu rétablir les quarts pour que l'équipage puisse se reposer, mais les assistantes du professeur Charlster fournirent un effort exceptionnel. Et les gens apprirent à aider à la manœuvre pour que le dirigeable se pose le plus rapidement possible. La télévision locale embarqua la dernière avec ses cadresurs, ses équipes, son matériel, et le reportage se poursuivit à l'intérieur de la passerelle, dans les soutes. Justement dans celles-ci le voyage ne se passait pas toujours très bien. Bien des gens étaient malades, vomissaient et on ne pouvait pas grand-chose pour leur porter secours. Il y eut quelques évanouissements. On évacua les personnes en question, mais quelques-unes en profitèrent pour

jouer la comédie. On ne leur adressa aucun reproche. Un pochard croyait que l'on donnait un peu d'alcool pour remonter le moral, fut déçu qu'on lui injecte un antiémétique dans les fesses.

Il fallait ensuite nettoyer au jet et les filles de Charlster s'étaient toutes proposées pour cette corvée. Quand les soixante heures furent écoulées, le vent se leva. Liensun avait espéré accorder à l'équipage et aux jeunes filles quarante-huit heures de détente, mais ils durent reprendre l'air et fuir devant la tempête qui s'annonçait.

Yeuse lui avait passé un message l'invitant à venir à NYST pour recevoir ses remerciements, et chacun se faisait une fête de cette invitation même dans les circonstances désastreuses actuelles. NYST restait la station la plus célèbre de l'univers. À cause de la Commission d'application des fameux Accords d'abord, la CANYST, mais surtout parce qu'elle était la capitale de la plus prestigieuse des Compagnies ferroviaires. Sa légende la parait de luxe et de bonheur constant, mais pour l'instant le pays qu'ils survolaient faisait peine à voir car les lacs du nord débordaient vers le sud et l'eau ravageait tout sur son passage. On apercevait des trains bloqués par l'inondation, avec des gens sur les wagons. On apercevait des coulées de boue dans les montagnes de faible

altitude.

À New York Station, on leur avait préparé un grand espace et on y avait même amené des treuils sur wagons pour faciliter la descente du gros appareil. Les habitants de cette station, pourtant écrasés par la terreur, la disette, l'incertitude de l'avenir, étaient sur les quais, la tête en l'air, et admiraient l'immense aéronef qui évoluait lentement au-dessus des verrières anciennes et des dômes ultra-modernes. La station était composée d'une mosaïque de quartiers aux wagons hétéroclites le plus souvent, excepté vers le centre où les quais étaient plus larges, les trains-résidences plus importants. Mais il n'y avait pas de trains-palais somptueux comme dans l'Australasienne ou la Transeuropéenne. Les Panaméricains avaient surtout cherché à habiter des compartiments confortables et spacieux, mais désormais ces habitations parfaites étaient abandonnées par les plus aisés, ceux qui avaient déjà fui vers le sud, vers la Patagonie qui devenait l'Eldorado.

L'Asia descendait lentement dans une atmosphère paisible. Il restait beaucoup de glace autour de la métropole, mais celle-ci était comme lépreuse, comme si un mal souterrain la rongait, et la température extérieure, bien qu'en dessous

de zéro, paraissait lourde. On se taisait à bord de l'*Asia*. On était ému, déçu, inquiet aussi, car un atterrissage était toujours dangereux. Les aussières lestées descendirent et, sans s'embrouiller, les gens des treuils commencèrent de les enrouler. L'*Asia* perdait son hélium qui sifflait à écorcher les oreilles, si bien qu'effrayés, les spectateurs formant un énorme cercle autour du terrain se demandaient si cet engin diabolique n'allait pas exploser, les couchant tous morts sur la glace. Contrairement aux Australasiens qui commençaient d'avoir une certaine habitude des dirigeables, il n'y avait pas un seul habitant de NYST qui ait eu l'occasion d'en contempler un dans le ciel. Ils étaient sidérés. Les films télé sur le sauvetage des rescapés de Kansas Station leur avaient paru une sorte de fiction mais l'*Asia* était là, splendide dans sa coque argentée avec sa passerelle aux vitres obliques, ses possibilités qui avaient été largement diffusées par la radio, la presse et les images. On voyait les hélices qui, débrayées, continuaient de tourner. On apercevait des silhouettes à travers les vitres, et on se demandait quelles têtes pouvaient bien avoir les habitants de cette étrange chose.

Yeuse arriva dans sa draisine personnelle, très simplement revêtue d'une combinaison, sans

une escorte trop nombreuse pour ne pas irriter les spectateurs. Reiner l'accompagnait et ne cachait pas sa propre admiration.

— Nous aurions dû y songer aussi quand il était temps. Nous aurions pu en fabriquer toute une flotte qui nous serait bien utile en cette période.

Lorsque Liensun sauta de la passerelle, elle crut que c'était Lien Rag qui marchait vers elle.

CHAPITRE XXIII

Toute la cabine était occupée par des réservoirs souples reliés entre eux et pouvant alimenter les moteurs. Ils contenaient une excellente huile minérale, du véritable fuel de pétrole que Kurts entreposait dans de grandes citernes. Néanmoins il avait aménagé une petite cabine confortable où elle pourrait se reposer, faire sa toilette, et une cuisine pour ses repas. Il avait prévu deux mois de vivres, malgré les protestations d'Ann, lui affirmant qu'elle pouvait se trouver immobilisée par une panne. Dans la soute arrière, toutes les pièces détachées disponibles avaient été soigneusement rangées. Il avait prévu des vérins plus puissants mais plus faciles à manier au cas où elle devrait changer un ski. Pour les flotteurs, elle pourrait remplacer celui qui serait éventuellement abîmé par un boudin

gonflable en matière synthétique.

— N'oubliez pas que la coque est prévue pour un amerrissage sans flotteurs, en cas de besoin. Vous aurez l'impression de vous enfoncer dans l'eau, mais l'hydravion restera à la surface. Son indice de flottabilité est particulièrement important et vous ne courrez aucun risque dans ce cas. Évitez cependant de vous poser dans des creux dépassant les trois mètres, car au moment de l'amerrissage vous seriez engloutie sous des tonnes d'eau, ce qui serait catastrophique. Avec les réserves dont vous disposez, vous pourrez aisément atteindre l'un des postes de chasse aux phoques dont je vais vous donner les positions, au centre de la banquise atlantique. Le seul problème, c'est que vous soyez une femme, aussi je vous conseille d'être toujours armée quand vous négocierez l'achat de l'huile.

— Ces chasseurs sont en général assez frustes. L'hydravion va leur apparaître comme une chose dangereuse, non ?

— C'est possible, mais vous serez obligée de vous approvisionner auprès d'eux. Ils vous demanderont plutôt de l'alcool en paiement que de l'argent, vous en avez quelques caisses, et des aliments assez rares, vous en avez aussi. Je suis

désolé que vous vous obstiniez à partir et je ne suis pas le seul. Kurty est vraiment malheureux. Je ne peux pas quitter la Transeuropéenne pour l'instant et pas seulement à cause d'elle, mais pour la Locomotive qui se trouve immobilisée ici. Si je repartais avec l'autre hydravion, elle partirait aussi sur ma piste et finirait par se trouver bloquée. Elle peut résister longtemps à toutes les attaques, mais je ne veux pas l'exposer à ce genre de situation dangereuse. Elle pourrait aussi s'écraser en traversant un viaduc de glace fragilisé par le manque d'entretien. Nous avons bien failli ne pas nous dégager de ce fameux tunnel au sud de Norv Station. Certains viaducs sont à plus de cent mètres de hauteur, et une telle chute serait fatale.

— Je comprends très bien, mais qu'allez-vous faire de Floa ?

— Je ne sais pas. Elle frôle parfois la crise de démence. Atteinte de boulimie, elle boit aussi beaucoup et la Locomotive ne peut plus la supporter. Malgré mes adjurations, elle n'arrête pas de la harceler par de petites agaceries, et Floa, de son côté, ne fait rien pour arranger les choses. Je suis très embarrassé.

Elle était certaine que jamais cet homme ne s'était livré comme ce jour-là. Il n'aimait plus Floa

Sadon mais il se sentait lié par le devoir de solidarité. Elle savait que là-haut, dans le fabuleux satellite mi-animal, mi-artificiel, il avait aimé une femme, la mère de Kurty, et qu'elle était morte. Elle regrettait qu'il n'y ait pas eu entre eux plus d'intimité, mais c'était ainsi, et elle emportait néanmoins un souvenir plein de tendresse des semaines passées ensemble.

— Faites attention en Panaméricaine où les choses vont très mal. Un vieux fleuve d'autrefois, déjà très long et très important, est entré en éruption.

— En éruption ? Mais ce n'est pas un volcan !

— Je ne confonds pas. Mais les eaux sous-glaciaires ne pouvant se compresser font exploser la glace qui recouvre l'ancien lit et forment de véritables volcans liquides. Des geysers monstrueux montent très haut et projettent non seulement de l'eau, de la boue, des blocs de glace, mais aussi des vestiges d'autrefois, y compris d'anciennes voitures que l'on appelait automobiles, des cadavres d'animaux mais aussi d'hommes, des troncs d'arbres fossilisés. Un de ces geysers a complètement anéanti une station construite exactement sur le lit. La glace avait été rendue moins épaisse par la chaleur dégagée par

cette cité et ses activités normales. Et il y a deux semaines, dans un vacarme effroyable, la station de trois mille âmes a été projetée à plus de cent mètres de haut par une colonne énorme, d'un diamètre jamais vu. On parle de près de cent mètres, mais il faut tenir compte de l'émotion qui fait toujours exagérer les estimations. Ne vous engagez pas au-dessus du golfe du Mexique, car le delta du fleuve y débouchait et, actuellement, on perçoit un bouillonnement sous la banquise.

— Je m'en souviendrai, dit-elle.

— La difficulté la plus préoccupante sera donc ce ravitaillement en pleine banquise atlantique, mais si vous réussissez à refaire tous les pleins, vous atteindrez sans mal l'île aux Phoques où vous pourrez vous reposer et vous ravitailler. Il vous suffira d'attendre que le cargo *Princess*, ou le fameux *Iceberg-Ship* s'il peut naviguer, se trouve au centre Pacifique pour avoir une autre étape pour le fuel.

— Ne vous inquiétez pas, je me suis sortie de situations aussi difficiles, autrefois. Et puis la vie ne m'a pas habituée à vivre tranquille. J'ai toujours dû me bagarrer plus ou moins.

Quand elle alla dire au revoir à Floa Sadon, celle-ci ne cacha pas sa satisfaction de la voir enfin

quitter la Machine :

— Je vous souhaite un bon voyage, mais je préfère vous savoir loin. La Locomotive vous supporte mal. Je croyais que c'était moi qu'elle haïssait, mais en fait il s'agissait de vous. Elle me l'a confié lorsque je l'ai franchement consultée.

— Bien sûr, fit Ann Suba, sans chercher à répondre que pendant des semaines elle avait vécu en harmonie avec la Machine.

— Ça l'arrange, dit Kurts. Elle ne supporte pas d'être rejetée par la Locomotive qui fait étroitement partie de ma vie. C'est comme une mère, une sœur pour moi, et Floa Sadon a l'impression que c'est toute ma famille qui ne veut pas d'elle. Je reconnais que c'est très difficile à supporter pour elle. Je ne peux pourtant pas la faire vivre dans les locaux assez sommaires du hangar, mais peut-être que j'y serai contraint si je ne trouve aucune solution satisfaisante. Il est possible que je puisse trouver un itinéraire pour atteindre Moscova Voksal, la capitale sibérienne, mais le maréchal Sofi est-il encore à la tête de la Convention du Moratoire ? Et si oui, acceptera-t-il de la recevoir ?

Les adieux avec Kurty furent impossibles car le garçon s'enferma dans sa cabine, et rien ne put

l'en faire sortir. Enfermée avec lui, la chèvre-garou ululait véritablement une mélodie à la tristesse effrayante.

— C'est la première fois qu'une chèvre se transforme en chouette, plaisanta Kurts.

Il resta sur le siège du copilote, le temps qu'elle sorte l'hydravion du hangar et se présente sur la piste assez courte, car l'appareil ne nécessitait pas beaucoup de terrain. Surtout quand il pouvait glisser sur les skis. Kurts se leva, se pencha sur elle et l'embrassa doucement sur la bouche.

— Gardez-vous, Ann, gardez-vous précieusement, l'adjura-t-il.

Elle ne voyait plus la piste que déformée par ses larmes, mais elle lança quand même les turbopropulseurs et, en quelques secondes, elle était à plus de cent mètres de hauteur, amorça un large virage pour passer juste au-dessus de la fausse colline qui dissimulait le hangar. Kurts était resté, minuscule point noir, au centre de l'étendue glacée.

Lorsqu'elle eut pris de l'altitude, elle brancha le pilote automatique et se força à quitter son siège. Elle ne pouvait passer des heures et des heures rivée à son fauteuil, les yeux fixés sur les

cadrans, sans succomber très vite à la fatigue. À tout prix elle devait faire confiance à ce pilote automatique, aller et venir, se faire un petit café, un sandwich dans la cuisine, feuilleter une revue ancienne dont Kurts avait garni les rayons de son étroite cabine, revenir s'asseoir à son poste pour une heure. Tant que les perturbations météo ne l'y contraindraient pas, il lui fallait prendre son rôle avec une certaine distance.

Kurts avait calculé sa moyenne pour qu'elle puisse économiser l'huile au maximum.

« — Vous perdrez du temps donc du carburant en recherchant un poste de chasse isolé. Il faut prévoir un maximum de six heures de vol supplémentaire. À trois cents de moyenne, vous conservez une très belle marge, je vous assure, mais si les stations météo qui sont encore opérationnelles dans l'Atlantique annoncent du mauvais temps, vous pourrez vous dérouter ou accélérer sans souci. »

Lorsqu'elle franchit la côte du sud de l'ancienne France, certainement à hauteur de l'ancienne ville de Bordeaux, elle reprit les commandes. Les renseignements météo étaient bons, sauf pour le nord-ouest atlantique, mais ça ne la concernait pas. Là-haut il se passait quelque

chose de pas très net puisque tous les convois circulant entre les Compagnies étaient déroutés.

CHAPITRE XXIV

Lorsque le Kid débarqua de *Titan II*, la vedette qui l'avait amené jusqu'au nouveau pays, il comprit tout de suite que le chantier traversait une crise. Il ne s'affola pas, ayant une longue expérience de ces épisodes qui paralysaient parfois des semaines et des mois les entreprises les mieux organisées. Lorsqu'il avait dirigé les travaux de son Grand Viaduc, il s'était souvent déplacé pour résoudre des conflits, trouver des solutions devant quelques impossibilités techniques.

Il venait pour la deuxième fois dans le nouveau pays. Faute de trouver un nom plus approprié, chacun disait ainsi mais sans sous-entendre les majuscules qui auraient pu baptiser à jamais la Concession où s'édifiaient une cité et des

voies de communications lacustres.

Le dirigeable *Avenir Radieux* était dans le ciel, retenu par des ancrs chauffantes et des amarres, mais visiblement ne servait pas pour l'instant de grue géante. Et il fut surpris que le commandant Illong en personne vienne à sa rencontre.

— Bienvenue dans notre cité, dit-il en s'efforçant d'être joyeux, mais le cœur n'y était pas.

À bord d'un des glisseurs achetés en pays de Djoug, ils visitèrent l'ensemble des réalisations.

— Nous approchons des dix mille mètres carrés de surface. Il nous reste assez de pilotis et de planches pour aller jusqu'à douze mille, puis le *Rewa* sera de retour avec une nouvelle cargaison. De même l'*Asia*, enfin je l'espère.

— Vous n'avez pas l'air très serein, lui dit le Kid.

— Il y a de quoi. J'ai un équipage très rétif qui déteste les opérations de grutage, et je viens d'avoir en main un exemplaire du contrat signé par Liensun. D'ici une petite semaine, quatre jours, le dirigeable repartira pour China Voksal. Le contrat de prêt n'est que pour un mois, exactement le temps durant lequel Liensun devait

effectuer sa mission et son long périple. Il doit survoler l'Alaska, le Canada, grimper assez haut pour que l'équipe de Charlster puisse prendre des photographies et fasse ses observations et des mesures. L'*Asia* redescendra vers le sud en traversant la Panaméricaine nord, fera escale à l'île aux Phoques et puis reviendra à China Voksal.

— C'est tout à fait réalisable, non ? L'*Asia* est performant et peut effectuer au moins deux mille à trois mille kilomètres par jour sans forcer sa vitesse, d'autant plus qu'il est libre de tout fret important depuis qu'il a livré au pays de Djoug ses marchandises.

— Justement, il devrait être de retour. Et nous ne sommes pas équipés pour avoir de ses nouvelles par radio. Le Consortium l'est, lui par contre, grâce à des relais, à d'honorables correspondants qu'ils ont installés dans tous les points du monde, pour faciliter les échanges commerciaux bien sûr, mais aussi pour espionner les techniques des autres Compagnies et en faire profiter le Consortium. S'il est arrivé quelque chose à l'*Asia*, nous ne le saurons que très longtemps après. Et je vais devoir ramener ce dirigeable-ci à China Voksal sans avoir de moyen pour rejoindre mon poste ici.

— De quand datent les dernières nouvelles de Liensun ?

— Du pays de Djoug et de son survol du Canada, mais ensuite les émissions radio devenaient trop faibles pour que les relais les transmettent.

— Que craignez-vous ?

— Cette clause d'un mois, et la hâte de l'équipage à rentrer à China Voksal ne me plaisent pas. Pourquoi cette mission qui, dans le fond, ne sert à rien, du moins pas les intérêts de Tharbin et du Consortium ? Je crois que nous inquiétons les bonzes avec ce nouveau pays en construction, ces installations lacustres, ces activités enthousiastes qui nous animent tous, la constitution de l'Omnium, nos moyens, un dirigeable, deux cargos puissants, l'*Iceberg-Ship* pouvant transporter plus de cent mille tonnes de fuel-phoque. Les bonzes se sentent dépassés et redoutent notre concurrence. Les marins de l'*Avenir Radieux* commencent à murmurer entre eux, admirent beaucoup le travail. Ce sont les cadres, sous-officiers et officiers qui renâclent, parce que tous sont liés aux bonzes par des liens familiaux. Les marins eux viennent d'un peu partout. Ils n'arrêtent pas de vanter la construction des plates-formes lacustres,

l'emplacement du port. Vous savez, Liensun a un peu trop parlé des risques que représente cet ancien fleuve chinois, le Fleuve Bleu ou Yang Tsé Kiang, et il se trouve que quelques marins ont entendu leurs grands-parents dire qu'un jour le fleuve referait surface. Et justement le port des bonzes, Tung Kow, est malencontreusement construit sur son embouchure. Il se dit que là-bas la banquise se comporte bizarrement, que la nuit on entend comme des roulements sourds sous l'épaisseur de la glace pourtant importante.

— Tharbin aurait voulu éloigner Liensun ? Ce dernier comprendra très vite qu'il a été manipulé. C'est un malin et il ne se laissera pas faire.

— Je suis plus pessimiste. Je suis un ancien dans les dirigeables et je connais bien le Consortium et les Bonzes. Ma famille est liée avec ces gens-là, pas directement parente, mais liée par les mariages et aussi certaines traditions, mais j'ai appris très tôt à me méfier d'eux, et c'est pourquoi Liensun m'a fait confiance et m'a pris comme second, puis m'a confié le commandement de ce dirigeable prêté par le Consortium. Il savait qu'il le laissait dans de bonnes mains. Tharbin va essayer de liquider Liensun pour nous démoraliser.

— Vous y allez fort, dit le Kid. Allez rendre le

dirigeable à China Voksal et contactez Songe, l'amie de Liensun. Louez son *Indépendance* au prix fort. Vous le commanderez pour que les travaux reprennent.

— Songe est un peu fâchée car elle n'a pas voulu entrer tout de suite dans l'Omnium du Pacifique et le regrette amèrement. Si le prix de la location de son dirigeable était précisément cette entrée ? Que dois-je lui répondre ?

— Que la décision doit être prise à l'unanimité. Or Liensun est en Panaméricaine, Lien Rag dans le Pacifique et Farnelle à la recherche de cette île aux algues pour capturer des moutons.

— Elle est dans le sud ? N'est-ce pas risqué ?

— Si, mais elle faisait double emploi sur la ligne de l'île aux Phoques, alors nous avons décidé ensemble qu'elle effectuerait des voyages exceptionnels et variés. Vous la connaissez, elle déteste la routine, et faire la navette entre deux points ne lui convenait pas vraiment. Elle rapportera de la viande de mouton pour alimenter ce chantier, de la laine et aussi des animaux vivants pour essayer de les acclimater dans une île que je connais.

Illong parut réconforté par son dialogue avec

le Kid. Ce dernier ajouta qu'il devait laisser entendre à Songe qu'elle jouirait d'un préjugé favorable pour sa future admission à l'Omnium, si elle prêtait son dirigeable.

— Demandez-le-lui pour quinze jours seulement pour ne pas la dépouiller de son outil de travail. Je sais qu'elle en a commandé un autre, mais qu'elle a du mal à payer les mensualités d'avance. Le fuel-phoque devient rare en Australasienne, alors que l'Omnium dispose de quantités énormes. Nous allons tout faire pour que la prochaine livraison s'effectue ici. Nous stockerons la totalité comme nous pourrons.

— Mais pour la commercialiser ?

— Nous pourrons utiliser le *Rewa* ou le *Princess* pour des livraisons moyennes dans le port de Tung Kow. Sinon un dirigeable peut être utilisé pour soulever les wagons-citernes. Il y a un réseau intact qui passe à moins de trois cents kilomètres d'ici. Un dirigeable peut faire dix navettes par jour avec un wagon chaque fois, soit cinq cents tonnes. Pas de manipulations et le wagon sera directement posé sur les rails.

L'*Avenir Radieux* leva ses ancres, rentra ses amarres et s'éloigna vers le nord-ouest. Les équipes venues de Djoug restèrent indifférentes,

car depuis longtemps elles avaient l'habitude de travailler selon des moyens beaucoup plus primitifs, plus lents bien sûr, mais tout aussi valables. Le dirigeable avait évité le gros travail du grutage et de la mise en place. Il avait permis d'économiser du temps, mais en attendant le retour du *Rewa*, le travail se poursuivait, et le Kid était heureux de se retrouver parmi ces travailleurs consciencieux. Ceux-ci pouvaient vivre sans combinaison isotherme dans les moins dix degrés qui régnaient en pleine journée. La nuit, le thermomètre descendait jusqu'à moins vingt-cinq parfois. Très peu parmi le personnel venant de China Voksal croyaient que la banquise allait disparaître, mais les Djougiens savaient, eux, à quoi s'en tenir, comme les techniciens venus de l'île du Titan.

Le Kid occupait une chambre dans l'une des constructions en bois qui ressemblaient vraiment à des maisons d'autrefois avec leur toit à double pente, des étages, de quoi faire hurler les inspecteurs de la CANYST. Mais où étaient-ils, désormais, alors qu'on annonçait que NYST serait peut-être évacuée sous peu ? Il y avait aussi des wagons d'habitations, mais le Kid avait choisi cette maison et s'y trouvait parfaitement à l'aise. D'autres personnes y habitaient, et tous allaient

manger dans l'une des cafétérias du chantier où la nourriture était abondante et bonne.

On commençait d'attendre avec impatience le retour de Liensun car il était l'âme de l'entreprise. Curieusement, le Kid qui longtemps avait détesté, presque haï le garçon, n'était plus jaloux. Il se sentait même fier que le deuxième fils de Lien Rag, le demi-frère de Jdrien, se soit lancé dans une œuvre aussi extraordinaire. Comme lui mais en glisseur, il parcourait les mètres carrés déjà construits, qui isolaient la future cité bien au-dessus de ce magma que deviendrait la banquise d'ici quelque temps. Il ne portait plus de cagoule, respirait l'air de l'océan qui ne parvenait plus à geler, même la nuit, à cause des courants chauds du Kouro Shivo, suite du courant équatorial nord.

Le matin, il y avait toujours une réunion des responsables du chantier, et les premiers jours le Kid les écouta sans rien dire, prenant des notes. Il constata que le travail était normalement exécuté avec cependant plus de rapidité chez les Djougiens que chez les équipes venues de China Voksal, mais c'était une question d'entraînement. Les techniciens de l'île du Titan, ses hommes à lui, s'occupaient de toutes les questions ardues, dressaient des plans, prévoyaient l'avenir sur une longue période afin que la cité ne soit pas dépassée

techniquement au bout de quelques années. Ils étudiaient constamment le sous-sol, le fameux permafrost, et modifiaient en fonction des résultats la fabrication des pilotis. Une scierie désormais performante transformait les troncs en piliers solides et cela en quelques minutes.

Le *Rewa* s'annonçait, mais bien avant lui arriva l'*Indépendance* avec Songe à son bord. Songe qui découvrait, abasourdie, combien elle avait eu tort de douter des projets de Liensun. Le site lacustre devenait une réalité importante de douze mille mètres carrés, et avec l'apport du *Rewa* on atteindrait vite les vingt mille mètres.

CHAPITRE XXV

Les radars signalèrent la côte de l'Antarctique à moins de vingt kilomètres, mais Farnelle savait qu'elle était déchiquetée, génératrice de blocs énormes de glace, voire d'icebergs, et qu'il fallait essayer d'attendre le jour. Les puissants projecteurs du *Princess* ne balayaient que les crêtes monstrueuses de la mer, sans qu'on se rende exactement compte si les blancheurs suspectes étaient de gros paquets d'écume ou de la glace. On rencontra quelques blocs, il y eut des chocs assez impressionnants mais insuffisants pour ouvrir une voie d'eau. Néanmoins tout le monde veillait au grain, sur le pont, sur la passerelle et à l'intérieur du cargo, inspectant la coque, signalant le moindre ruissellement suspect. Il fallait tenir encore cinq heures avant d'y voir quelque chose. Le vent avait

plutôt tendance à les chasser loin de cette côte épouvantable, et parfois le *Princess* dérapait sur des centaines de mètres, avant que la poussée rageuse des moteurs ne le freine et lui évite de présenter son flanc aux lames énormes, ce qui lui aurait été fatal.

Zabel était aux commandes et s'en tirait fort bien. Lorsqu'on avait choisi Manister pour commander le *Rewa*, le Kid aurait voulu lui confier à elle l'ancien charbonnier. C'était étrange comme ce petit homme difforme faisait une entière confiance aux femmes qui, pourtant, ne l'avaient jamais ménagé. S'étaient-elles assez moquées de son apparence, surtout jadis lorsqu'il travaillait dans ce cabaret de spectacles érotiques en compagnie de Yeuse. Et maintenant encore il surprenait chez certaines des regards ironiques : on lui avait fait une légende qui l'auréolait d'un prestige douteux, le dotant d'un sexe exceptionnel. Il avait choisi Zabel pour plusieurs raisons, parce qu'elle accompagnait Liensun lors de la découverte du vieux charbonnier sur la banquise du nord, qu'elle était capable de diriger un gros navire, était dure à la tâche, tenace et efficace. Mais c'était Zabel elle-même qui avait demandé à rester à bord du *Princess* avec Farnelle. Et on avait donc fait appel à Manister.

Le *Princess* tenait bien le coup, pourtant sa coque n'était pas d'origine. On l'avait doublée extérieurement et intérieurement de résine bactérienne. Celle-ci était très résistante et, désormais, tous les équipements internes avaient été remplacés par des composites plus légers et plus résistants également. Les moteurs en céramique étaient performants, seule la transmission inquiétait Farnelle, une transmission classique par deux arbres d'hélices. Elle espérait qu'un jour elle pourrait doter le *Princess* de transmission à fluide comme le *Rewa*. Mais c'était Liensun qui avait fourni le procédé, copié sur celui des dirigeables fabriqués par le Consortium.

— Le vent n'a pas augmenté, lui dit Farnelle en montrant l'anémomètre, mais la mer, elle, devient de plus en plus grosse. Si nous pouvions nous mettre en fuite ce serait mieux, toutefois nous serions peut-être trop rapidement en vue de la banquise tasmanienne, soit des côtes au sud du Capricorne.

Malgré le roulis et le tangage, le cuisinier réussissait à faire du café et du thé, et on en buvait des quantités incroyables. Mais personne n'avait envie de toucher aux canapés qu'il disposait artistiquement sur de grands plats qui hélas pouvaient basculer à tout moment.

— Iceberg à deux heures.

Il arrivait sur eux à la vitesse du vent, semblait-il, et Zabel baissa le régime des moteurs. Le cargo cula, mais pas assez vite semblait-il pour laisser passer le monstre devant son étrave.

— Arrière toute ! hurla-t-elle dans le transmetteur d'ordres.

Par chance, le chef mécanicien connaissait son affaire.

Le *Princess* recula et l'iceberg passa si près que l'air chuta soudain de plusieurs degrés et qu'une vague énorme recouvrit tout l'avant du cargo.

— On l'a échappé belle, dit Farnelle.

Le *Princess* restait en quelque sorte coincé entre l'Antarctique et l'avancée australe de la banquise tasmanienne, du moins ce qu'il en restait, ce qui représentait un détroit d'une centaine de kilomètres, peu de chose avec un vent aussi fort. Il fallait à tout prix gagner vers l'ouest pour naviguer dans une mer plus large. Là où le cargo se trouvait, les énormes bourrasques courant vers le nord étaient renvoyées par les falaises de la banquise au nord, et revenaient pour former avec les vagues sous le vent des barres énormes.

— Il faut qu'on trouve un calme relatif pour virer, hurla Farnelle à l'oreille de Zabel qui hocha la tête avec inquiétude.

Elle était bien de cet avis, mais le cargo allait immanquablement se coucher sur tribord et risquait d'embarquer des tonnes d'eau. Toutes les écoutes étaient fermées, bien sûr, les dalots largement ouverts, cependant on embarquerait quand même. Quelques tonnes d'eau coincées à l'avant à cause du franc-bord par exemple modifieraient complètement l'assiette du navire, le rendraient lourd à la barre et il aurait tendance à revenir au vent.

— Après cette vague, on y va, dit Farnelle. Juste comme il lèvera le nez pour affronter la seconde. Oui, il sera à moitié sorti de l'eau mais c'est le seul moyen.

La sirène retentit, avertissant l'équipage qu'on allait tenter une manœuvre difficile, et tous savaient qu'elle était indispensable. D'un seul coup le *Princess* commença de virer sec, parut garder son équilibre mais une déferlante inattendue le bouscula alors qu'il avait tourné d'un quart. Il se coucha et on put entendre l'hélice de bâbord tourner dans le vide, bien au-dessus des vagues. En bas, dans la salle des machines, c'était la

panique car l'alimentation en huile avait des hoquets, les pompes renâclant.

— Arrière toute ! cria Zabel.

Et ce fut ce qui les sauva car, en combinant la force de la seule hélice immergée avec l'action du safran, le *Princess* acheva son mouvement tournant et se redressa d'un coup. Sur la passerelle ils se regardèrent tous comme s'ils s'étaient échappés de l'enfer.

— Au rapport, commanda Farnelle. Les dégâts en hommes et en matériel.

Il y avait des blessés plus ou moins graves, une demi-douzaine, le plus touché s'était brisé une jambe. On avait décelé des voies d'eau, la coque ayant subi des contractions inouïes, mais déjà les charpentiers de bord s'affairaient avec la résine bactérienne. Dans les cabines, la cambuse, des objets s'étaient fracassés, et dans les soutes, les réserves de nourriture s'étaient désamarrées. Toutefois dans l'ensemble ils s'en tiraient bien, et le *Princess* filait trois quarts arrière vers la banquise du Capricorne.

— Essaye de gagner à l'ouest, demanda Farnelle.

— Je suis à la limite. Je sens qu'il vibre et que bientôt il va recevoir les paquets de mer par

bâbord.

Mais elle gagnait peu à peu sans trop se soucier des radars qui signalaient une banquise toute proche, une excroissance de la tasmanienne qui étendait une patte vers l'ouest.

— Et du côté des Kerguelen et d'Amsterdam, tu crois que ça passera ?

Farnelle étudiait une vieille carte et aussi les *Instructions Ferroviaires* les plus récentes, celles parues juste avant le réchauffement. L'une et les autres ne pouvaient véritablement donner des indications maritimes, mais en essayant de réfléchir, elle faisait une prospective sur les restes de banquise qui pouvaient subsister dans ces zones. Elle se souvenait qu'avec le même *Princess* ils avaient traversé un chaos de montagnes de glace, lorsque Lien Rag était revenu de la Voie Oblique. Ils s'en étaient tirés par miracle. Liensun, avec son dirigeable, avait fait quelques relevés, mais il ne les lui avait pas donnés.

— La banquise se rapproche, lui dit Zabel.

Le *Princess* s'en trouvait à moins de vingt kilomètres, ce qui était peu car, le vent aidant, le cargo pouvait franchir cette distance en une demi-heure.

— Si je tire trop à l'ouest c'est le gouvernail

qui souffre et peut nous lâcher. Il explosera sous la poussée trop forte.

Alors que le cargo n'était plus qu'à une dizaine de kilomètres de cette banquise, le vent modifia son angle et souffla du sud-est, si bien que le *Princess* put désormais filer dans le lit du vent et s'éloigner enfin des dangers les plus proches. Mais d'autres le guettaient, et Farnelle pensait surtout à l'île d'Amsterdam. Tout le monde disait que la banquise n'existait plus dans ces parages, et qu'il fallait remonter jusqu'au tropique du Capricorne pour la retrouver. Cependant elle existait. Elle ne s'était qu'effritée en grandes îles de glace, en icebergs, et il fallait constamment surveiller ses radars. Avec le vent, la visibilité était bonne, du moins quand les projecteurs fonctionnaient, mais eux aussi avaient des caprices à cause de l'eau de mer embarquée lorsque le cargo s'était couché.

— Attention devant ! hurla la vigie installée à l'avant dans un cagibi spécial.

Une masse blanche pas très haute, mais qui paraissait ininterrompue. Zabel manœuvra au plein nord et le cargo longea une île de glace impressionnante, qui n'en finissait pas. Une heure durant ils la frôlèrent, et ce n'était pas simplement

une image, car à plusieurs reprises la quille racla le socle de cette île.

Chacun retenait son souffle, mais par chance le projecteur de bâbord illuminait cette masse scintillante et ne signalait aucune avancée dangereuse. L'île avait été comme tranchée au couteau dans la banquise, avec une falaise d'une dizaine de mètres et un socle assez accore avec juste quelques petits récifs sous-marins sans importance.

— C'est fini, dit Zabel.

— Il y en a d'autres, répondit l'homme des radars en désignant ses écrans.

Des îlots à travers lesquels on pouvait naviguer, le vent perdant de sa puissance.

La vie à bord reprenait sa routine et on réparait les dégâts. Le chirurgien de bord, on l'appelait ainsi car il avait quelques connaissances médicales, avait soigné les blessés, placé la jambe cassée du matelot dans une gouttière. Farnelle aurait pu rejoindre sa couchette, mais elle préférait rester encore un peu sur la passerelle à boire du café. Elle arrivait à grignoter aussi et se disait que c'était le plus sérieux coup de tabac qu'elle avait vécu à bord de son cher *Princess*. Elle avait commis l'erreur de vouloir se mettre au vent

au lieu de fuir, mais grâce à Zabel le cargo s'en sortait bien.

— J'ai une silhouette bizarre en face, ce n'est pas un iceberg pourtant, ou alors il est étrange.

Farnelle crut d'abord qu'il s'agissait d'un de ces arbres blancs de sel que la mer rejetait depuis la fonte des glaces. Mais un arbre immense avec des branches latérales parfaitement horizontales. Et puis elle réalisa que c'était tout autre chose.

— Un voilier, dit-elle... On dirait même un trois-mâts...

— En tout cas il vient droit sur nous. Mais il n'est pas sous voiles, pas vrai ? Moi je n'ai jamais vu de voiliers, disait l'homme du radar.

Il venait droit sur eux effectivement, et Zabel avait beau modifier son cap, le bateau inconnu changeait aussi le sien.

— Si c'était un voilier fantôme comme dans les vieilles histoires de jadis ?

CHAPITRE XXVI

Yeuse était impressionnée par la ressemblance entre Liensun et Lien Rag, et si ce dernier mettait quelque mauvaise volonté à reconnaître sa paternité, il avait tort. Liensun était son sosie, avec des années en moins, bien entendu. La foule, après avoir accueilli le dirigeable avec enthousiasme, était retournée à ses soucis. Les gens quittaient de plus en plus nombreux la capitale. On avait peur des grands lacs du nord qui perdaient leur banquise et dont les eaux se gonflaient de façon alarmante. On disait que par certaines vallées elles pourraient parvenir jusqu'à NYST, ce qui restait à prouver. Mais il y avait aussi de petits fleuves côtiers qui pouvaient eux aussi inonder la région, et la peur de l'eau s'amplifiait. Yeuse commençait à se demander si Reiner n'avait pas raison, si elle ne devrait pas quitter NYST pour

Magellan Station par exemple, ou pour toute autre station de la Panaméricaine sud où elle pourrait réorganiser les conditions de vie.

— Profitez du dirigeable, demandez à ce Liensun qu'il vous emmène dans le sud, disait Reiner.

— Non. Si je pars, ce sera en train, comme le reste de la population. Je ne veux pas être une privilégiée au-dessus du commun des mortels, alors que des millions de gens vivent dans l'angoisse et souffrent du froid et de la faim.

— C'est absurde. Vous seriez là-bas très vite pour reprendre en main les administrations. Méfiez-vous des Aiguilleurs qui se taillent une jolie réputation dans l'accueil et le placement des réfugiés. D'après ce que l'on peut entendre ici dans la station, l'opinion publique a complètement basculé en leur faveur. On reconnaît leurs qualités d'organisateurs, on raconte que les personnes déplacées trouvent tout de suite, une fois en Patagonie, où se loger et un approvisionnement abondant. Ils créent aussi des ateliers de travail et encouragent les propriétaires de trains-usines à poursuivre leur activité. Il y aurait même à nouveau des T.O.I., des trains d'ouvriers intérimaires. Des serres immenses sont en

construction. Il est temps que vous interveniez. Il n'y a presque plus personne dans cette Province. Vous vous obstinez pour quelques centaines de milliers d'habitants, alors que là-bas ce sont des millions de gens qui ont besoin d'être repris en main.

— Et si je n'avais pas envie de poursuivre ma tâche de présidente ? Si j'en avais assez de ces responsabilités, de ce travail insensé souvent inutile ?

— Vous abandonneriez la place aux Aiguilleurs, alors que vous aviez entrepris la démocratisation de la Compagnie ?

— Avouez que nous n'avons guère progressé dans cette voie, à part d'avoir obtenu la disparition des gros portefeuilles d'actions. Il n'y a pas eu d'élections véritables, pas d'assemblées de représentants, rien du tout.

— Mais vous, vous étiez animée d'un esprit démocratique, alors que les Aiguilleurs, une fois reconnus comme les sauveurs de la Compagnie, reprendront les rênes d'un pouvoir impitoyable. Vous ne pouvez pas abandonner maintenant.

Pendant ce temps Liensun visitait la station, se rendait à la CANYST où les représentants des Compagnies ne siégeaient plus que pour radoter

de vieilles revendications. Le délégué transeuropéen avait disparu, celui de la Sibérienne avait rejoint sa Compagnie. Il restait celui de la Compagnie de la Banquise qui n'avait plus aucune représentativité, ceux de l'Australasienne, de l'Africana et le Panaméricain. Ils ne servaient plus à rien.

Le départ du dirigeable était pour le lendemain en direction de l'île aux Phoques, et le soir même il y aurait un repas d'adieu avec Yeuse dans le train présidentiel.

Liensun détestait cette atmosphère de fin de règne omniprésente dans ce train et dans tous les trains-bureaux de la Présidence. Les quelques fonctionnaires encore en poste allaient et venaient dans une atmosphère pénible et une sorte de paralysie ralentissait jusqu'à leurs gestes. Ils chuchotaient, s'effrayaient d'un rien, et le garçon avait hâte de retrouver ses plates-formes lacustres, son chantier. Là-bas c'était la vie, le travail à pleins bras, l'avenir qui se bâtissait dans une ambiance fiévreuse et bon enfant. Les gens qui venaient travailler là n'en revenaient pas d'y trouver autant de gaieté et, très vite, demandaient s'ils pourraient rester, construire leur habitation ou avoir droit à un compartiment dans un wagon d'habitation. Très peu en fait parlaient de maison, restaient

attachés à l'idée des wagons servant pour se loger. Quand ils pénétraient dans certains bureaux solidement fixés sur les plates-formes, sans roues, sans rails au-dessous de leur plancher, ils paraissaient déconcertés et regardaient avec perplexité les constructions qu'on édifiait en belles planches de mélèzes.

Avant de se rendre chez Yeuse, il repassa par le terrain où le dirigeable, en partie dégonflé, s'étalait avec une certaine nonchalance comme une de ces grosses chenilles que l'on voyait dans les parcs de botanique.

— Il y a un message pour vous, lui dit-on. Lady Yeuse vous attend.

— Mais nous y allons ce soir...

— Elle désire vous entretenir avant le repas.

Il eut du mal à trouver une draisine, et ce fut un propriétaire de loco qui le prit et lui expliqua, durant tout le trajet, pourquoi lui ne quitterait pas NYST même s'il devait rester le dernier habitant.

Il fut rapidement introduit chez Yeuse.

— J'ai reçu un message de la VI^e flotte qui se trouve au Centre Atlantique. En fait cette armada de grosses unités se trouve paralysée par la fragilité de la glace aux abords de l'inlandsis, et préfère rester dans cette partie de l'océan où la

banquise est épaisse. L'amiral qui la commande fait exécuter des patrouilles par de petites unités, et c'est ainsi que l'une d'elles a aperçu un étrange objet abandonné sur la glace à deux kilomètres d'une voie secondaire. D'après les descriptions que j'ai de cet objet que le commando n'a pu identifier, il s'agirait d'un hydravion.

— L'hydravion de Kurts ?

— Certainement. Depuis combien de temps serait-il là alors que je les croyais en Transeuropéenne ? C'était Ann Suba qui pilotait, puisque Kurts, lui, était avec sa Locomotive. Je suis perplexe car, normalement, il n'aurait pas laissé Ann dans une situation aussi difficile. Ou alors il n'a pas pu réparer et ils sont tous repartis dans la Machine...

— L'hydravion, le commando l'a visité ?

— Non. Ils se sont contentés de signaler l'objet sans abandonner les rails. Ils l'avaient repéré au radar et aux infrarouges.

— Infrarouges ? Il y a donc une source de chaleur à l'intérieur ou à l'extérieur ?

— Oui, c'est ce que j'ai pensé et c'est pourquoi je voudrais que vous puissiez faire le détour par là-bas. L'hydravion se trouve ici, à l'est des Bermudes.

— Ça représente tout de même une belle distance. Deux mille kilomètres au moins.

— Je ne voudrais pas les abandonner... Je connais Ann Suba et je l'aime bien.

— Moi aussi je la connais, murmura Liensun. À une époque il existait entre eux des liens passionnels. Ils ne se rencontraient que pour faire l'amour avec une violence qui les épuisait, les écartait ensuite l'un de l'autre pendant des jours. Mais ils ne pouvaient rester trop longtemps sans se voir, et Liensun savait que c'était à cause de cette passion que le mari d'Ann était mort là-bas aux Échafaudages. Il préférait en général éviter d'y penser.

— Je vais y aller, dit-il. Nous partirons cette nuit pour nous trouver sur place à l'aube. Nous devons d'abord regonfler l'appareil, ce qui prend du temps, et faire les préparatifs de départ.

— Je vous remercie, dit Yeuse. Vous pourrez me tenir au courant par radio. Les ondes se propagent assez bien depuis cette région. J'espère qu'il n'est rien arrivé de fâcheux à Ann Suba.

L'équipage de l'*Asia* fut quelque peu surpris de la décision de Liensun, mais tout le monde rejoignit son poste aussitôt, et six heures plus tard l'aéronef tirait déjà sur ses câbles d'ancres, prêt à

bondir dans le ciel. Une centaine de personnes étaient venues assister à l'envol. Que pouvaient-elles penser de ce nouveau moyen de transport ? En rêvaient-elles ou bien le train gardait-il auprès d'elles tout son prestige ?

— Larguez, dit Liensun, et l'*Asia* rentra ses ancres et commença son ascension. Il faisait nuit et NYST n'était plus que chichement éclairée. La principale centrale électrique avait dû réduire ses activités, faute de personnel.

Pour la première fois un dirigeable survolerait la banquise atlantique, pensa Liensun. Il espérait que Yeuse donnerait des ordres à sa VI^e flotte, que celle-ci ne vienne pas les canarder avec ses grosses pièces d'artillerie.

CHAPITRE XXVII

Depuis la dunette de l'*Iceberg-Ship*, on apercevait au loin les lumières du port Tung Kow et Lien Rag ordonna une réduction de vitesse. Par radio il était en contact avec le chef du terminal et tout était prêt pour le pompage du fuel-phoque. Il prit son quart et envoya Pulsach se coucher. L'océan était à peu près calme, à l'exception des remous qui agitaient cette baie depuis quelque temps. Liensun l'avait prévenu au sujet de ce grand fleuve d'autrefois qui risquait un jour de se frayer, coûte que coûte, son passage, grossi par toutes les eaux de fonte accumulées en amont. Il ne pensait pas cependant que c'était pour l'immédiat.

Ils avaient relâché vingt-quatre heures à l'île du Titan, le temps pour Fields, le secrétaire du

Kid, de le mettre au courant des dernières nouvelles au sujet d'un éventuel sabotage du dirigeable *Asia* et de la perfidie de Tharbin. Cinq mille tonnes de fuel avaient été laissées dans l'île, puis l'iceberg artificiel avait pris la route du nouveau pays où, effectivement, le Kid avait pris la direction du chantier.

— Nous ne pouvons encore stocker de grosses quantités, lui avait dit le Gnome, mais au prochain voyage vous pourrez directement accoster ici. Avec l'*Asia*, s'il n'a pas été détruit, et l'*Indépendance* de Songe, nous pourrions faire dix navettes par jour jusqu'à la station ferroviaire la plus proche. Chaque fois nous aurions un wagon-citerne de cinquante tonnes pendu sous les appareils. Soit vingt fois cinquante tonnes en une journée... Qu'en dites-vous ?

— Il faudra passer des accords avec la Compagnie qui possède cette station-là.

— Si elle prélève cinquante dollars par tonne ce sera une excellente affaire pour elle. Il nous faudra certes trouver les wagons en question, disposer d'un dépôt d'une cinquantaine de citernes au moins, si les commandes affluent. Mais Illong est reparti pour rendre *Avenir Radieux* et rencontrer Songe. Cette fille regrette amèrement

de n'avoir pas été de l'association, toutefois on peut toujours la récupérer si elle apporte son propre capital. C'est-à-dire l'*Indépendance* et ses capacités de travail, surtout ses relations, sa clientèle. Elle s'est frayé un chemin difficile, et occupe désormais une place honorable à Markett Station. Liensun lui a donné des conseils pour ne pas se laisser ruiner par ses stocks de fuel-phoque et elle va nous être précieuse.

— Tharbin ne va pas se laisser faire. Si l'*Asia* a été saboté, ce n'est qu'une hypothèse, c'est déjà une déclaration de guerre. Et que pouvons-nous faire ? Est-ce que Songe pourra écouler nos cent mille tonnes comme le fait le Consortium, et nous fournir en échange tout ce que nous demandons comme biens d'équipement pour ici, pour Titan et pour l'île aux Phoques ?

— Nous commencerons petit. Au prochain voyage vous laisserez le quart du fret, par exemple, et nous verrons dans quelles conditions et à quel rythme elle commercialise ces vingt-cinq mille tonnes et nous procure les marchandises en échange. Le mieux serait de construire une ligne de deux ou quatre voies, mais Liensun aurait souhaité la bâtir sur pilotis comme le reste.

Lien Rag, dans le bureau du Kid, savourait un

verre de vodka au jus de citron synthétique tout en réfléchissant. Tharbin était un adversaire puissant et dangereux. Il pouvait aussi faire saboter l'*Indépendance*, refuser de livrer les pièces détachées, les ballonnets par exemple. Il fallait agir avec ruse. La construction d'une ligne de chemin de fer serait de leur part un véritable défi, alors que les navettes par dirigeables et wagons-citernes resteraient encore du domaine de l'amateurisme pour le Consortium.

— Nous attendrons donc le retour de Liensun.

— Vous n'avez aucune nouvelle de lui ? demanda le Kid.

— Nous avons mis plus d'un mois pour atteindre votre île du Titan car les conditions de navigation étaient mauvaises. L'iceberg s'est bien comporté, mais durant des jours nous avons dû réduire la vitesse. Quand j'ai quitté l'île aux Phoques, les drames se succédaient en Panaméricaine, le Middle West est sous les eaux et le Mississippi a fait sauter la glace pourtant épaisse qui recouvrait son ancien lit. C'est très spectaculaire, effrayant, dantesque. Des colonnes d'eau qui soulèvent des stations pourtant importantes, qui rejettent sur cent kilomètres carrés toute sortes de débris, de la boue, des objets

enfouis depuis des siècles. Pas mal de cadavres aussi, ce qui ajoute encore à la panique. Pourtant ce sont en général des cadavres très anciens, datant de la glaciation, des groupes humains surpris par la rapidité avec laquelle le froid s'est abattu sur la Terre.

— Allez-vous rencontrer Tharbin ?

— Je ne sais pas. Peut-être, si nous devons négocier des achats importants. Nous pourrions lui demander un autre dirigeable, mais est-ce bien raisonnable ? Et quel équipage le pilotera ? Pour l'*Asia*, c'est parfait. Si cette Songe nous prête son *Indépendance*, ça ira, je suppose, mais un troisième serait superflu.

— Des pièces détachées. Tout ce qu'il faut pour réparer un appareil du type *Asia*.

— Ça va nous coûter vingt-cinq mille tonnes de fuphoc, vous savez. Le *Rewa* est revenu ?

— Et déjà reparti. Le capitaine Manister est un as. Imaginez que désormais il prend au plus court à travers la mer du Japon et s'en tire très bien. Il a doté ses radeaux de troncs d'arbres d'une quille directionnelle, et la dernière est même munie d'un gouvernail manœuvré par une équipe qui s'y entend. Nous aurons besoin de diverses marchandises pour le pays de Djoug qui est en

pleine expansion.

— Il faudra qu'un jour Liensun m'emmène là-bas, que je voie cette fabuleuse banquise de bois dans la mer d'Okhotsk. Ce doit être un spectacle merveilleux. Quand nous approchons d'ici, nous avons une bonne odeur de bois frais scié qui nous parvient et c'est assez extraordinaire.

— Par contre, nous, répondit le Kid en riant, nous voyons le thermomètre baisser de quelques degrés quand le vent souffle de l'océan et que vous approchez de notre côte.

Maintenant l'*Iceberg-Ship* était en face du port du Consortium, et Lien Rag écoutait le rapport du mécanicien qui avait quelques ennuis avec les filtres d'eau de mer qui refroidissaient les moteurs.

— Ils s'engorgent depuis que nous sommes dans le coin. Beaucoup de boue, de sable, des débris difficiles à identifier. Il faut surveiller les prises sans arrêt sinon nous allons chauffer. Vous comprenez pourquoi cette mer est tellement dégueulasse ?

— Oh oui, répondit Lien Rag, c'est à cause du Fleuve Bleu.

Abasourdi, le chef mécanicien ne comprenait pas.

— Ça veut dire que le Consortium va connaître des ennuis très pénibles plus tôt que je ne l'imaginais, et qu'à notre prochain voyage, il est possible que nous n'ayons plus l'occasion de venir jusqu'ici.

CHAPITRE XXVIII

L'*Asia* à la verticale de l'hydravion qui ressemblait vraiment à une croix posée sur la banquise, Liensun se fit treuiller de plus de cinquante mètres, méfiant et armé. Là-haut, quelques membres de l'équipage ayant ouvert les baies vitrées surveillaient sa descente et l'hydravion, des carabines et même un petit lance-missiles en main.

Lorsqu'il fut à terre, Liensun enfonça un crochet à longue tige filetée dans la glace et y accrocha son harnais pour lui éviter de se balancer et d'être dangereux. Un coup de harnais dans son mouvement pendulaire pouvait assommer un homme.

La porte de l'hydravion n'était pas verrouillée et il put entrer, découvrit qu'il faisait chaud, ce qui

expliquait que les détecteurs à infrarouges du commando de la VI^e flotte aient fonctionné. Mais l'intérieur était vide. Seul le ronronnement d'un petit générateur de maintenance était perceptible. Dans la carlingue les grands réservoirs en plastique étaient affaissés, vides. Et lorsqu'il fut dans le poste de pilotage et trouva à faire fonctionner les jauges, celles-ci étaient proches du zéro. Il ne restait suffisamment de fuel que pour le petit générateur.

Il trouva une feuille de papier accrochée à la porte du poste, signée par Ann Suba. Elle écrivait qu'elle se dirigeait vers le nord-ouest, à la recherche d'un poste de chasseurs de phoques où elle espérait se ravitailler en huile. Elle avait dû se poser, à court de carburant, et estimait qu'elle devrait parcourir dix kilomètres à pied. Elle espérait rapporter quelques blocs d'huile congelée sur un petit traîneau qu'elle tirerait et, qu'ensuite, sans décoller, elle irait compléter ses pleins auprès de ces chasseurs.

— Dix kilomètres sur la banquise, c'est de la folie, dit Liensun à voix haute.

Il ressortit après avoir noté la date de départ. Trois jours qu'Ann Suba avait quitté l'hydravion pour partir en direction du nord-ouest. Il se fit

remonter dans l'appareil, et lentement le dirigeable essaya de suivre la piste supposée de la jeune femme, mais au bout de dix kilomètres on ne voyait toujours rien. Liensun fit prendre de l'altitude et découvrit enfin comme un fil noir sur la banquise. Une voie ferrée métrique qui devait venir du nord. Ils la suivirent vers le sud et découvrirent, dans une zone de congères très tourmentée, un poste de chasse, trois wagons alignés sur les rails et un trou de phoques vide. Il n'y avait plus un seul pinnipède de visible. Par contre, mais les observateurs du dirigeable ne les débusquèrent pas tout de suite, il y avait des loups.

D'abord on ne vit qu'une ombre rapide qui passait d'une congère à l'autre sans laisser le temps de se faire identifier, mais grâce aux jumelles une assistante de Charlster repéra un couple derrière un wagon. Puis finalement ce furent une douzaine de ces animaux féroces qui furent repérés. Ils étaient énormes. Depuis la glaciation ils avaient prospéré, pris de la hauteur au garrot et des muscles. Les rats s'étant mis à pulluler, ils devaient trouver là une nourriture abondante qui leur avait permis non seulement de survivre, mais de voir leur race se développer. On les chassait pour leur peau, surtout les argentés et les blancs, mais il en existait des meutes énormes.

— Il est possible que Ann Suba soit dans l'un des wagons. Même si elle était armée, elle a dû dépenser toutes ses munitions et se trouve coincée.

— Vous ne pouvez descendre seul, lui dit-on. Il faut déjà qu'on fasse place nette.

— Vous en tuerez une demi-douzaine, mais une fois au sol vous en verrez surgir de partout à la fois. Qui en voit un doit savoir que six autres se cachent.

— Il y aurait soixante-douze loups ! s'exclama Charlster.

— Au moins cinquante. Ils creusent des tanières dans les congères lorsqu'ils décident d'assiéger une proie. Ils peuvent rester des semaines à attendre qu'elle s'affaiblisse. D'ici quelque temps, si nous n'étions pas intervenus, ils auraient attaqué les wagons à coups de griffes et de dents, auraient fini par s'ouvrir un passage.

— Pour une seule proie s'ils sont cinquante ?

— Il doit y avoir autre chose, de la viande congelée ou de l'huile. Ils ne détestent pas l'huile de phoque liquide ou prise. Liquide, ils la lapent avec gourmandise.

La présence du dirigeable fut détectée par un gros mâle qui se mit debout sur la plus haute des

congères et hurla pour prévenir les autres. Un marin l'abattit d'une seule balle. Liensun décida que le groupe qui l'accompagnerait serait réparti en trois et qu'on les déposerait tout autour de la station de chasse. Ce fut assez long et les loups commencèrent à s'inquiéter.

Liensun et ses trois marins avançaient vers l'un des wagons lorsque les huit ou neuf animaux surgirent d'une congère voisine. Sans les tireurs aux aguets dans la nacelle du dirigeable, ils auraient fini par succomber car d'autres attaquaient par-derrière. Bientôt il y eut dix-neuf cadavres de loups tout autour d'eux, mais les autres groupes avaient affaire à forte partie et il fallut envoyer un missile dans un amas de congères pour découvrir les mères et les petits. À la fin les survivants battirent en retraite et Liensun en compta entre trente et quarante, plus trente-deux morts.

— C'était leur territoire, dit-il, et si Ann Suba est ici, elle est tombée en plein dedans sans même s'en douter.

Elle était dans le deuxième wagon, à bout de forces, hallucinée, et cet état se renforça lorsqu'elle vit apparaître Liensun. Elle crut qu'elle était l'objet d'une hallucination, qu'elle l'évoquait parce qu'à

une époque ils avaient éprouvé un violent sentiment l'un pour l'autre.

Mais quand il se pencha pour lui caresser le visage, elle comprit qu'elle ne rêvait pas. Elle avait soif malgré le froid qui régnait, faim aussi, mais surtout soif, et elle dut attendre d'être treuillée pour pouvoir avaler du café chaud, puis de l'eau et à nouveau du café. Alors seulement elle put brièvement raconter qu'elle avait eu beaucoup de mal à faire ces dix kilomètres, mais qu'elle avait trouvé le poste de chasse abandonné, et pour cause. Les loups avaient mis les phoques en fuite, puis les chasseurs. Il ne restait que quelques kilos de viande et des blocs d'huile congelés. Elle avait essayé de confectionner un traîneau pour le tirer jusqu'à l'hydravion, mais les loups s'étaient manifestés, alors qu'elle croyait le poste désert.

— Comme une imbécile, j'ai cru leur faire peur en gaspillant mes cartouches très vite. On m'avait dit qu'ils partaient quand on leur tirait dessus.

— Les petits loups de l'Antarctique ou des montagnes, mais ici et jusque dans l'Arctique, c'est une race à part qui est redoutable. Les chasseurs en ont si peur qu'ils préfèrent abandonner un poste envahi par ces animaux-là. Ils savent qu'ils

n'auront pas le dessus. C'est ce qui a dû se produire.

— J'ai bien cru que c'était la fin, dit-elle. Je n'aurais jamais dû attendre la panne sèche pour me poser, mais j'espérais atteindre un poste de chasse plus important à l'ouest.

CHAPITRE XXIX

Le voilier fantôme les croisa à moins de vingt mètres, blanc de glace comme devait l'être leur *Princess*. Le vent apportait un froid polaire et les embruns gelaient très vite, surchargeaient le cargo. Farnelle remarqua que toutes les voiles étaient ferlées, que le bateau, nez au vent, se comportait assez bien.

— Il marche au moteur, dit-elle.

Dans un réflexe appréciable, un des timoniers prenait des photographies grâce au projecteur de tribord qui donnait une très grande lumière. Sur l'avant il y avait un nom en lettres bien détachées, et le même nom se répétait en plus grand sur le tableau arrière, mais Farnelle ne put le lire.

— Nous agrandirons la photo, dit-elle. Je me demande...

Zabel la regarda :

— Vous avez une idée ?

— Peut-être. Continuons vers le Capricorne.

Le vent faiblit dans les premières lueurs crasseuses de l'aube, mais la mer restait très forte et les crêtes blanchâtres qui apparaissaient à l'horizon ne disaient rien de bon à l'équipage. Des vagues renvoyées par un obstacle venaient affronter celles du sud et formaient des remous dangereux.

— Nous devons approcher d'une côte.

Bientôt elle se profila, assez haute. D'après leur position c'était bien la banquise du Capricorne, très proche de l'ancien continent australien.

— Il faut tirer à l'ouest.

— Et se faire malmener par les vagues ?

Pendant des heures, le *Princess* bourlingua dans tous les sens, se couchant parfois sur un côté pour se relever d'un coup et se voir aussitôt basculé sur l'autre bord. Aucun travail n'était plus possible et chacun s'était attaché, même dans la timonerie. C'était à ce prix qu'on éviterait d'aborder dans des parages inhospitaliers où jamais on n'aurait pu mouiller une ancre. Farnelle savait qu'en face avait existé une petite

Compagnie, la Chemical, qui fabriquait toutes sortes de produits pharmaceutiques et notamment les fameuses hormones qui, à une époque, permettaient aux Hommes du Chaud de rejoindre le monde du Froid et vice versa. Beaucoup de Rousses prostituées dans les stations avaient fini par mourir des suites désastreuses dues à un métabolisme détraqué.

La mer se calmait peu à peu au fil des heures. Le cargo ne chahutait plus sur des vagues énormes, et en poussant ses moteurs, Farnelle réussissait à le rendre plus stable. Zabel avait fini par aller se coucher après avoir assumé trois quarts à la suite. La routine reprenait à bord et même le timonier avait pu développer les photographies. Il essayait de décrypter à la loupe le nom du voilier fantôme, mais finalement dut recourir à un agrandissement.

Triomphant, il arriva dans le poste de pilotage en agitant la grande épreuve :

— Ça y est, j'ai le nom de ce foutu trois-mâts !

— Attendez, dit Farnelle, je le connais peut-être aussi... N'est-ce pas la *Chimère* ?

Abasourdi, frustré dans sa découverte, le marin la regardait les yeux et la bouche ronds.

— Comment pouvez-vous savoir ?

— Je me souviens de ce qu'on m'a raconté... Une amie à moi, Ann Suba, alors qu'elle naviguait avec Lien Rag en direction de la Panaméricaine à bord de *Titan II*...

— J'ai navigué aussi à bord de cette vedette... Mais Lien Rag était parti à la recherche de la Panaméricaine avec une femme et un petit équipage.

— Ils ont rencontré ce voilier qui est habité, le mot est tout à fait juste, par un groupe d'hommes et de femmes étranges, les Simone. À cause des unions consanguines, ils sont tous dégénérés, de petite taille, mais très imbus d'eux-mêmes. Ils se croyaient les seuls survivants d'un monde disparu. Ils descendent d'un couple qui naviguait jadis, il y a des siècles, sur ce même voilier juste avant l'ère glaciaire.

— Mais comment au cours des siècles le bateau ne s'est-il pas dégradé ?

— Il est construit en bons matériaux et ils l'ont entretenu. Ils vivent surtout de la chasse aux phoques. Longtemps ils ont été immobilisés dans la banquise du Pacifique Sud, puis ont réussi à s'en libérer pour rejoindre une mer intérieure qui a toujours existé. Leur navire posséderait un réacteur nucléaire qui leur donnerait assez

d'énergie pour se chauffer, et pour faire tourner les hélices. Mais, depuis, ce réacteur a dû quelque peu se dérégler et la consanguinité n'est peut-être plus le facteur numéro un de leur dégénérescence.

— Que viennent-ils faire dans le coin ? demanda l'homme du radar.

— Ils recherchent les phoques qui sont à la base de leur nourriture et même de leur vie, car ils utilisent tout dans cet animal. Lien Rag a vu de grosses quantités de carcasses congelées dans leur soute. Et comme le phoque a quasiment disparu dans leur habituelle zone de navigation, ils sont partis à sa recherche. Ils ont laissé passer l'occasion de rencontrer les immenses troupeaux de la mer de Davis en venant sur la côte du Capricorne où ils n'ont certainement rien trouvé. Mais s'ils jettent l'ancre dans la mer de Davis, ils risquent de tomber aux mains des Harponneurs qui seront enchantés de disposer enfin d'un bateau de cette taille.

Maintenant le *Princess* naviguait dans une mer normale et se rapprochait de l'île aux Algues décrite par Liensun qui en avait donné l'exacte position. Ce fut un peu après midi, alors qu'elle avalait un repas rapide, qu'on lui signala la côte proche.

— Venez voir, il y a des moutons en pagaille sur le bord de mer.

Dans les lunettes d'approche elle découvrit, ravie, des centaines et des centaines de gros animaux qui mangeaient paisiblement des algues. Ils broutaient sans se presser dans les immenses tas que rejetait la mer.

— Il y a peut-être du krill dans ces algues, dit quelqu'un ; pourvu que leur viande n'empeste pas la crevette.

— Il paraît que non, dit Farnelle, si je me fie au récit de Liensun. Ils en ont rapporté un tonnage assez important la fois où ils sont venus jusqu'ici.

Le mouillage fut trouvé derrière une barre de glace qui protégeait des terribles vents du sud, et avant la nuit un petit groupe descendit à terre pour repérer le meilleur emplacement pour l'abattoir qui fonctionnerait jusqu'à ce que les soutes soient remplies de viande, de peaux et de laine. Il faudrait aussi construire des cages pour les quelques dizaines de spécimens vivants désirés par le Kid.

CHAPITRE XXX

Au bout de vingt-quatre heures, Ann Suba affirma qu'elle était en état de piloter à nouveau l'hydravion jusqu'à l'île aux Phoques, puisque Liensun avait bien voulu refaire les pleins de ses réservoirs avec l'huile de son dirigeable.

— Je viens avec toi, dit-il. J'ai toujours eu envie de monter dans cet appareil et de m'initier à sa conduite. Le dirigeable peut très bien rallier l'île aux Phoques sans que je sois à son bord.

— Je suis capable de piloter seule, affirma-t-elle, peu soucieuse de le voir à ses côtés.

Elle ne voulait pas analyser son attitude mais redoutait les heures de tête-à-tête pendant cinq mille kilomètres, soit environ vingt heures de vol.

— Tu as peur qu'un jour je prenne ta place comme pilote de l'hydravion ? demanda-t-il,

goguenard. Tu sais, je suis très fier d'être capitaine d'un dirigeable et je ne laisserai ma place pour rien au monde. Mais je suis curieux de ce nouveau mode de transport et peut-être que dans le nouveau pays nous entreprendrons la construction d'appareils similaires plus tard.

— Je ne tiens pas à garder l'exclusivité de ce genre de pilotage, dit-elle. Et j'espère former d'autres pilotes quand je serai à Titan.

— Tu ne resteras pas à Titan. Le Kid est notre associé dans cette affaire de l'Omnium du Pacifique, qui aboutira à la création d'un pays tout à fait différent des anciennes Compagnies. Nous sommes quatre associés : mon père, Farnelle, le Kid et moi. Le Kid aura besoin d'aller fréquemment de son île au chantier lacustre et assez rapidement. Tu deviendras son pilote attitré.

Par diplomatie, ce fut ce qu'elle trouva comme seule excuse, elle accepta qu'il l'accompagne. L'*Asia* attendit que l'appareil ait décollé pour prendre la même direction, mais à une vitesse moindre. Il lui faudrait une trentaine d'heures pour atteindre l'île aux Phoques.

Vers le soir, Ann Suba, après dix heures de vol, sentait ses yeux se fermer et Liensun s'en rendit compte. Depuis un moment l'hydravion ne

volait plus de façon régulière. Il plongeait vers la banquise et soudain se braquait pour remonter vers le ciel.

— Tu devrais mettre le pilote automatique et aller te reposer un instant. J'ai suivi avec attention tous tes gestes, et en cas de besoin je suis capable de corriger les erreurs de l'automatisme mais je t'appellerai si besoin était.

— Je préfère me poser, déclara-t-elle sèchement. C'est vrai que j'ai besoin de dormir quelques heures. Je n'ai pas récupéré comme je le croyais. L'attaque de ces énormes loups m'a complètement vidée.

— Comme tu voudras, dit-il sans se vexer. Je monterai la garde car je me sens en pleine forme. Nous avons réalisé une bonne moyenne et n'aurons que quelques heures de retard sur l'horaire, pas de quoi affoler mon second dans l'Asia.

Elle plongea dans le sommeil dès qu'elle fut allongée sur l'étroite couchette, et Liensun avec des gestes silencieux se prépara du café et de quoi manger, emporta un plateau dans le poste de pilotage et dîna en étudiant les appareils. Ann s'était posée dans un désert de glace du golfe du Mexique, mais à des centaines de kilomètres de

l'embouchure du Mississippi qui était en train de bouleverser toute cette région située plus au nord. Néanmoins, son repas terminé, il descendit sur la glace, fit quelques pas pour l'examiner, s'allongea pour plaquer son oreille dessus mais ne perçut aucun bruit suspect. Il restait cependant méfiant, certain que les eaux tumultueuses qui dévalaient de toute la Panaméricaine nord finiraient par ravager le golfe tout entier. Peut-être des milliards de mètres cubes, et pas seulement composés d'eau mais de débris dangereux. Il aurait aimé disposer d'outils pour creuser en profondeur, par exemple d'un carottier qui était une sorte de vrille motorisée qui pouvait s'enfoncer à plus de douze mètres, un peu à la façon d'un trépan. On posait la première mèche d'un mètre, on ôtait le moteur et on adaptait une autre mèche d'un mètre et ainsi de suite. Lorsqu'on retirait la première on avait un mètre de glace de dix centimètres de diamètre à examiner.

Il remonta dans l'appareil et lut les manuels d'instructions qui s'y trouvaient. Il était plongé dans la description minutieuse de turbopropulseurs lorsque la jeune femme entra, reposée, décontractée et souriante.

— Je me sens en pleine forme, dit-elle. Tu peux aller te reposer si tu veux, je me sens capable

d'aller jusqu'à l'île sans défaillances.

— Tu veux quelque chose à manger ? Il doit rester du café que j'ai conservé au chaud.

— D'accord, dit-elle, je vais en boire un peu.

Il l'accompagna dans l'étroite cambuse et soudain buta contre elle. Ni l'un ni l'autre n'essayèrent par la suite d'analyser comment cela arriva, mais tous les deux furent tacitement d'accord pour le faire. Ann fut certaine de s'être instinctivement offerte à lui, d'avoir cambré ses reins, certaine de frôler la dureté de son sexe. Sans un mot elle avait défait sa combinaison, simplement la partie basse, et lui en avait fait autant, l'avait pénétrée alors qu'elle s'appuyait au minuscule évier, découvrant enfin pourquoi elle avait redouté de voyager seule avec lui. Leur attirance sexuelle n'avait pas diminué, au contraire, et alors qu'elle prenait un plaisir enfin retrouvé à le sentir en elle, elle pouvait sans effort d'imagination retrouver la forme et la couleur de son sexe. Ce qu'elle avait attendu de Kurts, elle le prenait chez ce garçon qu'elle avait initié dès l'âge de quinze ans, et qui ne l'avait jamais oubliée.

Sereine, elle reprit les commandes et réalisa un décollage parfait. Entre ses mains l'appareil volait très harmonieusement et Liensun en avait

conscience. Lui-même, tout à l'heure, entre ses doigts et ses lèvres avait connu la même joie. Il leur avait fallu épuiser tous leurs désirs frustrés pour retrouver leur calme. De la cuisine ils avaient terminé dans l'étroite couchette, puis sur le sol à travers les réservoirs graisseux d'huile de phoque. Ils avaient dû se doucher ensuite pour chasser cette odeur.

Elle pensait à Kurts, n'éprouvait aucun remords d'avoir trahi son souvenir, ce petit baiser sur la bouche qu'il lui avait donné au moment de leur séparation. Elle craignait qu'il ne reste prisonnier de son devoir envers Floa Sadon, cette grosse femme complètement désorientée qui n'arrivait pas à se persuader qu'elle avait tout perdu, richesse, pouvoir, jeunesse surtout et toute possibilité de séduction. Comme un torrent vigoureux mais qui s'asséchera très vite, elle s'était déchaînée durant une heure avec un Liensun tout aussi fou qu'elle. Ils avaient dû se mordre car elle sentait des picotements à l'intérieur de ses cuisses et sur ses seins.

— Dans moins de huit heures nous serons au-dessus de l'île aux Phoques, dit-elle. J'amerrirai en face du port récent.

CHAPITRE XXXI

Lorsqu'elle se fit treuiller depuis son *Indépendance*, Songe fut accueillie par le Kid et Lien Rag dont l'*Iceberg-Ship* imposait sa haute silhouette de glace dans la baie. Elle fut frappée par la ressemblance entre cet homme et Liensun. Pour elle c'était bien le père de son ami. Illong la suivait, également treuillé, heureux d'avoir accompli sa mission et d'être de retour sur le chantier. Il avait connu quelques désagréments dans China Voksal, les bonzes lui reprochant d'être dans le camp de Liensun et de trahir leur communauté.

— Je ne suis pas un parent mais un allié, expliqua-t-il aux deux hommes qui les accueillaien. Je me demande pourquoi ils paraissaient si irrités. Peut-être que leur complot

contre Liensun a échoué. Vous savez, Président Kid, ils obtiennent des messages radio sans difficulté grâce à leur relais et surtout leurs correspondants dans tout l'ouest. Rien de ce qui se passe en Panaméricaine, Transeuropéenne et Africana ne leur échappe.

Songe, une fois installée confortablement dans le bureau qu'occupaient le Kid et Lien Rag, une tasse de véritable café en main, déclara qu'elle acceptait le prêt de son dirigeable tant que l'*Asia* ne serait pas de retour. Mais elle attendait en échange d'être acceptée comme cinquième associée de l'Omnium. Sans leur laisser le temps d'émettre des réserves, elle expliqua qu'en plus de son dirigeable elle pouvait offrir toute une clientèle importante, aussi bien pour l'achat d'huile de phoque que pour la vente de biens d'équipement et de consommation.

— Avez-vous commandé un autre dirigeable ?

— Je paye en effet chaque mois mille tonnes de fuel-phoque pour un dirigeable qui me coûtera les yeux de la tête. Il dépassera les cinquante mille tonnes fournies à China Voksal. Je sais que vous avez eu l'*Asia* pour seulement moitié prix, mais les récents modèles sont encore plus performants, grâce notamment à vos moteurs en céramique,

Président Kid. Mais soyez vigilant, car les bureaux d'études de Tharbin étudient une copie de ces excellents moteurs. Heureusement qu'ils ne disposent pas d'un Titan pour obtenir une céramique aussi dure, faute d'une température élevée et de matières premières. Vous pouvez les contraindre à vous livrer un autre appareil si vous le désirez, en échange de ces moteurs dont ils sont amateurs. Vous savez, ils se sont arrangés pour racheter en sous-main les fameux moteurs que cette femme d'affaires, Narmille, se proposait de vendre à la Guilde des Harponneurs. Je vous le signale car la destination première de ces moteurs était d'être montés sur des locomotives, pas sur des dirigeables ou des cargos dont la construction a repris dans le terminal du chenal chinois. Un chantier naval secret et impossible à visiter. Le cargo de Lafitte, une fois réparé par votre chantier de Titan, a été reconduit là-bas et sert de modèle.

— Nous ne pouvons pour l'instant engager une bataille économique avec le Consortium. Nous venons de leur livrer une grosse quantité de fuphoc en échange de marchandises très importantes pour nous.

— Vous dites fuphoc ? C'est le diminutif de fuel-phoque ?

— C'est, précisa Lien Rag, une trouvaille de mon équipage qui trouvait trop long, le mot composé fuel-phoque.

— Qu'attendez-vous de moi en dehors de mon dirigeable, de mes listes de clients, de mes possibilités sur le marché de Markett Station ? Je peux vous procurer à peu près tout ce que vous pourriez souhaiter.

— Il y a à trois cents kilomètres d'ici une station ferroviaire qui se nomme Tcheou Voksal.

— C'est même la capitale de la petite Compagnie Tcheou. Je travaille parfois avec eux. Ils ont la chance d'être sur l'un des quelques réseaux encore intacts qui relie China Voksal au sud de l'Australasienne. On peut commercer avec ces gens-là.

— Bien, dit le Kid. Dans les trois mois à venir, vous allez y regrouper une cinquantaine de wagons-citernes de cinquante tonnes chacun. Vous louerez les voies de garage nécessaires et, au besoin, vous en ferez construire une spéciale. Lorsque l'*Iceberg-Ship* reviendra ici, nous déchargerons une certaine quantité de fuphoc, nous ne savons pas encore combien, mais certainement plus de dix mille tonnes et moins de vingt-cinq mille, le reste ira au Consortium que

nous ne voulons pas pénaliser par cette opération, du moins pas pour l'instant. Il nous faudrait, pour ici également, de ces wagons-silos qui existent dans différentes stations et dont les possibilités de stockage sont importantes. On parle de mille tonnes ?

— Ils sont très grands, vous savez. Vous voulez les avoir ici ? fit-elle effarée. Mais comment les acheminer ? Vous pensez au dirigeable ?

— Vides, ils pèsent combien ?

— Je l'ignore, mais c'est leur importance qui est exceptionnelle. Je ne crois pas qu'un dirigeable puisse voler avec un tel encombrement juste en dessous de lui. Ce n'est pas une question de tonnage, mais le balancement sera tel que le dirigeable, aussi bien le mien que celui de Liensun, se cabrera en avant, en arrière, et ballottera dans tous les sens.

— Vous en êtes sûre ?

— Déjà votre projet de transporter des wagons remplis de cinquante tonnes de fuel me paraît assez risqué... Il faudra des équipages excellents comme celui de Liensun ou le mien pour y parvenir. Mais pour les wagons-silos, il vaudrait mieux les acheminer en pièces détachées. D'abord la plate-forme sur bogies. À déposer sur

des rails solidement implantés. Vous êtes sûrs que vos aires lacustres pourront tenir le coup ?

— Nous allons construire cet emplacement à part par mesure de protection contre un éventuel incendie. Nous relierons l'entrepôt par des passerelles pouvant être relevées. L'emplacement sera très résistant pour accepter déjà dix wagons-silos. Plus par la suite, quand tout le chargement de l'*Iceberg-Ship* sera pompé ici même.

— Ce sera alors la guerre avec le Consortium de Tharbin, et vous risquez gros. Il est capable de faire bombarder vos installations lacustres par ses dirigeables. Ce sont des gens qui ne sont animés que par le goût de l'argent et du pouvoir. Ils sont très éloignés de l'image que l'on se faisait des bonzes, moines pieux, pacifiques et tolérants. Eux ont usurpé cette appellation. Peut-être qu'à l'origine de leur association ils étaient ainsi, mais ils se sont vite dépravés.

— La guerre n'éclatera pas car nous attendrons, pour décharger tout le fuphoc dans ce coin, d'avoir assisté à une catastrophe.

— Quelle catastrophe ?

— La destruction de Tung Kow, le nouveau port, quand le Yang Tsé Kiang se libérera du carcan de ses glaces. Le port est précisément

construit sur son delta et des signes avant-coureurs annoncent que ce drame est tout proche.

— Mais à Markett Station c'est l'engouement pour cet endroit. Les spéculateurs achètent très cher des emplacements. Le Consortium est en train de se constituer un véritable trésor de guerre rien que par la vente des lots pour les futurs bureaux, entrepôts, magasins, boutiques et centres commerciaux. Moi-même j'ai fait prendre quelques options pour suivre le mouvement et surtout pour plaire à Tharbin.

— Votre argent sera perdu, lui dit Lien Rag. Liensun ne vous a-t-il pas prévenu ?

— Si, mais je ne l'ai pas cru, comme je n'ai pas cru à sa cité lacustre.

CHAPITRE XXXII

Depuis deux jours le Bulb tentait de vider les niveaux inférieurs de ses hôtes inopportuns, qu'il s'agisse des humains primitifs, des Garous ou de la luxuriante végétation. Il avait commencé par cette dernière, en raréfiant le gaz carbonique, paralysant ses fonctions principales. Les vrilles, les excroissances s'étaient peu à peu étiolées, et quand les plantes originelles avaient compris que l'atmosphère n'était plus propice à leur développement, toute cette végétation excessive, étouffante, ces entrelacements de chair végétale grasse et gluante avaient peu à peu disparu. Par contre, respirant un air plus riche en oxygène, les primitifs et les loupés avaient senti une énergie nouvelle les envahir et ils s'étaient attaqués aux obstacles qui les séparaient des derniers niveaux.

Dans l'un de ces niveaux précisément, Gus, le docteur Isaie et Thresa s'efforçaient de croire que cette initiative du Bulb serait efficace, et que d'ici quarante-huit heures, soixante-douze au maximum, toute une partie du satellite serait nettoyée de tous ces indésirables. En attendant il fallait se contenter d'une lumière appauvrie, car tel était le prix. Une fois les plantes enfuies le Bulb allait retirer à l'air son oxygène pour obliger les humains primitifs et les loupés à rejoindre les plantes dans les niveaux inférieurs, et les trois isolés auraient alors du mal à respirer dans de bonnes conditions. Ils jouissaient d'une aération spéciale mais celle-ci devrait tenir compte de la raréfaction de l'oxygène.

— Ça n'en vaut pas le coup, déclara soudain Isaie. Nous allons souffrir terriblement, être tout de suite essoufflés au moindre geste, perdre des globules rouges, nous anémier sans être certains de pouvoir ensuite accomplir la tâche que le Bulb attend de nous. Comment renforcer les structures de l'axe central du satellite, alors que c'est l'ossature tout entière qui est atteinte d'un cancer généralisé ? Le Bulb le sait fort bien, mais comme tous les grands malades il est prêt à sacrifier les autres pour une très hypothétique amélioration légère de son état. Nous ne parviendrons pas à

renforcer la résistance de cet axe central et vous le savez bien.

— Pourquoi pas, dit Gus. En ce moment le Bulb me fournit des tas de renseignements sur les possibilités que nous offrent les stocks de matériaux. Il y a par exemple une substance plastique à base de carbone, que l'on peut injecter avec des appareils spéciaux, qui pourrait donner de bons résultats. Il y a aussi une peau artificielle, mais d'origine organique, qui, en couches épaisses, pourrait empêcher une dislocation rapide. Mais il serait préférable de l'utiliser depuis l'extérieur. Mais comme vous refusez de collaborer à toute expédition dans le vide, autant laisser tomber.

— Gus, je suis sorti plusieurs fois en votre compagnie, surtout quand nous nous intéressions au cloaque de l'animal de l'espace. Quelle stupidité, quand j'y pense, de vouloir redonner à ce pauvre être les fonctions naturelles qu'il possédait autrefois, avant que les Ophiuchusiens n'en fassent ce qu'il est, mais passons. J'ai participé à ces sorties et chaque fois je rentrais paralysé par la peur, et je passais mon temps à vomir puis à boire, et à vomir et encore à boire pour oublier. Alors je vous le dis, plutôt mourir que de recommencer.

Le taux d'oxygène commença de baisser, et tant qu'il le put, Gus se traîna jusque dans la salle des contrôles pour observer ce qui se passait dans les niveaux inférieurs, grâce aux écrans de surveillance. Il ne restait que trois caméras en état de fonctionner. D'autres, par moments, envoyaient quelques images puis cessaient sans qu'on puisse s'expliquer pourquoi.

Au début, les Garous, les hybrides, les primitifs ne paraissaient pas se rendre compte que l'air devenait peu à peu irrespirable. Ils se déplaçaient avec peine dans une lenteur pesante, tombaient parfois de faiblesse, rampaient, se redressaient tant bien que mal, mais à la fin du premier jour ils étaient pour la plupart allongés. Puis dans la nuit ils durent comprendre que dans les niveaux inférieurs l'air était meilleur, et ils commencèrent à descendre comme ils le purent, la plupart du temps en rampant. L'une des caméras en fonction montrait des dizaines et des dizaines d'êtres vivants, monstres et humains normaux mêlés, qui roulaient de marche en marche, n'ayant même plus la force de se retenir. Mais il leur fallait descendre encore de nombreux étages pour retrouver une atmosphère moins étouffante. Là ils reprenaient quelques forces, pouvaient continuer dans de meilleures conditions à chercher plus bas

un air sain. C'est-à-dire bien en dessous du fameux axe central qui reliait entre elles les deux sphères qui formaient le corps de la bête stellaire.

— Ce sera bientôt notre tour, dit Isaie qui se traîna jusqu'à la salle des contrôles pour parler à Gus. Vous avez pris une résolution ?

— Ce sera la substance plastique à base de carbone que l'on injectera avec des appareils spéciaux. Plus il fait froid, plus elle durcit, ce qui nous conviendra parfaitement. Nous la trouverons facilement dans les réserves proches de l'axe central justement. Mais nous allons devoir avant tout nettoyer celui-ci de tout ce qui l'encombre, depuis les cadavres de toute nature jusqu'aux énormes blocs de glace.

CHAPITRE XXXIII

— Ces pauvres bêtes, disait Zabel, elles ne sont guère méfiantes, comme si elles avaient conservé un excellent souvenir des hommes. En moins d'une semaine nous en avons abattu combien ?

— Plus de dix mille bêtes. Pour mille tonnes de viande de premier choix. Mais c'est la laine et les peaux qui prennent le plus de place, ainsi que la centaine d'animaux vivants que nous emportons. Le Kid pensait que nous en rapporterions bien plus, mais imagine-t-il ce que c'est de tuer dix mille bêtes ? L'équipage en a plus qu'assez de tout ce sang, de tous ces étripages. Il faut le comprendre. On arrête et on retourne à l'île du Titan. Peut-être que de là nous rejoindrons les plates-formes lacustres.

Il avait fallu nettoyer le cargo de fond en comble pendant plusieurs jours. Le temps était resté calme et le baromètre fixe. Farnelle avait hâte de passer le détroit entre la banquise antarctique et la banquise tasmanienne.

— Je suis faite pour le plein océan, disait-elle. La traversée jusqu'à l'île aux Phoques n'était rien, une partie de plaisir comparée à ce voyage dans des régions aussi déshéritées.

L'île aux Algues était nettement séparée de la banquise du Capricorne et, avant de rentrer, Farnelle se proposait de mesurer la distance entre les deux. Elle était certaine que l'île aux Algues persistait à cause d'un inlandsis solide en dessous, mais ne l'avait pas identifié sur les cartes anciennes.

L'équipage aurait préféré rentrer directement, toutefois elle désirait établir de nouvelles cartes de navigation pour la région, se doutant que le Kid, et en quelque sorte l'Omnium du Pacifique, lui demanderait de retourner dans ces régions.

Zabel passa une dernière inspection de la cargaison, de l'état du navire et du moral de l'équipage, et vint annoncer à Farnelle qu'on pouvait lever l'ancre. Déjà l'odeur de la laine non traitée commençait d'envahir tout le navire, et

cette puanteur mettait tout le monde de méchante humeur.

— La prochaine fois, il faudra prévoir des containers étanches, décida Farnelle.

Le *Princess* navigua pendant toute une journée avant d'apercevoir enfin la véritable banquise australasienne qui commençait approximativement à hauteur du Capricorne, mais ce n'était pas une coupure franche entre l'eau salée et la glace. Il y avait des chapelets d'îles de glace, des icebergs par dizaines. Le vent du sud les repoussait vers le Capricorne et laissait la mer assez libre. Pendant une autre journée, le cargo longea la lisière de cette banquise. On prenait des photographies, des relevés précis.

— Je sais bien que la glace se modifie sans cesse, mais nous aurons malgré tout une certaine image de ces configurations australes.

Nulle part ils ne relevèrent trace d'un établissement humain. Pas de fumée, pas d'écho radar ni de sources de chaleur. Pourtant on apercevait des colonies de phoques et surtout des rookeries de manchots énormes. Ils venaient bondir autour du bateau à la poursuite des poissons, et comme d'habitude on disait que c'étaient de véritables bonbonnes d'huile.

La nuit suivante elle dormait lorsque Zabel la fit appeler à cause d'un écho radar important. Maugréant un peu, elle se disait que c'était idiot de la réveiller pour lui montrer un énorme iceberg venu du sud qui irait se fracasser contre la banquise au nord, mais il y avait un mystère au sujet de cette masse de glace qui avançait à petite allure droit devant.

— Il n'y a pas de vent et cette masse progresse de quatre à cinq nœuds à l'heure. Et ce n'est pas tout. Les infrarouges signalent d'importantes sources de chaleur. Trois très fortes et une multitude d'autres. Ces points-là pourraient représenter les soixante watts que dégagerait un animal à sang chaud ou un homme, expliquait le spécialiste. Il n'est pas normal que cette masse de glace avance toute seule sans vent et sans courant porteur.

— Combien mesure-t-elle ?

— Dix mètres de haut environ, et dans les deux cents, deux cent cinquante mètres de long, mais j'ignore sa largeur. C'est bizarre, mais il est drôlement taillé. On dirait un bateau.

Farnelle se souvint alors de ce qu'avait vu Jdrien.

Pourtant le garçon affirmait que la Guilde en

avait pour des mois avant d'avoir terminé sa barge... Peut-être qu'il disait vrai, mais peut-être qu'il s'agissait d'une deuxième barge en construction, alors que la première était déjà en train d'effectuer un voyage en direction du nord.

— Alerte, dit-elle. Cap au sud. Plein sud. On file sans attendre. Prenez des photographies aux infrarouges mais souhaitons qu'ils ne nous repèrent pas. Ils doivent disposer de tout un armement qui pourrait nous envoyer par le fond. Éteignez toutes les lumières du bord.

On ne comprenait pas, mais on obéissait. Zabel, elle, savait et prenait la barre, ordonnait l'avant toute.

— La barge se dirige vers le Capricorne. Les envahisseurs arrivent.

CHAPITRE XXXIV

Ce fut en plein Pacifique, par cent dix-sept degrés de longitude est et douze degrés de latitude nord, que l'*Asia* survola l'*Iceberg-Ship*. L'énorme masse mit plus d'un quart d'heure pour s'immobiliser et parcourut deux nœuds car, étant lège, le retour s'effectuait à plus grande vitesse.

Liensun se fit treuiller et Lien Rag s'avança sur la plate-forme pour l'aider à prendre pied. À cause d'un vent assez fort il dut le saisir à bras-le-corps et chacun à bord de l'iceberg, comme là-haut dans le dirigeable pensa qu'ils s'étreignaient comme l'auraient fait un père et son fils après une longue séparation.

— Te voilà, dit Lien Rag un peu gêné par la tournure prise par son initiative. Nous redoutions une trahison de Tharbin.

— Il y avait trahison, mais nous avons eu beaucoup de chance. Il ne l'emportera pas au paradis, je saurai attendre mon heure pour lui faire payer sa duplicité.

— Tu as raison. Nous devons être prudents en attendant que le Yang Tsé Kiang fasse exploser son grand port moderne.

Ils se regardèrent, souriants. Liensun dégrafa son harnais, l'accrocha avec un brin peu résistant au cas où le dirigeable devrait cesser son vol pendulaire. Ils rejoignirent la dunette de l'*Iceberg-Ship* où l'on servit du thé.

— Vous avez une réserve de fuel-phoque ?

— Oui. Pourquoi, tu as besoin de te ravitailler ?

— Il ne s'agit pas de moi mais d'Ann Suba. Elle arrive derrière nous avec l'hydravion que Kurts a promis au Kid.

— Mais elle n'est pas seule à bord ?

— Si. C'est une femme courageuse qui a bien failli laisser sa vie en plein Atlantique. En principe elle sera dans le coin dans deux heures. Tu arrives du nouveau pays ?

— Avec une escale à l'île du Titan.

— Tu as vu les plates-formes, le travail

avance-t-il ?

— C'est fantastique, même si Tharbin a retiré son *Avenir Radieux*. Songe a envoyé son dirigeable. Ton Illong se défend bien, tu sais, tâche de le conserver. Le Kid a pris en main la direction générale et ça marche en attendant que tu reviennes. Ils ne vont pas tarder à atteindre les vingt mille mètres carrés.

— Le *Rewa* ?

— Revenu et déjà reparti. Les troncs, les planches n'en finissent pas de s'entasser et deux dirigeables ne seront pas de trop.

— Il faudra trouver un nom pour ce... cet endroit ?

— Nous allons tous y réfléchir, dit Lien Rag. Mais c'est une très belle œuvre. Tu peux être fier de toi d'y avoir songé, sincèrement.

Liensun hocha la tête. Il n'en attendait pas tant de la part de cet homme mais préférait cacher la joie folle qui faisait bondir son cœur dans sa large poitrine.

— Écoute, tu n'entends rien ?

Lien Rag tendit l'oreille.

— C'est l'hydravion. Lui aussi va nous servir énormément.

Fin du tome 55